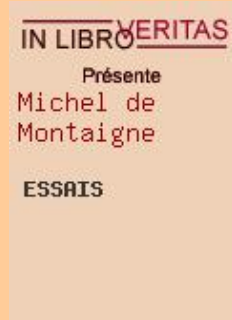


IN LIBRO VERITAS

**Michel de Montaigne**

**Essais**



- Collection Philosophie -

Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur  
<http://www.inlibroveritas.net>



# Table des matières

<b>Essais</b> .....	<b>1</b>
<u>AU LECTEUR</u> .....	2
<u>CHAPITRE PREMIER</u> .....	3
<u>CHAPITRE II</u> .....	7
<u>CHAPITRE III</u> .....	10
<u>CHAPITRE IV</u> .....	17
<u>CHAPITRE V</u> .....	19
<u>CHAPITRE VI</u> .....	22
<u>CHAPITRE VII</u> .....	25
<u>CHAPITRE VIII</u> .....	27
<u>CHAPITRE IX</u> .....	29
<u>CHAPITRE X</u> .....	34
<u>CHAPITRE XI</u> .....	37
<u>CHAPITRE XII</u> .....	41
<u>CHAPITRE XIII</u> .....	44
<u>CHAPITRE XIV</u> .....	46
<u>CHAPITRE XV</u> .....	65
<u>CHAPITRE XVI</u> .....	67
<u>CHAPITRE XVII</u> .....	69
<u>CHAPITRE XVIII</u> .....	72
<u>CHAPITRE XIX</u> .....	75
<u>CHAPITRE XX</u> .....	78
<u>CHAPITRE XXI</u> .....	89
<u>CHAPITRE XXII</u> .....	99
<u>CHAPITRE XXIII</u> .....	100
<u>CHAPITRE XXIV</u> .....	116
<u>CHAPITRE XXV</u> .....	126
<u>CHAPITRE XXVI</u> .....	137
<u>CHAPITRE XXVII</u> .....	169
<u>CHAPITRE XXVIII</u> .....	173
<u>CHAPITRE XXIX</u> .....	184
<u>SONNETS</u> .....	185

# Table des matières

## Essais

<u>I</u> .....	186
<u>II</u> .....	187
<u>III</u> .....	188
<u>IV</u> .....	189
<u>V</u> .....	190
<u>VI</u> .....	191
<u>VII</u> .....	192
<u>VIII</u> .....	193
<u>IX</u> .....	194
<u>X</u> .....	195
<u>XI</u> .....	196
<u>XII</u> .....	197
<u>XIII</u> .....	198
<u>XIV</u> .....	199
<u>XV</u> .....	200
<u>XVI</u> .....	201
<u>XVII</u> .....	202
<u>XVIII</u> .....	203
<u>XIX</u> .....	204
<u>XX</u> .....	205
<u>XXI</u> .....	206
<u>XXII</u> .....	207
<u>XXIII</u> .....	208
<u>XXIV</u> .....	209
<u>XXV</u> .....	210
<u>XXVI</u> .....	211
<u>XXVII</u> .....	212
<u>XXVIII</u> .....	213
<u>XXIX</u> .....	214
<u>CHAPITRE XXX</u> .....	215
<u>CHAPITRE XXXI</u> .....	221

# Table des matières

## Essais

<u>CHAPITRE XXXII</u> .....	234
<u>CHAPITRE XXXIII</u> .....	237
<u>CHAPITRE XXXIV</u> .....	239
<u>CHAPITRE XXXV</u> .....	242
<u>CHAPITRE XXXVI</u> .....	244
<u>CHAPITRE XXXVII</u> .....	248
<u>CHAPITRE XXXVIII</u> .....	252
<u>CHAPITRE XXXIX</u> .....	255
<u>CHAPITRE XL</u> .....	266
<u>CHAPITRE XLI</u> .....	271
<u>CHAPITRE XLII</u> .....	274
<u>CHAPITRE XLIII</u> .....	283
<u>CHAPITRE XLIV</u> .....	286
<u>CHAPITRE XLV</u> .....	289
<u>CHAPITRE XLVI</u> .....	291
<u>CHAPITRE XLVII</u> .....	296
<u>CHAPITRE XLVIII</u> .....	302
<u>CHAPITRE XLIX</u> .....	310
<u>CHAPITRE L</u> .....	315
<u>CHAPITRE LI</u> .....	318
<u>CHAPITRE LII</u> .....	321
<u>CHAPITRE LIII</u> .....	322
<u>CHAPITRE LIV</u> .....	324
<u>CHAPITRE LV</u> .....	328
<u>CHAPITRE LVI</u> .....	330
<u>CHAPITRE LVII</u> .....	339

# Essais

**Auteur :** Michel de Montaigne

**Catégorie :** Philosophie

Les principes humanistes : justice, liberté, respect de l'homme, droit au bonheur... énumérés pour affirmer les droits de la conscience individuelle.

*Licence : Domaine public*

# AU LECTEUR

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit, dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent, plus altiére et plus vive, la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré et me présenterais en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc ; de Montaigne, ce premier de mars mil cinq cent quatre vingts.

# CHAPITRE PREMIER

## PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN

La plus commune façon d'amollir les coeurs de ceux qu'on a offensés, lorsque, ayant la vengeance en main, ils nous tiennent à leur merci, c'est de les émouvoir par soumission à commisération et à pitié. Toutefois, la braverie et la constance, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce même effet.

- Edouard, prince de Galles, celui qui régenta si longtemps notre Guyenne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant été bien fort offensé par les Limousins, et prenant leur ville par force, ne put être arrêté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnés à la boucherie, lui criant merci, et se jetant à ses pieds, jusqu'à ce que passant toujours outre dans la ville, il aperçut trois gentilshommes français, qui d'une hardiesse incroyable soutenaient seuls l'effort de son armée victorieuse. La considération et le respect d'une si notable vertu reboucha à premièrement la pointe de sa colère ; et commença par ces trois, à faire miséricorde à tous les autres habitants de la ville.

Scanderberg, prince de l'Epire, suivant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat ayant essayé, par toute espèce d'humilité et de supplication, de l'apaiser, se résolut à toute extrémité de l'attendre l'épée au poing.

Cette sienne résolution arrêta sur le champ la furie de son maître, qui, pour lui avoir vu prendre un si honorable parti, le reçut en grâce. Cet exemple pourra souffrir autre interprétation de ceux qui n'auront lu la prodigieuse force et vaillance de ce prince-là.

L'empereur Conrad troisième, ayant assiégé Guelphe, duc de Bavière, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et lâches satisfactions qu'on lui offrit, que de permettre seulement aux gentilles femmes qui étaient assiégées avec le duc, de sortir, leur honneur sauf, à



pied, avec ce qu'elles pourraient emporter sur elles. Elles, d'un coeur magnanime, s'avisèrent de charger sur leurs épaules leurs maris, leurs enfants et le duc même. L'empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale, qu'il avait portée contre ce duc, et dès lors en avant le traita humainement, lui et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporterait aisément. Car j'ai une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et la mansuétude. Tant y a, qu'à mon avis, je serais pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation ; si est la pitié, passion vicieuse aux Stoïques : ils veulent qu'on secoure, les affligés, mais non pas qu'on fléchisse et compatisse avec eux.

Or ces exemples me semblent plus à propos : d'autant qu'on voit ces âmes assaillies et essayées par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'ébranler, et courber sous, l'autre. Il se peut dire, que de rompre son coeur à la commisération, c'est l'effet de la facilité, débonnairété et mollesse, d'où il advient que les natures plus faibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus sujettes ; mais ayant eu à dédain les larmes et les prières, de se rendre à la seule révérence de la sainte image de la vertu, que c'est l'effet d'une âme forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur mâle et obstinée. Toutefois les âmes moins généreuses, l'étonnement et l'admiration peuvent faire naître un pareil effet. Témoin le peuple thébain, lequel ayant mis en justice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avait été prescrit et pré-ordonné, absolu à toutes peines Pélolidas, qui pliait sous le faix de telles objections et n'employait à se garantir que requêtes et supplications ; et, au contraire, Epaminondas, qui vint à raconter magnifiquement les choses par lui faites, et à les reprocher au peuple, d'une façon fière et arrogante, il n'eut pas le coeur de prendre seulement les balotes en main ; et se départit l'assemblée, louant grandement la hauteur du courage de ce personnage. Denys l'ancien, après des longueurs et difficultés extrêmes, ayant pris la ville de Regium, et en elle le capitaine Phytton, grand homme de bien, qui l'avait si obstinément défendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il lui dit premièrement comment, le jour avant, il avait fait noyer son fils et tous ceux de sa

parenté. A quoi Phyton répondit seulement, qu'ils en étaient d'un jour plus heureux que lui. Après, il le fit dépouiller et saisir à des bourreaux et le traîner par la ville en le fouettant très ignominieusement et cruellement, et en outre le chargeant de félonnes paroles et contumélieuses. Mais il eut le courage toujours constant, sans se perdre ; et, d'un visage ferme, allait au contraire ramenant à haute voix honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son pays entre les mains d'un tyran ; le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Denys, lisant dans les yeux de la commune de son armée qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemi vaincu, au mépris de leur chef et de son triomphe, elle allait s'amollissant par l'étonnement d'une si rare vertu et marchandait de se mutiner, étant à même d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergents, fit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. Voilà Pompée qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il était fort animé, en considération de la vertu et magnanimité du citoyen Zénon, qui se chargeait seul de la faute publique, et ne requérait autre grâce que d'en porter seul la peine. Et l'hôte de Sylla ayant usé en la ville de Pérouse de semblable vertu, n'y gagna rien, ni pour soi ni pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardi des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultés la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandait, de la valeur duquel il avait, pendant ce siège, senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes dépecées, tout couvert de sang et de plaies, combattant encore au milieu de plusieurs Macédoniens, qui le chassaient de toutes parts ; et lui dit, tout piqué d'une si chère victoire, car entre autres dommages il avait reçu deux fraîches blessures sur sa personne :

Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis ; fais état qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourments qui se pourront inventer contre un captif. L'autre, d'une mine non seulement assurée, mais rogue et altière, se tint sans mot dire à ces menaces. Alors Alexandre, voyant son fier et obstiné silence : A-t-il fléchi un genou ? lui est-il échappé quelque voix suppliante ? Vraiment je vaincrai ta taciturnité ; et si je n'en puis arracher

parole, j'en arracherai au moins du gémissement. Et tournant sa colère en rage, commanda qu'on lui perçât les talons, et le fit ainsi tramer tout vif, déchirer et démembrer au cul d'une charrette.

Serait-ce que la hardiesse lui fut si commune que, pour ne l'admirer point, il la respectât moins ? Ou qu'il l'estimât si proprement sienne qu'en cette hauteur il ne pût souffrir de la voir en un autre sans le dépit d'une passion envieuse, ou que l'impétuosité naturelle de sa colère fût incapable d'opposition ? De vrai, si elle eût reçu la bride, il est à croire qu'en la prise et désolation de la ville de Thèbes, elle l'eût reçue, à voir cruellement mettre au fil de l'épée tant de vaillants hommes perdus et n'ayant plus moyen de défense publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut vu ni fuyant ni demandant merci, au rebours cherchant, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquant à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut vu si abattu de blessures qui n'essayât en son dernier soupir de se venger encore, et à tout a les armes du désespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemi. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Dura ce carnage jusqu'à la dernière goutte de sang qui se trouva épannable, et ne s'arrêta qu'aux personnes désarmées, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

# CHAPITRE II

## DE LA TRISTESSE

Je suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ni l'estime, quoique le monde ait pris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et monstrueux ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité. Car c'est une qualité toujours nuisible, toujours folle, et, comme toujours, couarde et basse, les Stoïciens en défendent le sentiment à leurs sages.

Mais le conte dit que Psammenite, roi d'Egypte, ayant été défait et pris par Cambyse, roi de Perse, voyant passer devant lui sa fille prisonnière, habillée en servante, qu'on envoyait puiser de l'eau, tous ses amis pleurant et lamentant autour de lui, se tint coi sans mot dire, les yeux fichés en terre ; et voyant encore tantôt qu'on menait son fils à la mort, se maintint en cette même contenance ; mais qu'ayant aperçu un de ses domestiques conduit entre les captifs, il se mit à battre sa tête et mener un deuil extrême.

Ceci se pourrait apparier à ce qu'on vit dernièrement d'un prince des nôtres, qui, ayant oui à Trente, où il était, nouvelles de la mort de son frère aîné, mais un frère en qui consistaient l'appui et l'honneur de toute sa maison, et bientôt après d'un painé, sa seconde espérance, et ayant soutenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours après un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa résolution, s'abandonna au deuil et aux regrets, en manière qu'aucuns en prirent argument, qu'il n'avait été touché au vif que de cette dernière secousse. Mais à la vérité ce fut, qu'étant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience. Il s'en pourrait autant juger de notre histoire, n'était qu'elle ajoute que Cambyse, s'enquérant à Psammenite pourquoi, ne s'étant ému au malheur de son fils

et de sa fille, il portait si impatiemment celui, d'un de ses amis : C'est, répondit-il, que ce seul dernier déplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassant de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer.

A l'aventure reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à représenter au sacrifice d'Iphigénie le deuil des assistants, selon les degrés de l'intérêt que chacun apportait à la mort de cette belle fille innocente, ayant épuisé les derniers efforts de son art, quand se vint au père de la fille, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvait représenter ce degré de deuil. Voilà pourquoi les poètes feignent cette misérable mère Niobé, ayant perdu premièrement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargée de pertes, avoir été enfin transmuée en rocher, pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit, lorsque les accidents nous accablent surpassant notre portée.

De vrai, l'effort d'un déplaisir, pour être extrême, doit étonner toute l'âme, et lui empêcher la liberté de ses actions : comme il nous advient, à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis ; transis, et comme perclus de tous mouvements, de façon que l'âme se relâchant .après aux larmes et aux plaintes, semble se déprendre, se démêler et se mettre plus au large, et à son aise.

En la guerre que le roi Ferdinand fit contre la veuve de Jean, roi de Hongrie, autour de Bude, Raïsciac, capitaine allemand, voyant rapporter le corps d'un homme de cheval, à qui chacun avait vu excessivement bien faire en la mêlée, le plaignait d'une plainte commune ; mais curieux avec les autres de reconnaître qui il était, après qu'on l'eut désarmé, trouva que c'était son fils.

Et, parmi les larmes publiques, lui seul se tint sans épandre ni voix, ni pleurs, debout sur ses pieds, ses yeux immobiles, le regardant fixement, jusqu'à ce que l'effort de la tristesse venant à glacer ses esprits vitaux, le porta en cet état roide mort par terre.

C'est brûler peu que pouvoir dire combien on brûle, disent les amoureux, qui veulent représenter une passion insupportable : .

Malheureux ! Tous mes sens nues sont ravis. Dés que je t'aperçois, Lesbie, je ne puis plus parler, dans mon égarement ; ma langue est paralysée, une flamme subtile coule dans mes membres, mes oreilles tintent de leur

propre bourdonnement, une double nuit couvre mes yeux. Plaintes et nos persuasions ; l'âme est lors aggravée de profondes pensées, et le corps abattu et languissant d'amour.

Et de là s'engendre parfois la défaillance fortuite, qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit par la force d'une ardeur extrême, au giron même de la jouissance. Toutes passions qui se laissent goûter et digérer, ne sont que médiocres. La surprise d'un plaisir inespéré nous étonne de même.

Outre la femme romaine, qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenu de la route de Cannes , Sophocle et Denys le tyran, qui trépassèrent d'aise, et Talva qui mourut en Corse , lisant les nouvelles des honneurs que le Sénat de Rome lui avait décernés, nous tenons en notre siècle que le pape Léon dixième, ayant été averti de la prise de Milan, qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excès de joie, que la fièvre l'en prit et en mourut. Et pour un plus notable témoignage de l'imbécillité humaine, il a été remarqué par les Anciens que Diodore le Dialecticien mourut sur-le-champ, épris d'une extrême passion de honte, pour en son école et en public ne se pouvoir développer d'un argument qu'on lui avait fait.

Je suis peu en prise de ces violentes passions. J'ai l'appréhension naturellement dure ; et l'encroûte et épaisis tous les jours par discours.

# CHAPITRE III

## NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU-DELA DE NOUS

Ceux qui accusent les hommes d'aller toujours béant après les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens présents et nous rasseoir en ceux-là, comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, Voire a assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur chose à quoi nature même nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse, plus jalouse de notre action que de notre science. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance nous élancent vers l'avenir, et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus.

Fais ton fait et te connais. Chacun de ces deux membres enveloppe généralement tout notre devoir, et semblablement enveloppe son compagnon. Qui aurait à faire son fait, verrait que sa première leçon, c'est connaître ce qu'il est et ce qui lui est propre. Et qui se connaît, ne prend plus l'étranger fait pour le sien ; s'aime et se cultive avant toute autre chose ; refuse les occupations superflues et, les pensées et propositions inutiles. Comme la folie, quand on lui octroiera ce qu'elle désire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est présent, ne se déplaît jamais de soi. Epicure dispense son sage de la prévoyance et sollicitude de l'avenir.

Entre les lois qui regardent les trépassés, celle-ci me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à être examinées après leur mort. Ils sont compagnons, sinon maîtres des lois ; ce que la Justice n'a pu sur leurs têtes, c'est raison qu'elle l'ait sur leur réputation, et biens de leurs successeurs : choses que souvent nous préférons à la vie. C'est une usance qui apporte

des commodités singulières aux nations où elle est observée, et désirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la mémoire des méchants comme la leur. Nous devons la sujétion et l'obéissance également à tous rois, car elle regarde leur office : mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes, de celer leurs vices, d'aider de notre recommandation leurs actions indifférentes pendant que leur autorité a besoin de notre appui. Mais notre commerce fini, ce n'est pas raison de refuser à la justice et à notre liberté l'expression de nos vrais ressentiments, et nommément de refuser aux bons sujets la gloire d'avoir révéremment et fidèlement servi un maître, les imperfections duquel leur étaient si bien connues, frustrant la postérité d'un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privée, épousent iniquement la mémoire d'un prince mes louable, font justice particulière aux dépens de la justice publique.

Tite-Live dit vrai, que le langage des hommes nourris sous la royauté est toujours plein de folles ostentations et vains témoignages, chacun élevant indifféremment son roi à l'extrême ligne de valeur et grandeur souveraine. On peut réprover la magnanimité de ces deux soldats qui répondirent à Néron à sa barbe. L'un, enquis de lui pourquoi il lui voulait du mal : Je t'aimai quand tu le valais, mais depuis que tu es venu parricide, boutefeuf, bateleur, cocher, je te hais comme tu mérites. L'autre, pourquoi il le voulait tuer : Parce que je ne trouve autre remède à tes continuelles méchancetés. Mais les publics et universels témoignages qui après sa mort ont été rendus, et le seront à tout jamais de ses tyranniques et vilains déportements, qui de sain entendement les peut réprover ? Il me déplait qu'en une si sainte police a que la Lacé-démortienne se fût mêlée une si feinte cérémonie. A la mort des rois, tous les confédérés et voisins, tous les ilotes, hommes, femmes, pèle-mêle, se découpaient le front pour témoignage de deuil et disaient en leurs cris et lamentations que celui-là, quel qu'il eût été, était le meilleur roi de tous les leurs : attribuant au rang le los qui appartenait au mérite, et qui appartenait au premier mérite au postrême et dernier rang. Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon que nul avant sa mort ne peut être dit heureux, si celui-là même qui a vécu et qui est mort selon ordre, peut être dit heureux, si sa



renommée va mal, si sa postérité est misérable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par préoccupation où il nous plaît : mais étant hors de l'être, nous n'avons aucune communication avec ce qui est. Et serait meilleur de dire à Solon, que jamais flamme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus.

Chacun ne s'arrache qu'à grand-mine de la vie jusqu'à la racine, mais à son insu même, et s'imagine qu'une partie de Mi-même lui survit ; et il ne peut se détacher et se libérer complètement de son corps abattu par la mort.

Bertrand du Guesclin mourut au siège du château de Rangon près du Puy en Auvergne. Les assiégés s'étant rendus après, furent obligés de porter les clefs de la place sur le corps du trépassé.

Barthelemy d'Alviane, général de l'armée des Vénitiens, étant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant à être rapporté à Venise par le Véronais, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée étaient d'avis qu'on demandât sauf-conduit pour le passage à ceux de Vérone. Mais Théodore Trivolce y contredit ; et choisit plutôt de le passer par vive force, au hasard du combat : N'étant convenable, disait-il, que celui qui en sa vie n'avait jamais eu peur de ses ennemis, étant mort fût démonstration de les craindre. De vrai, en chose voisine, par les lois grecques, celui qui demandait à l'ennemi un corps pour l'inhumer, renonçait à la victoire, et ne lui était plus loisible d'en dresser trophée. A celui qui en était requis, c'était titre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avait nettement gagné sur les Corinthiens. Et au rebours, Agésilas assura celui qui lui était bien douteusement acquis sur les Béotiens.

Ces traits se pourraient trouver étranges, s'il n'était reçu de tout temps, non seulement d'étendre le soin que nous avons de nous au-delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les faveurs célestes nous accompagnent au tombeau, et continuent à nos reliques. De quoi il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nôtres, qu'il n'est besoin que je m'y étende. Edouard premier roi d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre lui et Robert, roi d'Ecosse, combien sa présence donnait d'avantage à ses affaires, rapportant toujours la victoire de ce qu'il entreprenait en personne, mourant, obligea son fils par solennel serment à ce qu'étant trépassé, il fût bouillir son corps pour déprendre sa chair d'avec les os, laquelle fit enterrer ; et quant aux os, qu'il les réservât pour les porter avec lui et en

son armée, toutes les fois qu'il lui adviendrait d'avoir guerre contre les Ecossois. Comme si la destinée avait fatalement attaché la victoire à ses membres.

Jean Zischa qui troubla la Bohême pour la défense des erreurs de Wicléf voulut qu'on l'écorchât après sa mort et de sa peau qu'on fit un tambourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela aiderait à continuer les avantages qu'il avait eus aux guerres par lui conduites contre eux. Certains Indiens portaient ainsi au combat contre les Espagnols les ossements de l'un de leurs capitaines, en considération de l'heur qu'il avait eu en vivant. Et d'autres peuples en ce même monde, traînent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement.

Les premiers exemples ne réservent au tombeau que la réputation acquise par leurs actions passées ; mais ceux-ci y veulent encore mêler la puissance d'agir. Le fait du capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel, se sentant blessé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la mêlée, répondit, qu'il ne commencerait point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemi ; et, ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant défaillir et échapper de cheval, commanda à son maître d'hôtel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fût en façon qu'il mourût le visage tourné vers l'ennemi, comme il fit. Il me faut ajouter un autre exemple aussi remarquable pour cette considération que nul des précédents. L'empereur Maximilien, bisaïeul du roi Philippe, qui est à présent, était prince doué de tout plein de grandes qualités, et entre autres d'une beauté de corps singulière.

Mais parmi ces humeurs, il avait celle-ci, bien contraire à celle des princes, qui, pour dépêcher les plus importantes affaires, font leur trône de leur chaise-percée :

c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre si privé, à qui il permit de le voir en sa garde-robe. Il se dérobaît pour tomber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne découvrir ni à médecin, ni à qui que ce fût les parties qu'on a accoutumé de tenir cachées. Moi, qui ai la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de cette honte. Si ce n'est à une grande suasion de la nécessité ou de la volupté, je ne communique guère aux yeux de personne les membres et actions que notre coutume ordonne être

couvertes. J'y souffre plus de contrainte, que je n'estime bienséant à un homme, et surtout, à un homme de ma profession. Mais, lui, en vint à telle superstition, qu'il ordonna par paroles expresses de son testament qu'on lui attachât des caleçons, quand il serait mort. Il devait ajouter par codicille, que celui qui les lui monterait eût les yeux bandés. L'ordonnance que Cyrus fait à ses enfants, que ni eux ni autre ne voie et touche son corps après que l'âme en sera séparée, je l'attribue à quelque sienne dévotion. Car et son historien et lui, entre leurs grandes qualités, ont semé partout le cours de leur vie un singulier soin et révérence à la religion.

Ce conte me déplut qu'un Grand me fit d'un mien allié, homme assez connu et en paix et en guerre. C'est que mourant bien vieil en sa cour, tourmenté de douleurs extrêmes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernières avec un soin véhément, à disposer l'honneur et la cérémonie de son enterrement, et somma toute la noblesse qui le visitait de lui donner parole d'assister à son convoi. A ce prince même, qui le vit sur ces derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fût commandée de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'était chose qui appartenait à un homme de sa sorte ; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre. Je n'ai guère vu de vanité si persévérante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ai point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à celle-ci, d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point à régler son convoi, à quelque particulière et inusitée parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Je vois louer cette humeur, et l'ordonnance de Marcus Emilius Lepidus, qui défendit à ses héritiers d'employer pour lui les cérémonies qu'on avait accoutumé en telles choses. Est-ce encore tempérance et frugalité, d'éviter la dépense et la volupté, desquelles l'usage et la connaissance nous est imperceptible ? Voilà une aisée réformation et de peu de coût. S'il était besoin d'en ordonner, je serais d'avis qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chacun en rapportât la règle à la forme de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils aviseront pour le mieux, et quant aux funérailles de les faire ni superflues ni mécaniques. Je laisserai purement la coutume ordonner de cette cérémonie ; et m'en remettrai à la discrétion des premiers à qui je tomberai

en charge. C'est un soin qu'il faut totalement mépriser pour soi-même, mais ne pas négliger pour les siens. Et est saintement dit à un saint : Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques sont plutôt des consécrationes pour les vivants que des secours pour les morts. Pourtant Socrate à Criton, qui sur l'heure de sa fin lui demande comment il veut être enterré : Comme vous voudrez , répond-il. Si j'avais à m'en empêcher plus avant, je trouverais plus galant d'imiter ceux qui entreprennent, vivants et respirants, jouir de l'ordre et honneur de leur sépulture, et qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux, qui savent réjouir et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort.

A peu que je n'entre en haine irréconciliable contre toute domination populaire, quoiqu'elle me semble la plus naturelle et équitable, quand il me souvient de cette inhumaine injustice du peuple athénien, de faire mourir sans rémission et sans les vouloir seulement ouïr en leurs défenses ses braves capitaines, venant de gagner contre les Lacédémoniens la bataille navale près des îles Arginuses, la plus contestée, la plus forte bataille que les Grecs aient donnée en mer de leurs forces, parce qu'après la victoire ils avaient suivi les occasions que la loi de la guerre leur présentait, plutôt que de s'arrêter, à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette exécution plus odieuse le fait de Diomédon. Celui-ci est l'un des condamnés, homme de notable vertu, et militaire et politique ; lequel, se tirant avant pour parler, après avoir ouï l'arrêt de leur condamnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause et à découvrir l'évidente injustice d'une si cruelle conclusion, ne représenta qu'un soin de la conservation de ses juges, priant les dieux de tourner ce jugement à leur bien ; et afin qu'à faute de rendre les vœux que lui et ses compagnons avaient voués, en reconnaissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eux, les avertissant quels vœux c'étaient. Et sans dire autre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune quelques années après les punit de même pain soupe. Car Chabrias, capitaine général de l'armée de mer des Athéniens, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, amiral de Sparte, en l'île de Naxos, perdit le fruit tout net et comptant de sa victoire, très important à leurs affaires,

pour n'encourir le malheur de cet exemple. Et pour ne perdre peu des corps morts de ses amis qui flottaient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants, qui depuis leur firent bien acheter cette importune superstition. Tu veux savoir où tu seras après la mort ? Où sont les choses à naître ? Cet autre redonne le sentiment du repos à un corps sans âme :

Qu'il n'ait pas de tombeau pour le recevoir, qu'il n'ait pas de port, où, déchargé du fardeau de la vie humaine, son corps repose en paix.

Tout ainsi que nature nous fait voir que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie.

Le vin s'altère aux caves, selon aucunes mutations des saisons de sa vigne. Et la chair de venaison change d'état aux saloirs et de goût, selon les lois de la chair vive ; à ce qu'on dit.

# CHAPITRE IV

## COMME L'ÂME DÉCHARGE SES PASSIONS SUR DES OBJETS FAUX QUAND LES VRAIS LUI DÉFAILLENENT

Un gentilhomme des nôtres merveilleusement sujet à la goutte, étant pressé par les médecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avait accoutumé de répondre fort plaisamment, que sur les efforts et tourments du mal, il voulait avoir à qui s'en prendre, et que s'écriant et maudissant tantôt le cervelas, tantôt la langue de boeuf et le jambon, il s'en sentait d'autant allégé. Mais en bon escient, comme le bras étant haussé pour frapper, il nous dit, si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent ; aussi que pour rendre une vue plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue et écartée dans le vague de l'air, ainsi qu'elle ait butte pour la soutenir à raisonnable distance, de même il semble que l'âme ébranlée et émue se perde en soi-même, si on ne lui donne prise ; et faut toujours lui fournir d'objet où elle s'abutte et agisse. Plutarque dit, à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise légitime, plutôt que de demeurer en vain, s'en forge ainsi une fausse et frivole. Et nous voyons que l'âme en ses passions se pipe plutôt elle-même, se dressant un faux sujet et fantastique, voire contre sa propre créance, que de n'agir contre quelque chose.

Ainsi emporte les bêtes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur soi-même du mal qu'elles sentent, Quelles causes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent ? A quoi ne nous prenons-nous à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu déchires, ni la blancheur de cette poitrine que, dépitée, tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frère bien-aimé :

prends-t'en ailleurs Tite-Live, parlant de l'armée romaine en Espagne après la perte des deux frères ses grands capitaines : Tous de pleurer aussitôt et

de se frapper la tête. C'est un usage commun. Et le philosophe Bion de ce Roi qui de deuil s'arrachait les poils, fut-il pas plaisant : Celui-ci pense-t-il que la pelade soulage le deuil ? Qui n'a vu mâcher et engloutir les cartes, se gorger d'une balle de dés, pour avoir où se venger de la perte de son argent ? Xerxès fouetta la mer de l'Helles pont, l'enforgea et lui fit dire mille vilenies, et écrivit un cartel de défi au mont Athos, et Cyrus amusa toute une armée plusieurs jours à se venger de la rivière de Gyridés pour la peur qu'il avait eue en la passant. ; et Caligula ruina une très belle maison, pour le plaisir que sa mère y avait eus, Le peuple disait en ma jeunesse qu'un Roi de nos voisins, ayant reçu de Dieu une bas tornade, jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priât, ni parlât de lui, ni, autant qu'il était en son autorité, qu'art ne crût en lui. Par où on voulait peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation de quoi était le conte. Ce sont vices toujours conjoints, mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encore d'outrage que de bêtise.

L'empereur Auguste, ayant été battu de la tempête sur mer, se prit à défier le dieu Neptune et en la pompe des jeux circenses fit ôter son image du rang où elle était parmi les autres dieux pour se venger de lui. En quoi il est encore moins excusable que les précédents, et moins qu'il ne fut depuis, lorsqu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemagne, il allait de colère et de désespoir, choquant sa tête contre la muraille, en s'écriant : Varus, rends-moi mes soldats. Car ceux-là surpassent toute folie, d'autant que l'impiété y est jointe, qui s'en adressent à Dieu même, ou à la fortune, comme si elle avait des oreilles sujettes à notre batterie, à l'exemple des Thraces qui, quand il tonne ou éclaire, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titaniaque, pour ranger Dieu à raison, à coups de flèches, Or, comme dit cet ancien poète chez Plutarque, Point ne se faut courroucer aux affaires.

Il ne leur chaut de toutes nos colères.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au dérèglement de notre esprit.

# CHAPITRE V

## SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIÉGÉE DOIT SORTIR POUR PARLEMENTER

Luclus Marcius, légat des Romains, en la guerre contre Persée, roi de Macédoine, voulant gagner le temps qu'il lui fallait encore à mettre en point son armée, sema des entrejets d'accord, desquels le Roi endormi accorda trêve pour quelques jours, fournissant par ce moyen son ennemi d'opportunité et loisir pour s'armer ; d'où le Roi encourut sa dernière ruine. Si est-ce que les vials du Sénat, mémoratifs des moeurs de leurs pères, accusèrent cette pratique comme ennemie de leur style ancien : qui fut, disaient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ni par surprises et rencontres de nuit, ni par fuites apostées ; et recharges inopinées, n'entreprenant guerre qu'après l'avoir dénoncée, et souvent après avoir assigné l'heure et lieu de la bataille. En cette conscience ils renvoyèrent à Pyrrhus son traître médecin, et aux Falisques leur méchant maître d'école. C'étaient les formes vraiment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup ; mais celui seul se tient pour surmonté, qui sait l'avoir été ni par ruse ni de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une loyale et juste guerre. Il appert bien par le langage de ces bonnes gens qu'ils n'avaient encore reçu cette belle sentence :

Ruse ou valeur, qui s'en inquiéterait à propos d'un ennemi ?

Les Achéens, dit Polybe détestaient toute voie de tromperie en leurs guerres, n'estimant victoire, sinon où les courages des ennemis sont abattus.

L'homme vertueux et sage saura que mule est une véritable victoire celle qu'on gagne en gardant intacts loyauté et honneur. dit un autre.

Eprouvons par le courage, c'est à vous ou à moi que la Fortune, maîtresse des, événements destine le gouvernement.



Au royaume de Temate, parmi ces nations que, si à pleine bouche, nous appelons barbares, la coutume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premièrement dénoncée, y ajoutant ample déclaration des moyens qu'ils ont à y employer : quels, combien de flammes, quelles munitions, quelles armes offensives et défensives. Mais cela fait aussi, si leurs ennemis ne cèdent et viennent à accord, ils se donnent loi au pis faire et ne pensent pouvoir être reprochés de trahison, de finesse et de tout moyen qui sert à vaincre.

Les anciens Florentins étaient si éloignés de vouloir gagner davantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les avertissaient un mois avant que de mettre leur exercitè aux champs par le continuel son de la cloche qu'ils nommaient Martinella. Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celui avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, et qui, après Lysandre, disons que où la peau du lion ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du renard, les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique ; et n'est heure, disons-nous, où un chef doive avoir plus l'oeil au guet, et celle des parlements et traités d'accord. Et pour cette cause, c'est une règle en la bouche de tous les hommes de guerre de notre temps, qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiégée sorte lui-même pour parlementer. Au temps de nos pères, cela fut reproché aux seigneurs de Montfort et de Lassigny, défendant Mousson contre le comte de Nassau. Mais aussi à ce compte, celui-là serait excusable, qui sortirait en telle façon, que la sûreté et l'avantage demeurassent de son côté : comme fit en la ville de Regdo le comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guichardin dit que ce fut lui-même) lorsque le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer ; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'étant ému pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut et sa troupe, qui était approchée avec lui, se trouva la plus faible, de façon que Alexandre Trivuloey fut tué, mais lui-même fut contraint, pour le plus sûr, de suivre le comte et se jeter sur sa foi à l'abri des coups dans la ville.

Eumène en la ville de Nora, pressé par Antigonos, qui l'assiégeait, de sortir parler à lui, et qui après plusieurs autres entremises alléguait que c'était raison qu'il vint devers lui, attendu qu'il était le plus grand et le plus fort, après avoir fait cette noble réponse : Je n'estimerai jamais homme plus

grand que moi, tant que j'aurai mon épée en ma puissance , n'y consentit, qu'Antigonos ne lui eût donné Ptolomée son propre neveu, otage, comme il demandait.

Si est-ce que encore en y a-t'il, qui se sont très bien trouvés de sortir sur la parole de l'assaillant. Témoin Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel étant assiégé dans le château de Commercy par les Anglais, et Barthélemy de Bonnes, qui commandait au siège, ayant par dehors fait saper la plupart du château, si qu'il ne restait que le feu pour accabler les assiégés sous les ruines, somma le dit Henry de sortir à parlementer pour son profit, comme il fit lui quatrième, et son évidente ruine lui ayant été montrée à l'oeil, il s'en sentit singulièrement obligé à l'ennemi ; à la discrétion duquel, après qu'il se fut rendu et sa troupe, le feu étant mis à la mine, les étançons de bois venus à faillir, le château fut emporté de fond en comble. Je me fie aisément à la foi d'autrui. Mais malaisément le ferais-je lorsque je donnerais à juger l'avoir plutôt fait par désespoir et faute de coeur que par franchise et confiance de sa loyauté.

# CHAPITRE VI

## L'HEURE DES PARLEMENTS DANGEREUSE

Toutefois je vis dernièrement en mon voisinage de Mussidan, que ceux qui en furent délogés à force par notre armée, et autres de leur parti, criaient comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traité se continuant encore, on les avait surpris et mis en pièges ; chose qui eût eu à l'aventure apparente en un autre siècle ; mais, comme je viens de dire, nos façons sont entièrement éloignées de ces règles ; et ne se doit attendre fiance des uns aux autres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé ; encore y a-t-il lors assez affaire. Et a toujours été conseil hasardeux de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foi qu'on a donnée à une ville qui vient de se rendre par douce et favorable composition et d'en laisser sur la chaude l'entrée libre aux soldats. L'Emilius Regillus, préteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocée à force, pour la singulière prouesse des habitants à se bien défendre, fit pacte avec eux de les recevoir pour amis du peuple romain et d'y entrer comme en ville confédérée, leur ôtant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quant et lui introduit son armée, pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en sa puissance, quelque effort qu'il y employât, de tenir la bride à ses gens ; et vit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville, les droits de l'avarice et de la vengeance. suppéditant ceux de son autorité et de la discipline militaire.

Cléomène disait que, quelque mal qu'on pût faire aux ennemis en guerre, cela était par-dessus la justice, et non sujet à celle, tant envers les dieux qu'envers les hommes. Et, ayant fait trêve avec les Argiens pour sept jours, la troisième nuit après il les alla charger tout endormis et les défit, alléguant qu'en sa trêve il n'avait pas été parlé des nuits. Mais les dieux vengèrent cette perfide subtilité.

Pendant le parlement et qu'ils musaient sur leurs sûretés, la ville de

Casilinum fut saisie par surprise, et cela pourtant aux siècles et des plus justes capitaines et de la plus parfaite milice romaine. Car il n'est pas dit, que, en temps et lieu, il ne soit permis de nous prévaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lâcheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privilèges raisonnables au préjudice de la raison ; et ici faut la règle : Que personne ne cherche à profiter de la sottise d'autrui. Mais je m'étonne de l'étendue que Xénophon leur donne, et par les propos et par divers exploits de son parfait empereur ; auteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine et philosophe des premiers disciples de Socrate. Et ne consens pas à la mesure de sa dispense, en tout et partout.

M. d'Aubigny, assiégeant Capoue, et après y avoir fait une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gens faisant plus molle garde, les nôtres s'en emparèrent et mirent tout en pièces. Et de plus fraîche mémoire, à Yvoy, le seigneur Jullian Rommero, ayant fait ce pas de cleric de sortir pour parlementer avec M. le connétable, trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiégeant Gênes, où le duc Octavien Fregose commandait sous notre protection, et l'accord entre eux ayant été poussé si avant, qu'on le tenait pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols s'étant coqlés dedans, en usèrent comme en une victoire plénière. Et depuis, en Ligny-en-Barrois, où le comte de Brienne commandait, l'empereur l'ayant assiégé en personne, et Bertheuille, lieutenant dudit comte, étant sorti pour parler, pendant le marché la ville se trouva saisie.

Arioste, Roland furieux : Vaincre est toujours chose glorieuse, que la victoire soit due à la fortune ou à l'adresse.

disent-ils. Mais le philosophe Chrysippe n'eût pas été de cet avis ; et moi aussi peu : car il disait que ceux qui courent à l'envi, doivent bien employer toutes leurs forces à la vitesse ; mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrêter, ni de lui tendre la jambe pour le faire choir.

Et plus généreusement encore ce grand Alexandre Polypercon, qui lui

disait de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuit lui donnait pour assaillir Darius : Point, fit-il, ce n'est pas à moi d'employer des victoires dérobées : J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune qu'à rougir de ma victoire. .

Mézence ne jugea pas digne d'abattre Orode en fuite, ni de le blesser d'un trait qu'il n'aurait pas vu. Il court à sa rencontre, l'attaque face à face, homme contre homme, et triomphe non par ruse, mais par le courage de ses armes.

# CHAPITRE VII

## QUE L'INTENTION JUGE NOS ACTIONS

La mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations.

J'en sais qui l'ont pris en diverse façon. Henry septième, roi d'Angleterre, fit composition avec Dom Philippe, fils de l'empereur Maximilien, ou, pour le confronter plus honorablement, père de l'empereur Charles cinquième, que ledit Philippe remettait entre ses mains le duc de Suffolk, de la rose blanche, son ennemi, lequel s'était enfui et retiré aux Pays-Bas, moyennant qu'il promettait de n'attenter rien sur la vie dudit duc ; toutefois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir, soudain après qu'il serait décédé.

Dernièrement, en cette tragédie que le duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles les comtes de Homes et d'Egmont, il y eut tout plein de choses remarquables, et entre autres que ledit comte d'Egmont, sous la foi et assurance duquel le comte de Homes s'était venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le fît mourir le premier : afin que sa mort l'affranchît de l'obligation qu'il avait audit comte de Homes. Il semble que la mort n'ait point déchargé le premier de sa foi donnée, et que le second en était quitte, même sans mourir. Nous ne pouvons être tenus au-delà de nos forces et de nos moyens. A cette cause, parce que les effets et exécutions ne sont aucunement en notre puissance et qu'il n'y a rien en bon escient en notre puissance que la volonté : en celle-là se fondent par nécessité et s'établissent toutes les règles du devoir de l'homme. Par ainsi le comte d'Egmont, tenant son âme et volonté endettée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fût pas en ses mains, était sans doute absous de sort devoir, quand il eût survécu au comte de Homes. Mais le roi d'Angleterre, faisant à sa parole par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques après sa mort l'exécution de sa déloyauté ; non plus que le maçon de Hérodote, lequel, ayant loyalement conservé durant sa vie

le secret des trésors du roi d'Egypte, son maître, mourant les découvrit à ses enfants, J'ai vu plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autrui, se disposer à y satisfaire par leur testament et après leur décès. Ils ne font rien qui vaille, ni de prendre terme à chose si pressante, ni de vouloir rétablir une injure avec si peu de leur ressentiment et intérêt. Ils doivent du plus leur. Et d'autant qu'ils payent plus pesamment, et incommodément, d'autant en est leur satisfaction plus juste et méritoire.

La pénitence demande à se charger.

Ceux-là font encore pis, qui réservent la révélation de quelque haineuse volonté envers le proche à leur dernière volonté, l'ayant cachée pendant la vie ; et font avoir peu de soin du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur mémoire, et moins de leur conscience, n'ayant, pour le respect de la mort même, su faire mourir leur mal talent, et en étendant la vie outre la leur uniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus de connaissance de cause.

Je me garderai, si je puis, que ma mort dise chose que ma vie n'ait premièrement dit.

# CHAPITRE VIII

## DE L'OISIVETÉ

Comme nous voyons des terres oisives, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assujettir et employer à certaines semences, pour notre service ; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pièces de chair informes, mais que pour faire une génération bonne et naturelle, il les faut embesogner d'une autre semence ; ainsi est-il des esprits. Si on ne les occupe à certain sujet, qui les bride et contraigne, ils se jettent déréglés, par-ci par-là, dans le vague champ des imaginations.

Ainsi quand, dans un vase de bronze, une eau agitée réfléchit les rayons du soleil ou l'image de la lune, les reflets de lumière voltigent en tous sens s'élèvent dans les airs et vont frapper les lambris .

Et n'est folie ni rêverie, qu'ils ne produisent en cette agitation,

Ils imaginent de vaines chimères, comme des songes de malade.

L'âme qui n'a point de but établi, elle se perd : car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu, que d'être partout.

Celui qui habite partout n'habite nulle part.

Dernièrement que je me retirai chez moi, délibéré autant que je pourrai, ne me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oisiveté, s'entretenir soi-même, et s'arrêter et rasseoir en soi : ce que j'espérais qu'il peut alors faire plus aisément, devenu avec le temps plus pesant, et plus mûr. Mais je trouve, L'oisiveté toujours disperse l'esprit. , qu'au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus d'affaire à soi même, qu'il n'en prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise L'ineptie et



l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle, espérant avec le temps lui en faire honte à lui-même.

# CHAPITRE IX

## DES MENTEURS

Il n'est homme à qui il siège si mal de se mêler de parler de mémoire. Car je n'en reconnais quasi trace en moi, et ne pense qu'il y en ait au monde une autre si monstrueuse en défaillance. J'ai toutes mes autres parties viles et communes. Mais en celle-là je pense être régulier et très rare, et digne de gagner par là nom et réputation.

Outre l'inconvénient naturel que j'en souffre, car certes, vu sa nécessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante déesse, si en mon pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de mémoire, et quand je me plains du défaut de la mienne, ils me reprennent et mécroient, comme si je m'accusais d'être insensé. Ils ne voient pas de choix entre mémoire et entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort, car se voit par expérience plutôt au rebours que les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugements débiles. Ils me font tort aussi en ceci, qui ne sais rien si bien faire qu'être ami, que les mêmes paroles qui accusent ma maladie, représentent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma mémoire ; et d'un défaut naturel, on en fait un défaut de conscience. Il a oublié, dit-on, cette prière ou cette promesse. Il ne se souvient point de ses amis. Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moi. Certes, je puis aisément oublier, mais de mettre à nonchaloir la charge que mon ami m'a donnée, je ne le fais pas. Qu'on se contente de ma misère, sans en faire une espèce, de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur. Je me console aucunement. Premièrement sur ce que c'est un mal duquel principalement j'ai tiré la raison de corriger un mal pire qui se fût facilement produit en moi, savoir est l'ambition, car c'est une défaillance insupportable à qui s'empêche des négociations du monde ; que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrès de nature, elle a volontiers fortifié d'autres

facultés en moi, à mesure que celle-ci s'est affaiblie, et irais facilement couchant et allanguissant mon esprit et mon jugement sur les traces d'autrui, comme fait le monde, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions étrangères m'étaient présentes par le bénéfice de la mémoire ; que mon parler en est plus court, car le magasin de la mémoire est volontiers plus fourni de matière que n'est celui de l'invention ; si elle m'eût tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amis de babil, les sujets éveillant cette telle quelle faculté que j'ai de les manier et employer, échauffant et attirant mes discours. C'est pitié. Je l'essaie par la preuve d'aucuns de mes privés amis : à mesure que la mémoire leur fournit la chose entière et présente, ils reculent si arrière leur narration, et la chargent de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en étouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous êtes à maudire leur mémoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrêté. Et n'est rien où la force d'un cheval se connaisse plus qu'à faire un arrêt rond et net. Entre les pertinents mêmes, j'en vois qui veulent et ne se peuvent défaire de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clore le pas, ils s'en vont balivemant et traînant comme des hommes. qui défont de faiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux à qui la souvenance des choses passées demeure et ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ai vu des récits bien plaisants devenir très ennuyeux de la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant été abreuvé cent fois. Secondement, qu'il me souvient moins des offenses reçues, ainsi que disait cet Ancien ; il me faudrait un protocole, comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avait reçue des Athéniens, faisait qu'un page à tous les coups qu'il se mettait à table, lui vînt rechanter par trois fois à l'oreille :

Sire, souvenez vous des Athéniens ; et que les lieux et les livres que je revois me rient toujours d'une fraîche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit que qui ne se sent point assez ferme de mémoire, ne se doit pas mêler d'être menteur. Je sais bien que les grammairiens font différence entre dire mensonge et mentir ; et disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a pris pour vraie, et que la définition du mot de mentir en latin, d'où notre français est parti, porte autant comme aller contre sa conscience, et que par conséquent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils savent, desquels je parle. Or

ceux ici, ou ils inventent marc et tout a, ou ils déguisent et altèrent un fond véritable.

Lorsqu'ils déguisent et changent, à les remettre souvent en ce même conte, il est malaisé qu'ils ne se déferrent, parce que la chose, comme elle est, s'étant logée la première dans la mémoire et s'y étant empreinte, par la voie de la connaissance et de la science, il est malaisé qu'elle ne se représente à l'imagination, délogeant la fausseté, qui n'y peut avoir le pied si ferme, ni si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne fassent perdre le souvenir des pièces rapportées, fausses ou abâtardies.

En ce qu'ils inventent tout à fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fausseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mécompter. Toutefois encore ceci, parce que c'est un corps vain et sans prise, échappe volontiers à la mémoire, si elle n'est bien assurée. En quoi j'ai souvent vu l'expérience, et plaisamment, aux dépens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils négocient, et qu'il plaît aux grands à qui ils parlent. Car ces circonstances, à quoi ils veulent asservir leur foi et leur conscience, étant sujettes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie quand et quand a, d'où il advient que de même chose ils disent gris tantôt, tantôt jaune ; à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre ; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient ce bel art ? Outre ce qu'imprudemment ils se déferrent eux-mêmes si souvent ; car quelle mémoire leur pourrait suffire à se souvenir de tant de diverses formes, qu'ils ont forgées à un même sujet ? J'ai vu plusieurs de mon temps, envier la réputation de cette belle sorte de prudence, qui ne voient pas que, si la réputation y est, l'effet n'y peut être.

En vérité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connaissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes : Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux enfants des erreurs innocentes très mal à propos et qu'on les tourmente pour des actions téméraires qui n'ont ni impression, ni suite. La menterie seule et, un peu au-dessous, l'opiniâtreté, me semblent être celles desquelles on devrait à toute instance combattre la naissance et le progrès. Elles croissent quant

et eux.

Et depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient que nous voyons des honnêtes hommes d'ailleurs y être sujets et asservis. J'ai un bon garçon de tailleur à qui je n'ouïs jamais dire une vérité, non pas quand elle s'offre pour lui servir utilement.

Si, comme la vérité, le mensonge n'avait qu'un visage, nous serions en meilleurs termes. Car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que dirait le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini.

Les Pythagoriciens font le bien certain et fini, le mal infini et incertain. Mille routes dévoient du blanc, une y va. Certes je ne m'assure pas que je puisse venir à bout de moi, à garantir un danger évident et extrême par un effronté et solennel mensonge.

Un ancien père dit que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien connu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu.

De sorte que l'étranger n'est pas un homme pour l'homme. Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence.

Le roi François 1er se vantait, d'avoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforza, duc de Milan, homme très fameux en science de parlerie. Celui-ci avait été dépêché pour excuser son maître envers Sa Majesté d'un fait de grande conséquence, qui était tel. Le roi pour maintenir toujours quelques intelligences en Italie, d'où il avait été dernièrement chassé, même au duché de Milan, avait avisé d'y tenir près du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effet, mais par apparence homme privé, qui fit la mine d'y être pour ses affaires particulières ; d'autant que le duc, qui dépendait beaucoup plus de l'empereur, alors principalement qu'il était en traité de mariage avec sa nièce, fille du roi de Danemark, qui est à présent douairière de Lorraine, ne pouvait découvrir avoir aucune pratique et conférence avec nous, sans son grand intérêt.

A cette commission se trouva propre un gentilhomme milanais, écuyer d'écurie chez le roi, nommé Merveille.

Celui-ci dépêché avec lettres secrètes de créance et instructions d'ambassadeur, et avec d'autres lettres de recommandation envers le duc en

faveur de ses affaires particulières pour le masque et la montre, fut si longtemps auprès du duc, qu'il en vint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit après, comme nous pensons ; qui fut, que sous couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui lui fait trancher la tête de belle nuit, et son procès fait en deux jours. Messire Francisque étant venu prêt d'une longue déduction contrefaite de cette histoire.

- car le roi s'en était adressé, pour demander raison, à tous les princes de Chrétienté et au duc même.

- Fut ouï aux affaires du matin, et ayant établi pour le fondement de sa cause et dressé, à cette fin, plusieurs belles apparences du fait : que son maître n'avait jamais pris notre homme, que pour gentilhomme privé, et sien sujet, qui était venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avait jamais vécu là sous autre visage, désavouant même avoir su qu'il fût en état de la maison du roi, ni connu de lui, tant s'en faut qu'il le prît pour ambassadeur ; le roi à son tour, le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le point de l'exécution faite de nuit, et comme à la dérobee. A quoi le pauvre homme embarrassé répondit, pour faire l'honnête, que, pour le respect de Sa Majesté, le duc eût été bien marri que telle exécution se fût faite de jour. Chacun peut penser comme il fut relevé s'étant si lourdement coupé, et à l'endroit d'un tel nez que celui du roi de François, Le pape Jules second ayant envoyé un ambassadeur vers le roi d'Angleterre, pour l'animer contre le roi François, l'ambassadeur ayant été oui sur sa charge et le roi d'Angleterre s'étant arrêté en sa réponse aux difficultés qu'il trouvait à dresser les préparatifs qu'il faudrait pour combattre un roi si puissant, et en alléguant quelques raisons, l'ambassadeur répliqua mal à propos qu'il les avait aussi considérées de sa part et les avait bien dites au pape. De cette parole si éloignée de sa proposition, qui était de le pousser incontinent à la guerre, le roi d'Angleterre prit le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effet, que cet ambassadeur, de son intention particulière, pendait du côté de France.

Et en ayant averti son maître, ses biens furent confisqués et ne tint à guère qu'il n'en perdît la vie.

# CHAPITRE X

## DU PARLER PROMPT OU TARDIF

Ou ne furent à tous, toutes grâces données.

Aussi voyons-nous qu'au don d'éloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et ce qu'on dit, le boute-hors si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prêts ; les autres plus tardifs ne parler jamais rien qu'élaboré et prémédité. Comme on donne des règles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau, si j'avais à conseiller de même, en ces deux divers avantages de l'éloquence, de laquelle il semble en notre siècle que les prêcheurs et les avocats fassent principale profession, le tardif serait mieux prêcheur, ce me semble, et l'autre mieux avocat : parce que la charge de celui-là lui donne autant qu'il lui plaît de loisir pour se préparer, et puis sa carrière se passe d'un fil et d'une suite, sans interruption, là où les commodités de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice, et les réponses imprévues de sa partie adverse le rejettent hors de son branle, où il lui faut sur-le-champ prendre nouveau parti.

Si est-ce qu'à l'entrevue du pape Clément ? et du roi François à Marseille, il advint tout au rebours, que M. Poyet, homme toute sa vie nourri au barreau, en grande réputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pour pensée, voire à ce qu'on dit, apportée de Paris toute prête, le jour même qu'elle devait être prononcée, le pape se craignant qu'on lui tînt propos qui pût offenser les ambassadeurs des autres princes, qui étaient autour de lui, manda au roi l'argument qui lui semblait être le plus propre au temps et au lieu, mais de fortune tout autre que celui sur lequel M. Poyet s'était travaillé ; de façon que sa harangue demeurait inutile, et lui en fallait promptement refaire une autre. Mais, s'en sentant

incapable, il fallut que M. le cardinal du Bellay en prît la charge. La part de l'avocat est plus difficile que celle du prêcheur et nous trouvons pourtant, ce m'est avis, plus de passables avocats que prêcheurs, au moins en France. Il semble que ce soit le plus propre de l'esprit d'avoir son opération prompte et soudaine, et plus le propre du jugement de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se préparer, et celui aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'étrangeté. On récite de Severus Cassius qu'il disait mieux sans y avoir pensé ; qu'il devait plus à la fortune qu'à sa diligence ; qu'il lui venait à profit d'être troublé en parlant, et que ses adversaires craignaient de le piquer, de peur que la colère ne lui fît redoubler son éloquence. Je connais, par expérience, cette condition de nature, qui ne peut soutenir une véhémence préméditation et laborieuse. Si elle ne va gaiement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent l'huile et la lampe, pour certaine âpreté et rudesse que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais, outre cela, la sollicitude de bien faire, et cette contention de l'âme trop bandée et trop tendue à son entreprise, la met au rouet, la rompt et l'empêche, ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser de sa violence et abondance, ne peut trouver issue en un goulet ouvert.

En cette condition de nature, de quoi je parle, il y a quant et quant aussi cela, qu'elle demande à être non pas ébranlée et piquée par ces passions fortes, comme la colère de Cassius (car ce mouvement serait trop âpre), elle veut être non pas secouée, mais sollicitée ; elle veut être échauffée et réveillée par les occasions étrangères, présentes et fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que traîner et languir. L'agitation est sa vie et sa grâce.

Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition. Le hasard y a plus de droit que moi. L'occasion, la compagnie, le branle même de ma voix tire plus de mon esprit que je n'y trouve lorsque je le sonde et emploie à part moi.

Ainsi les paroles en valent mieux que les écrits, s'il y peut avoir choix où il n'y a point de prix.

Ceci m'advient aussi : que je ne me trouve pas où je me cherche ; et me trouve plus par rencontre que par l'inquisition de mon jugement. J'aurais élané quelque subtilité en écrivant. (J'entends bien : mornée pour un autre,



affilée pour moi. Laissons toutes ces honnêtetés. Cela se dit par chacun selon sa force.) Je l'ai si bien perdue que je ne sais ce que j'ai voulu dire ; et l'a l'étranger découverte parfois avant moi. Si je portais le rasoir partout où cela m'advient, je me déferais tout. La rencontre m'en offrira le jour quelque autre fois plus apparent que celui du midi ; et me fera étonner de mon hésitation.

# CHAPITRE XI

## DES PRONOSTICATIONS

Quant aux Oracles, il est certain que, bonne pièce avant la Venue de Jésus-Christ, ils avaient commencé à perdre leur crédit. Car nous voyons que Cicérort se met en peine de trouver la cause de leur défaillance ( et ces mots sont à lui : Pourquoi des oracles de ce genre ne sont-ils plus rendus à Delphes, non seulement de notre temps, mais depuis longtemps, au point que rien ne saurait être plus méprisé. . Mais quant aux autres pronostics, qui se tiraient de l'anatomie des bêtes aux sacrifices, auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trépignement des poulets, du Vol des Oiseaux, Nous pensons que certains oiseaux sont nés pour servir aux augures. des foudres, du tournoiement des rivières, Les aruspices voient beaucoup de choses ; les augures en prévoient beaucoup ; beaucoup sont annoncées par les oracles, beaucoup par les prophéties, beaucoup par les songes, beaucoup par les prodiges. et autres sur lesquels l'ancienneté appuyait sur la plupart des entreprises, tant publiques que privées, notre religion les a abolis. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination des astres, des esprits, des figures du corps, des songes, et ailleurs.

- Notable exemple de la forcenée curiosité de notre nature, s'amusant à préoccuper les choses futures, comme si elle n'avait pas assez affaire à digérer les présentes :

pourquoi, maître de l'Olympe, as-tu jugé bon d'ajouter aux inquiétudes des mortels, l'angoisse de connaître les catastrophes futures par de cruels présages ? Que soit imprévu le sort, quel qu'il soit, que tu prépares que l'âme humaine soit aveugle sur l'avenir, et qu'il soit permis d'espérer à celui qui craint.

A n'est pas même utile de connaître l'avenir. C'est une misère de se tourmenter sans profit

Si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre autorité.

Voilà pourquoi l'exemple de François, marquis de Saluces, m'a semblé remarquable. Car, lieutenant du roi François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de notre cour, et obligé au roi du marquisat même, qui avait été confisqué de son frère, au reste ne se présentant occasion de le faire, son affection même y contredisant, se laissa si fort épouvanter (comme il a été avéré) aux belles pronostications qu'on faisait lors courir de tous côtés à l'avantage de l'empereur Charles cinquième et à notre désavantage, même en Italie, où ces folles prophéties avaient trouvé tant de place, qu'à Rome fut baillée grande somme d'argent au change, pour cette opinion de notre ruine, qu'après s'être souvent plaint à ses privés des maux qu'il voyait inévitablement préparés à la couronne de France et aux amis qu'il y avait, se révolta et changea de parti ; à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eût. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions. Car ayant et villes et forces en sa main, l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de lui, et nous sans soupçon de son fait, il était en lui de faire pis qu'il ne fit. Car, pour sa trahison, nous ne perdîmes ni homme, ni ville que Fossano encore après l'avoir longtemps contestée.

Dans sa prudence, la Divinité couvre d'une nuit épaisse les événements de l'avenir et se rit du mortel qui s'inquiète au-delà de ce qui est permis.

- Celui-là est maître de lui-même et passe joyeusement sa vie, qui peut dire chaque jour : j'ai vu ; qu'importe que demain Jupiter obscurcisse le ciel de sombres nuées ou nous donne un ciel serein.

L'esprit satisfait du présent détestera de s'inquiéter de l'avenir.

Et ceux qui croient ce mot, au contraire, le croient à tort : Voici leur argument : s'il a une divination, il y a des dieux ; et s'il y a des dieux, il y a une divination. Beaucoup plus sagement Pacuvius :

Car ceux qui comprennent la langue des oiseaux, et qui s'en rapportent au foie d'un animal plutôt qu'au leur, je suis d'avis qu'on doit les écouter plutôt que les croire. Ce tant célébré art de deviner des Toscans naquit ainsi. Un laboureur, perçant de son coutre profondément la terre en vit sourdre Tages, demi-dieu d'un visage enfantin, mais de sénile prudence chacun y accourut, et furent ses paroles et science recueillie et conservée à plusieurs siècles, contenant les principes et moyens de cet art. Naissance conforme à

son progrès.

J'aimerais bien mieux régler mes affaires par le sort des dés que par ces songes.

Et de vrai en toutes républiques on a toujours laissé la bonne part d'autorité au sort. Platon en la polices qu'il forge à discrétion lui attribue la décision de plusieurs effets d'importance et veut entre autres choses que les mariages se fassent par sort entre les bons ; et donne si grand poids à cette élection fortuite que les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soient nourris au pays ; ceux qui naissent des mauvais en soient mis hors ; toutefois si quelqu'un de ces bannis venait par cas d'aventure à montrer en croissant quelque bonne espérance de soi, qu'on le puisse rappeler, et exiler aussi celui d'entre les retenus qui montrera peu d'espérance de son adolescence.

J'en vois qui étudient et glosent leurs almanachs, et nous en allèguent l'autorité aux choses qui se passent.

Allant dire, il faut qu'ils disent et la vérité et le mensonge :

Quel est celui qui, tirant un jour entier, ne touchera pas une fois le but ? Je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre : ce serait plus de certitude, s'il y avait règle et vérité à mentir toujours. Joint que personne ne tient registre de leur mécompte, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis ; et fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables et prodigieuses. Ainsi répondit Diagoras qui fut surnommé l'Athée, étant en la Samothrace, à celui qui en lui montrant au temple force voeux et tableaux de ceux qui avaient échappé le naufrage, lui dit : Eh bien, vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dites-vous de tant d'hommes sauvés par leur grâce ? - Il se fait ainsi, répondit-il : ceux-là ne sont pas peints qui sont demeurés noyés, en bien plus grand nombre. Cicéron dit que seul Xénophare de Colophon, entre tous les philosophes qui ont avoué les dieux, a essayé déraciner toute sorte de divination. D'autant est-il moins de merveille que si nous avons vu parfois à leur dommage aucunes de nos âmes principes que s'arrêter à ces vanités.

Je voudrais bien avoir reconnu de mes yeux ces deux merveilles : du livre de Joachim, abbé calabrais, qui prédisait tous les papes futurs, leurs noms et formes ; et celui de Léon l'empereur, qui prédisait les empereurs et

patriarches de Grèce. Ceci ai-je reconnu de mes yeux, que confusions publiques les hommes étonnés de leur fortune se vont rejetant, comme à toute superstition à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur. Et y sont si étrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé, qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oisifs, ceux qui sont pris à cette subtilité de les replier et dénouer, seraient en tous écrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais surtout leur prêtre beau jeu le parler obscur, ambigu et fantastique du jargon prophétique, auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair, afin que la postérité y en puisse appliquer de tel qu'il lui plaira. Le démon de Socrate était à l'aventure certaine impulsion de volonté, qui se présentait à lui, sans attendre le conseil de son discours. En une âme bien épurée, comme la sienne, et préparée par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraisemblable que ces inclinations, quoiquetéméraires et indigestes, étaient toujours importantes et dignes d'être suivies. Chacun sent en soi quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, véhémence et fortuite. C'est à moi de leur donner quelque autorité ; qui en donne si peu à notre prudence. Et en ai eu de pareillement faibles en raison et violentes en persuasion ou en dissuasion, qui étaient plus ordinaires en Socrate, auxquelles je me laissai emporter si utilement et heureusement qu'elles pourraient être jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.

# CHAPITRE XII

## DE LA CONSTANCE

La loi de la résolution et de la Constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en notre puissance, des maux et inconvénients qui nous menacent, ni par conséquent d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours, tous moyens honnêtes de se garantir des maux sont non seulement permis, mais louables. Et le jeu de la constance se joue principalement à porter patiemment les inconvénients, où il n'y a point de remède. De manière qu'il n'y a souplesse de corps, ni mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

- Plusieurs nations très belliqueuses se servaient en leurs faits d'armes de la fuite pour avantage principal et montraient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage.

Les Turcs en retiennent quelque chose.

Et Socrate en Platon, se moquant de Lachés qui avait défini la fortitude : se tenir ferme en son rang contre les ennemis. Quoi, fait-il, serait-ce donc lâcheté de les battre en leur faisant place ? Et lui allègue Homère qui loue en Enée la science de fuir. Et parce que Lachés, se ravisant, avoue cet usage aux Scythes, et enfin généralement aux gens de cheval, il lui allègue encore l'exemple des gens de pied lacédémoniens, nation sur toutes conduites à combattre de pied ferme, qui en la journée de Platée, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'avisèrent de s'écarter et s'en aller arrière, pour par l'opinion de leur fuite faire rompre et dissoudre cette masse en les poursuivant. Par où ils se donnèrent la victoire.

Touchant les Scythes, on dit d'eux, quand Darius alla pour les subjuguier, qu'il manda à leur Roi force reproches pour le voir toujours reculant devant lui et gauchissant la mêlée. A quoi Indathyrse, car ainsi se nommait-il, fit réponse que ce n'était pour avoir peur ni de lui, ni d'homme vivant, mais

que c'était la façon de marcher de sa nation, n'ayant ni terre cultivée, ni ville, ni maison à défendre, et à craindre que l'ennemi en pût faire profit. Mais s'il avait si grand faim d'y mordre, qu'il approchât pour voir le lieu de leurs anciennes sépultures et que là il trouverait à qui parler.

Toutefois aux canonnades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messéant de s'ébranler pour la menace du coup ; d'autant que pour sa violence et vitesse nous le tenons inévitable. Et en y a maint un qui pour avoir ou haussé la main, ou baissé la tête, en a pour le moins apprêté à rire à ses compagnons. Si est-ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquième fit contre nous en Provence, le marquis de Guast étant allé reconnaître la ville d'Arles, et s'étant jeté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'était approché, fut aperçu par les seigneurs de Bonneval et sénéchal d'Agenais, qui se promenaient sur le théâtre aux arènes. Lesquels, l'ayant montré au seigneur de Villier, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que ledit marquis, voyant mettre le feu, se lança à quartier, il fût tenu qu'il en avait dans le corps. Et de même quelques années auparavant. Laurent de Médicis, duc d'Urbin, père de la reine, mère du roi, assiégeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une pièce qui le regardait, bien lui servit de faire la cane. Car autrement le coup, qui ne lui rasa que le dessus de la tête, lui donnait sans doute dans l'estomac. Pour en dire le vrai, je ne crois pas que ces mouvements se fissent avec discours ; car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? Et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur, et que ce serait moyen une autre fois aussi bien pour se jeter dans le coup que pour l'éviter. Je ne me puis défendre, si le bruit éclatant d'une arquebusade vient à me frapper les oreilles à l'imprévu, en lieu où je ne la dusse pas attendre, que je n'en tressaille ; ce que j'ai vu encore advenir à d'autres qui valent mieux que moi.

Ni n'entendent les Stoïciens que l'âme de leur sage puisse résister aux premières visions et fantaisies qui lui surviennent, ainsi comme à une sujétion naturelle consentent qu'il cède au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, jusque à la pâleur et contraction.

Ainsi aux autres passions, pourvu que son opinion demeure sauve et

entière et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ni altération quelconque et qu'il ne prête nul consentement à son effroi et souffrance. De celui qui n'est pas sage il en va de même en la première partie, mais tout autrement en la seconde.

Car l'impression des passions ne demeure pas en lui superficielle, ainsi va pénétrant jusques au siège de sa raison, l'infectant et la corrompant. Il juge selon celles et s'y conforme. Voyez bien disertement et pleinement l'état du sage Stoïque.

>

Le sage Péripatéticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modère.



# CHAPITRE XIII

## CÉRÉMONIE DE L'ENTREVUE DES ROIS

Il n'est sujet si vain qui ne mérite un rang en cette rhapsodie. A nos règles communes, ce serait une notable discourtoisie, et à l'endroit d'un pareil et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous, quand il vous aurait averti d'y devoir venir. Voire, ajoutait la reine de Navarre, Marguerite, à ce propos, que c'était incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se fait le plus souvent, pour aller au-devant de celui qui le vient trouver, pour grand qu'il soit ; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fût que de peur de faillir sa route ; et qu'il suffit de l'accompagner à son parlement.

Pour moi, j'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices, comme je retranche en ma maison toute cérémonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferais-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois, que à moi tous les jours ; ce serait une sujétion continuelle. A quoi faire fuit-on la servitude des cours, si on l'en traîne jusques en sa tanière.

C'est aussi une règle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux dû aux plus apparents de se faire attendre. Toutefois à l'entrevue qui se dressa du pape Clément et du roi François à Marseille, le roi y ayant ordonné les apprêts nécessaires, s'éloigna de la ville et donna loisir au pape de deux ou trois jours pour son entrée et rafraîchissement, avant qu'il le vînt trouver. Et de même à l'entrée aussi du pape et de l'empereur à Bologne, l'empereur donna moyen au pape d'y être le premier, et y survint après lui. C'est, disent-ils, une cérémonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voire avant celui chez qui se fait l'assemblée ; et le prennent de ce biais, que c'est afin que cette apparence témoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas lui eux. Non seulement chaque

pays, mais chaque cité a sa civilité particulière, et chaque vacation. J'y ai été assez soigneusement dressé en mon enfance et ai vécu en assez bonne compagnie, pour n'ignorer pas les lois de la nôtre française ; et en tiendrais école. J'aime à les ensuivre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contrainte. Elles ont quelques formes pénibles ; lesquelles, pourvu qu'on oublie par discrétion, non par erreur, on n'en a pas moins de grâce. J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est, au demeurant, une très utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grâce et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité ; et par conséquent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui, et à exploiter et produire notre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

# CHAPITRE XIV

## QUE LE GOUT DES BIENS ET DES MAUX DÉPEND EN BONNE PARTIE DE L'OPINION QUE NOUS EN AVONS

Les hommes (dit une sentence grecque ancienne) sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mêmes, Il y aurait un grand point gagné pour le soulagement de notre misérable condition humaine, qui pourrait établir cette proposition vraie partout. Car si les maux n'ont entrée en nous que par notre jugement, il semble qu'il soit en notre pouvoir de les mépriser ou contourner à bien. Si les choses se rendent à notre merci, pourquoi n'en chevrons nous, ou ne les accommoderons-nous à notre avantage ?

Si ce que nous appelons mal et tourment n'est ni mal ni tourment de soi, ainsi seulement que notre fantaisie lui donne cette qualité, il est en nous de la changer.

Et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes étrangement fois de nous bander pour le parti qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mépris un aigre et mauvais goût, si nous le leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matière, c'est à nous de lui donner la forme. Or que ce que nous appelons mal ne le soit pas de soi, ou au moins tel qu'il soit, qu'il dépende de nous de lui donner autre saveur et autre visage, car tout revient à un, voyons s'il se peut maintenir. Si l'être originel de ces choses que nous craignons, avait crédit de se loger en nous de son autorité, il logait pareil et semblable en tous ; car les hommes sont tous d'une espèce, et sauf le plus et le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instruments pour concevoir et juger. Mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses-là montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition ; tel à l'aventure les loge chez soi en leur vrai être, mais mille autres leur donnent un être nouveau et contraire chez eux. Nous tenons la mort, la pauvreté et la

douleur pour nos principales parties. Or cette mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sait que d'autres la nomment l'unique port des tourments de cette vie ? Le souverain bien de nature ? seul appui de notre liberté ? et commune et prompte recette à tous maux ? et comme les uns l'attendent tremblants et effrayés, d'autres la supportent plus aisément que la vie.

Celui-là se plaint de sa facilité :

Plut aux dieux, à Mort, que tu ne voulusses pas retirer les lâches de la vie, et que seule la vertu pût te donner. !

Or laissons ces glorieux courages. Théodore répond à Lysimaque menaçant de le tuer : Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide !... La plupart des philosophes se trouvent avoir ou prévenu par dessein ou hâté et secouru leur mort.

Combien voit-on de personnes populaires, conduites à la mort, et non à une mort simple, mais mêlée de honte et quelquefois de griefs tourments, y apporter une telle assurance, qui par opiniâtreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y aperçoit rien de changé de leur état ordinaire ; établissant leurs affaires domestiques, se recommandant à leurs amis, chantant, prêchant et entretenant le peuple ; voire y mêlant quelquefois des mots pour rire, et buvant à leurs connaissances, aussi bien que Socrate. Une qu'on menait au gibet, disait que ce ne fût pas par telle rue, car il y avait danger qu'un marchand lui fît mettre la main sur le collet, à cause d'une vieille dette. Un autre disait au bourreau qu'il ne le touchât pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il était chatouilleux.

L'autre répondit à son confesseur, qui lui promettait qu'il souperait ce jour-là avec Notre-Seigneur : Allez vous-y-en, vous, car de ma part, je jeûne. Un autre, ayant demandé à boire, et le bourreau ayant bu le premier ; dit ne vouloir boire après lui, de peur de prendre la vérole. Chacun a ouï faire le conte du Picard, auquel, étant à l'échelle, on présenta une garce, et que, (comme notre justice permet quelquefois) s'il la voulait épouser, on lui sauverait la vie : lui, l'ayant un peu contemplée, et aperçu qu'elle boitait : Attache, attache, dit-il, elle cloche. Et on dit de même qu'en Danemark un homme condamné à avoir la tête tranchée, étant sur l'échafaud, comme on lui présenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on lui offrit avait les joues avalées et le nez trop pointu. Un

valet à Toulouse, accusé d'hérésie, pour toute raison de sa créance se rapportait à celle de son maître, jeune écolier prisonnier avec lui ; et aima mieux mourir que se laisser persuader que son maître pût faillir. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lorsque le roi Louis onzième la prit, qu'il s'en trouva bon nombre parmi le peuple qui se laissèrent pendre, plutôt que de dire : Vive le roi !

Au royaume de Narsinque, encore aujourd'hui les femmes de leurs prêtres sont vives ensevelies avec leurs maris morts. Toutes autres femmes sont brûlées vives non constamment seulement, mais gaiement aux funérailles de leurs maris. Et quand on brûle le corps de leur roi trépassé, toutes ses femmes et concubines, ses mignons et toute sorte d'officiers et serviteurs qui font un peuple, accourent si allégrement à ce feu pour s'y jeter quand et leur maître, qu'ils semblent tenir à honneur d'être compagnons de son trépas. Et de ces viles âmes de bouffons il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort même. Celui à qui le bourreau donnait le branle s'écria :

Vogue la galère ! qui était son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avait couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foyer sur une paille, à qui le médecin demandant où le mal le tenait : Entre, le banc et le feu , répondit-il. Et le prêtre, pour lui donner l'extrême onction, cherchant ses pieds, qu'il avait resserrés et contraints par la maladie : Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes. A l'homme qui l'exhortait de se recommander à Dieu : Qui y va ? demanda-t-il ; et l'autre répondant :

Ce sera tantôt vous même, s'il lui plaît.

- Y fusse-je bien demain au soir, répliqua-t-il.

- Recommandez-vous seulement à lui, suivit l'autre, vous y serez bientôt. -

Il vaut donc mieux, ajouta-t-il, que je lui porte mes recommandations moi-même. Pendant nos dernières guerres de Milan et tant de prises et rescousses, le peuple, impatient de si divers changements de fortune, prit telle résolution à la mort, que j'ai ouï dire à mon père, qu'il y vit tenir compte de bien vingt-cinq maîtres de maison, qui s'étaient défaits eux-mêmes en une semaine. Accident approchant à celui de la ville des Xanthiens, lesquels, assiégés par Brutus, se précipitèrent pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appétit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort, que ceux-ci ne fissent pour fuir la vie ; en manière

qu'à peine put Brutus en sauver un bien petit nombre.

Toute opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie. Le premier article de ce beau serment que la Grèce jura et maintint en la guerre médoise, ce fut que chacun changerait plutôt la mort à la vie que les lois persiennes aux leurs. Combien voit-on de monde, en la guerre des Turcs et des Grecs, accepter plutôt la mort très âpre que de se décirconcire pour se baptiser ? Exemple de quoi nulle sorte de religion n'est incapable.

Les rois de Castille ayant banni de leurs terres les Juifs, le roi Jean de Portugal leur vendit à huit écus pour tête la retraite aux siennes, en condition que dans certain jour ils auraient à les vider ; et lui, promettait leur fournir de vaisseaux à les trajeter en Afrique. Le jour venu, lequel passé il était dit que ceux qui n'auraient obéi demeureraient esclaves, les vaisseaux leur furent fournis eschagement, et ceux qui s'y embarquèrent, rudement et vilainement traités par les passagers, qui, outre plusieurs autres indignités, les amusèrent sur mer, tantôt avant, tantôt arrière, jusques à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles et fussent contraints d'en acheter d'eux si chèrement et si longuement qu'ils fussent rendus à bord après avoir été du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportée à ceux qui étaient en terre, la plupart se résolurent à la servitude ; aucuns firent contenance de changer de religion. Emmanuel, venu à la couronne, les mit premièrement en liberté ; et, changeant d'avis depuis, leur donna temps de vider ses pays, assignant trois ports à leur passage. Il espérait, dit l'évêque Osorio, le meilleur historien latin de nos siècles, que la faveur de la liberté, qu'il leur avait rendue, ayant failli de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre, comme leurs compagnons, à la volerie des mariniers, d'abandonner un pays où ils étaient habitués avec grandes richesses, pour s'aller jeter en région inconnue, et étrangère, les y ramènerait. Mais, se voyant déchu de son espérance, et eux tour délibérés au passage, il retrancha deux des ports qu'il leur avait promis, afin que la longueur et incommodité du trajet en ravisât aucuns ; ou pour les amonceler tous à un lieu, pour une plus grande commodité de l'exécution qu'il avait destinée. Ce fut qu'il ordonna qu'on arrachât d'entre les mains des pères et des mères tous les enfants au dessous de quatorze ans, pour les transporter hors de leur vue et conversation, en lieu où ils fussent instruits à notre religion. Ils disent que cet effet produisit un horrible spectacle ; la

naturelle affection d'entre les pères et les enfants et de plus le zèle à leur ancienne créance combattant à l'encontre de cette violente ordonnance. Il y fut vu communément des pères et mères se défaisant eux-mêmes ; et, d'un plus rude exemple encore, précipitant par amour et compassion leurs jeunes enfants dans des puits pour fuir à la loi. Au demeurant, le terme qu'il leur avait préfixé expiré, par faute de moyens, ils se remirent en servitude. Quelques-uns se firent chrétiens ; de la foi desquels, ou de leur race, encore aujourd'hui cent ans après peu de Portugais s'assurent, quoique la coutume et la longueur du temps soient bien plus fortes conseillères que tout autre contrainte. Combien de fois non seulement nos généraux, mais nos années tout entières ont couru à une mort certaine. J'ai vu quelqu'un de mes intimes amis courir la mort à force, d'une vraie affection et enracinée en son coeur par divers visages de discours, que je ne lui sus rabattre, et, à la première qui s'offrit coiffée d'un lustre d'honneur, s'y précipiter hors de toute apparence, d'une faim âpre et ardente.

Nous avons plusieurs exemples en notre temps de ceux, jusques aux enfants, qui, de crainte de quelque légère incommodité, se sont donnés à la mort. Et à ce propos, que ne craignons-nous, dit un Ancien, si nous craignons ce que la couardise même a choisi pour sa retraite ? D'enfiler ici un grand rôle de ceux de tous sexes et conditions et de toutes sectes des siècles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherchée volontairement, et recherchée non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la satiété de vivre, et d'autres pour l'espérance d'une meilleure condition ailleurs, je n'aurais jamais fait. Et en est le nombre si infini, qu'à la vérité j'aurais meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte.

Ceci seulement. Pyrrhon le Philosophe, se trouvant un jour de grande tourmente dans un bateau, montrait à ceux qu'il voyait les plus effrayés autour de lui, et les encourageait par l'exemple d'un pourceau, qui y était, nullement soucieux de cet orage. Oserons-nous donc dire que cet avantage de la raison, de quoi nous faisons tant de fête, et pour le respect duquel nous nous tenons maîtres et empereurs du reste des créatures, ait été mis en nous pour notre tourment ? A quoi faire la connaissance des choses, si nous en perdons le repos et la tranquillité, où nous serions sans cela, et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrhon ?

L'intelligence qui nous a été donnée pour notre plus grand bien, l'emploierons-nous à notre ruine, combattant le dessein de nature, et l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses outils et moyens pour sa commodité ?

Bien, me dira-t-on, votre règle serve à la mort, mais que direz-vous de l'indigence ? Que direz-vous encore de la douleur, que Aristippe, Hieronymus et la plupart des sages ont estimé le dernier mal ; et ceux qui le niaient de parole, le confessaient par effet ? Possidonius étant extrêmement tourmenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompée le fut voir, et s'excusa d'avoir pris heure si importune pour l'ouïr deviser de la philosophie : à Dieu ne plaise, lui dit Possidonius, que la douleur gagne tant sur moi, qu'elle m'empêche d'en discourir et d'en parler ! et se jeta sur ce même propos du mépris de la douleur. Mais cependant elle jouait son rôle et le pressait incessamment. A quoi il s'écriait :

Tu as beau faire, douleur, si ne dirai-je pas que tu sois mal. Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte-t-il pour le mépris de la douleur ? Il ne débat que du mot, et cependant si ces pointures ne l'émeuvent, pourquoi en rompt-il son propos ? Pourquoi pense-t-il faire beaucoup de ne l'appeler pas mal ?

Ici tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinons du reste, c'est ici la certaine science, qui joue son rôle.

Nos sens même en sont juges,

Si nos sens ne sorti pas véridictes, tout notre raisonnement doit aussi être faux. .

Ferons-nous accroire à notre peau que les coups d'étrivière la chatouillent ? Et à notre goût que l'aloès soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrhon est ici de notre écot. Il est bien sans effroi à la mort, mais si on le bat, il crie et se tourmente. Forcerons-nous la générale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur ? Les arbres mêmes semblent gémir aux offenses qu'on leur fait. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant :

Ou elle a été, ou elle viendra : il n'y a rien de présent en elle.

La mort est moins terrible que l'attente de la mort.

Mille bêtes, mille hommes sont plus tôt morts que menacés. Et à la vérité ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son



avant-coureuse coutumière.

Toutefois s'il en faut croire un saint père : La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle Et je dirai encore plus vraisemblablement que ni ce qui, va devant, ni ce qui vient après, n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faussement. Et je trouve par expérience que c'est plutôt l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griève de ce qu'elle nous menace de mourir. Mais la raison accusant notre lâcheté de craindre chose si soudaine, si inévitable, si insensible, nous prenons cet autre prétexte plus excusable.

Tous les maux qui n'ont autre danger que du mal, nous les disons sans danger ; celui des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie ? Or bien présumons-le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur. Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre ses bras, par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir. Ainsi n'ayons affaire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de notre être et volontiers ; car je suis l'homme du monde qui lui veux autant de mal, et qui la fuis autant, pour jusques à présent n'avoir pas eu, Dieu merci ! grand commerce avec elle. Mais il est en nous, sinon de l'anéantir, au moins de l'amoindrir par la patience, et, quand bien le corps s'en émouvrait, de maintenir ce néanmoins l'âme et la raison en bonne trempe.

Et s'il ne l'était, qui aurait mis en crédit parmi nous la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la résolution ? Où joueraient-elles leur rôle ; s'il n'y a plus de douleur à défier : La vertu. est avide de danger. .

S'il ne faut coucher sur la dure, soutenir armé de toutes pièces la chaleur du midi, se paître d'un cheval et d'un âne, se voir détailler en pièces, et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cautériser et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loin de fuir le mal et la douleur, ce que disent les Sages, que des actions également bonnes, celle-là est plus souhaitable à faire, où il y a plus de peine. Ce n'est pas dans la gaieté, ni les plaisirs, le rire et les jeux, compagnons de la frivolité, qu'on trouve le bonheur, mais dans la fermeté et la constance malgré la tristesse. Et à cette cause il a été

impossible de persuader à nos pères que les conquêtes faites par vive force, au hasard de la guerre, ne fussent plus avantageuses, que celles qu'on fait en toute sûreté par pratiques et menées : .

La vertu est d'autant plus agréable qu'elle nous Coûte davantage.

Davantage, cela doit nous consoler : que naturellement, si la douleur est violente, elle est courte ; si elle est longue, elle est légère, Si elle est violente, elle est brève ; si elle est longue, elle est légère. . Tu ne la sentiras guère longtemps, si tu la sens trop ; elle mettra fin à soi, ou à toi : l'un et l'autre revient à un si tu ne la portes, elle t'emportera.

Souviens-toi que les plus grandes douleurs sont terminées par la mort ; que les petites ont de nombreux intervalles de repos ; que nous sommes maîtres des moyennes. Si donc elles sont supportables, endurons-les ; sinon quittons la vie, si elle nous déplaît, comme un théâtre.

Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'être pas accoutumés de prendre notre principal contentement en l'âme, de ne nous attendre point assez à elle, qui est seule et souveraine maîtresse de notre condition et conduite. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli. Elle est variable en toute sorte de formes, et range à soi et à son état, quel qu'il soit, les sentiments du corps et tous autres accidents. Pourtant la faut-il étudier et enquérir, et éveiller en elle ses ressorts tout-puissants.

Il n'y a raison, ni prescription, ni force, qui puisse contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons lui-en un propre à notre repos et conversation, nous voilà non couverts seulement de toute offense, mais gratifiés même et flattés, si bon lui semble, des offenses et des maux.

Elle fait son profit de tout indifféremment. L'erreur, les songes, lui servent utilement, comme une loyale matière à nous mettre à garant et en contentement.

Il est aisé à voir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la pointe de notre esprit. Les bêtes, qui le tiennent sous boucle, laissent aux corps leurs sentiments, libres et naïfs, et par conséquent uns, à peu près en chaque espèce, comme nous voyons par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la juridiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieux et que

nature leur a donné un juste et modéré tempérament envers la volupté et envers la douleur. Et ne peut faillir d'être juste, étant égal et commun. Mais puisque nous nous sommes émancipés de ses règles, pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantaisies, au moins aidons-nous à les plier du côté le plus agréable.

Platon craint notre engagement âpre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'âme au corps. Moi plutôt au rebours, d'autant qu'il l'en déprend et décloue.

Tout ainsi que l'ennemi se rend plus aigre à notre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui lui fera tête. Il se faut opposer et bander contre.

En nous acculant et tirant arrière, nous appelons à nous et attirons la ruine qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le raidissant, aussi est l'âme.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens faibles de reins, comme moi, où nous trouverons qu'il va de la douleur, comme des pierres qui prennent couleur ou plus haute ou plus morne selon la feuille où l'on les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous lui en faisons. Ils ont souffert dans la mesure ou ils se sont engagés dans la douleur. Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien que dix coups d'épée en la chaleur du combat.

Les douleurs de l'enfantement par les médecins et par Dieu même estimées grandes, et que nous passons avec tant de cérémonies, il y a des nations entières qui n'en font nul compte. Je laisse à part les femmes lacédémoniennes ; mais aux Suisses, parmi nos gens de-pied, quel changement y trouvez-vous ? Sinon que trottant après leurs maris, vous leur voyez aujourd'hui porter au col l'enfant qu'elles avaient hier au ventre. Et ces Egyptiennes contrefaites, ramassées d'entre nous, vont, elles-mêmes, laver les leurs, qui viennent de naître, et prennent leur bain en la plus proche rivière. Outre tant de garces qui dérobent tous les jours leurs enfants tant en la génération qu'en la conception, cette honnête femme de Sabinus, patricien romain, pour l'intérêt d'autrui supporta le travail de l'enfantement de deux jumeaux, seule, sans assistance, et sans voix et gémissement. Un simple garçonnet de Lacédémone, ayant dérobé un renard (car ils craignaient encore plus la honte de leur sottise au larcin que

nous ne craignons sa peine) et l'ayant mis sous cape, endura plutôt qu'il lui eut rongé le ventre que de se découvrir. Et un autre donnant de l'encens à un sacrifice, le charbon lui étant tombé dans la manche, se laissa brûler jusques à l'os, pour ne troubler le mystère, Et s'en est vu un grand nombre pour le seul essai de vertu, suivant leur institution, qui ont souffert en l'âge de sept ans d'être fouettés jusques à la mort, sans altérer leur visage. Et Cicéron les a vus se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, jusques à s'évanouir avant que d'avouer être vaincus. Jamais la Coutume ne pourrait vaincre la nature : elle est toujours invincible ; mais c'est nous-mêmes qui, par les illusions, les plaisirs, l'oisiveté, l'indolence, la paresse, avons altéré notre âme ; qui, par les préjugés et de mauvaises habitudes, l'avons corrompue.

Chacun sait l'histoire de Scaevola qui, s'étant coulé dans le camp ennemi pour en tuer le chef et ayant failli d'atteinte, pour reprendre son effet d'une plus étrange invention et décharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui était le roi qu'il voulait tuer, non seulement son dessein, mais ajouta qu'il avait en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que lui. Et pour montrer quel il était, s'étant fait apporter un brasier, vit et souffrit griller et rôtir son bras, jusques à ce que l'ennemi même en ayant horreur commandât ôter le brasier. Quoi, celui qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisait ?

Et celui qui s'obstina à se moquer et à rire à l'envi des maux qu'on lui faisait : de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenaient, et toutes les inventions des tourments redoublés les uns sur les autres lui donnèrent gagné. Mais c'était un philosophe.

Quoi ? un gladiateur de César endura toujours riant qu'on lui sondât et détaillât ses plaies. Quel gladiateur quelconque jamais a-t-il gémi ou changé de visage ? Quand s'est-ù tenu ou est-tu tombé lâchement ? Quand, étant abattu et contraint à recevoir la mort, a-t-il détourné la tête ?

Mêlons-y les femmes. Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se fit écorcher pour seulement en acquérir le tenant plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mépris de la douleur avons-nous en ce genre ? Que ne peuvent-elles ? que craignent-elles ? pour peu qu'il y ait d'agencement à

espérer en leur beauté :

Elles prennent soin d'arracher jusqu'à la racine leurs cheveux blancs et de se refaire un visage neuf en ôtant la vieille peau.

J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquérir les pâles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gêne ne souffrent-elles, guinées et sanglées, à tout de grosses coches sur les côtés, jusques à la chair vive ? oui, quelquefois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations, de notre temps de se blesser à escient, pour donner foi à leur parole ; et notre Roi en récite de notables exemples de ce qu'il en a vu en Pologne et en l'endroit de lui-même. Mais, outre ce que je sais en avoir été imité en France par aucuns, j'ai vu une fille, pour témoigner l'ardeur de ses promesses et aussi sa constance, se donner du poinçon qu'elle portait en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui lui faisaient craqueter la peau et la saignaient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames ; et afin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la plaie et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrêter le sang et former la cicatrice. Gens qui l'ont vu, l'ont écrit et me l'ont juré. Mais pour dix aspres, il se trouve tous les jours entre eux qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses.

Je suis bien aise que les témoins nous sont plus à main, où nous en avons plus affaire ; car la Chrétienté nous en fournit à suffisance. Et, après l'exemple de notre saint guide, il y en a eu force qui par dévotion ont voulu porter la croix. Nous apprenons par témoin très digne de foi, que le roi saint Louis porta la haire jusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensât, et que, tous les vendredis, il se faisait battre les épaules par son prêtre de cinq chaînettes de fer, que pour cet effet il portait toujours dans une boîte. Guillaume, notre dernier duc de Guyenne, père de cette Alienor qui transmit ce duché, aux maisons de France et d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse, sous un habit de religieux, par pénitence. Foulques, comte d'Anjou, alla jusques en Jérusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la corde au col, devant le Sépulcre de Notre Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours le Vendredi Saint en divers lieux un grand

nombre d'hommes et femmes se battre jusques à se déchirer la chair et percer jusques aux os ? Cela ai-je vu souvent et sans enchantement ; et disait-on (car ils vont masqués) qu'il y en avait, qui pour de l'argent entreprenaient en cela de garantir la religion d'autrui, par un mépris de la douleur d'autant plus grand que plus peuvent les aiguillons de la dévotion que de l'avarice.

Quand Maximus enterra son fils consulaire, Marcus Caton le sien préteur désigné ; et L. Paulus les siens deux en peu de jours, d'un visage rassis et ne portant aucun témoignage de deuil, je disais, en mes jours, de quelqu'un en gaussant, qu'il avait choué la divine justice ; car la mort violente de trois grands enfants lui ayant été envoyée en un jour pour un âpre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prît à gratification. Et j'en ai perdu, mais en nourrice, deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fâcherie. Si n'est-il guère accident qui touche plus au vif les hommes.

Je vois assez d'autres communes occasions d'affliction qu'à peine sentirais-je, si elles me venaient, et en ai méprisé quand elles me sont venues, de celles auxquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserais m'en vanter au peuple sans rougir. D'où l'on peut comprendre que le chagrin ne provient pas de la nature, mais de l'opinion. L'opinion est une puissante partie, hardie et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la sûreté et le repos, qu'Alexandre et César ont fait l'inquiétude et les difficultés ? Térès, le Père de Sitalcès, voulait dire que quand il ne faisait point la guerre, il lui était avis qu'il n'y avait point différence entre lui et son palefrenie ?.

Caton consul, pour s'assurer d'aucunes villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitants d'elles de porter les armes, grand nombre se tuèrent :

Nation farouche, persuadée qu'on ne peut vivre sans combattre.

Combien en savons-nous qui ont fui la douceur d'une vie tranquille, en leurs maisons, parmi leurs cognaissants, pour suivre l'horreur des déserts inhabitables ; et qui se sont jetés à l'abjection, vilité et mépris du monde, et s'y sont plu jusques à l'affectation. Le cardinal Borromée, qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la débauche, à quoi le conviaient et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austère, que la même robe qui lui servait en

été lui servait en hiver ; n'avait pour son coucher que la paille ; et les heures qui lui restaient des occupations de sa charge, il les passait étudiant continuellement, planté sur ses genoux, ayant un peu d'eau et de pain à côté de son livre, qui était toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employait. J'en sais qui à leur escient ont tiré et profit et avantage du cocuage, de quoi le seul nom effraye tant de gens. Si la vue n'est plus le nécessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant ; mais et les plus plaisants et utiles de nos membres semblent être ceux qui servent à nous engendrer : toutefois assez de gens les ont pris en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils étaient trop aimables, et les ont rejetés à cause de leur prix et valeur.

Autant en opina des yeux celui qui se les creva. La plus commune et la plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moi et quelques autres à pareil heur le défaut.

Et quand on demande à Thalès pourquoi il ne se marie point, il répond qu'il n'aime point à laisser lignée de soi.

Que notre opinion donne prix aux choses, il se voit par celles en grand nombre auxquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ainsi à nous ; et ne considérons ni leurs qualités, ni leurs utilités, mais seulement notre coût à les recouvrer ; comme si c'était quelque pièce de leur substance ; et appelons valeur en elles non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoi je m'avise que nous sommes grands ménagers de notre mise. Selon qu'elle pèse, elle sert de ce même qu'elle pèse. Notre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achat donne titre au diamant, et la difficulté à la vertu, et la douleur à la dévotion, et l'âpreté à la médecine. Tel, pour arriver à la pauvreté, jeta ses écus en cette même mer que tant d'autres fouillent de toutes parts pour y pêcher des richesses. Epicure dit que l'être riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires.

De vrai, ce n'est pas la disette, c'est plutôt l'abondance qui produit l'avarice. Je veux dire mon expérience autour de ce sujet.

J'ai vécu en trois sortes de condition, depuis être sorti de l'enfance. Le premier temps, qui a duré près de vingt années, je le passai, n'ayant autres moyens que fortuits, et dépendant de l'ordonnance et secours d'autrui, sans état certain et sans prescription. Ma dépense se faisait d'autant plus

allégrement et avec moins de soin qu'elle était toute en la témérité de la fortune. Je ne fus jamais mieux. Il ne m'est jamais advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'étant enjoint au-delà de toute autre nécessité la nécessité de ne faillir au terme que j'avais pris à m'acquitter. Lequel ils m'ont mille fois allongé, voyant l'effort que je me faisais pour leur satisfaire ; en manière que j'en rendais une loyauté ménagère et aucunement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer, comme si je déchargeais mes épaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude ; aussi, qu'il y à quelque contentement, qui me chatouille à faire une action juste et contenter autrui. J'excepte les paiements où il faut venir à marchander et compter, car si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les éloigne honteusement et injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander. C'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence : après une heure de débat et de barguignage, l'un et l'autre abandonne sa parole et ses serments pour cinq sous d'amendement. Et si, empruntais avec désavantage ; car n'ayant point le coeur de requérir en présence, j'en renvoyais le hasard sur le papier, qui ne fait guère d'effort, et qui prête grandement la main au refuser. Je me remettais de la conduite de mon besoin plus gaiement aux astres, et plus librement, que je n'ai fait depuis à ma providence et à mon sens.

La plupart des ménagers estiment horrible de vivre ainsi en incertitude, et ne s'avisent pas, premièrement, que la plupart du monde vit ainsi. Combien d'honnêtes hommes ont rejeté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les jours, pour chercher le vent de la faveur des Rois et de la fortune ? César s'endetta d'un million d'or outre son vaillant pour devenir César. Et combien de marchands commencent leur trafic par la vente de leur métairie, qu'ils envoient aux Indes

Et de là à travers tant de mets décharnées.

En une si grande sécité de dévotion, nous avons mille et mille collèges, qui la passent commodément, attendant tous les jours de la libéralité du ciel ce qu'il faut à leur dîner.

Secondement, ils ne s'avisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent n'est guère moins incertaine et hasardeuse que le hasard même. Je



vois d'aussi près la misère, au-delà de deux mille écus de rente, que si elle était tout contre moi. Car, outre ce que le sort a de quoi ouvrir cent brèches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la suprême et infime fortune :

La fortune est de verre : au moment où elle brille, elle se brise. ; et envoyer cul sur pointe toutes nos défenses et levées, je trouve que par diverses causes l'indigence se voit autant ordinairement logée chez eux qui ont des biens que chez ceux qui n'en ont point, et qu'à l'aventure elle est aucunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses.

Elles viennent plus de l'ordre que de la recette : Chacun est l'artisan de sa fortune. Et me semble plus misérable un riche malaisé nécessaire, affairieux, que celui qui est simplement pauvre. L'indigence au milieu des richesses est la plus pesante des pauvretés. Les plus grands princes et plus riches sont par pauvreté et disette poussés ordinairement à l'extrême nécessité. Car en est-il de plus extrême que d'en devenir tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs sujets ?

Ma seconde forme, ç'a été d'avoir de l'argent. A quoi m'étant pris, j'en fis bientôt des réserves notables selon ma condition ; n'estimant que ce fût avoir, sinon autant qu'on possède outre sa dépense ordinaire, ni qu'on se puisse fier du bien qui est encore en espérance de recette, pour claire qu'elle soit. Car, quoi ? disais-je, si j'étais surpris d'un tel, ou d'un tel accident ? Et, à la suite de ces vaines et vicieuses imaginations, j'allais, faisant l'ingénieur à pourvoir par cette superflue réserve à tous inconvénients ; et savais encore répondre à celui qui m'alléguait que le nombre des inconvénients était trop infini, que si ce n'était à tous, c'était à aucuns et plusieurs. Cela ne se passait pas sans pénible sollicitude. J'en faisais un secret ; et moi, qui ose tant dire de moi, ne parlais de mon argent qu'en mensonge, comme font les autres, qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de jamais témoigner sincèrement de ce qu'ils ont. Ridicule et honteuse prudence. Allais-je en voyage, il ne me semblait être jamais suffisamment pourvu. Et plus je m'étais chargé de monnaie, plus aussi je m'étais chargé de crainte ; tantôt de la sûreté des chemins, tantôt de la fidélité de ceux qui conduisaient mon bagage, duquel, comme d'autres que je connais, je ne m'assurais jamais

assez si je ne l'avais devant mes yeux. Laisais-je ma boîte chez moi, combien de soupçons et pensements épineux, et, qui pis est, incommunicables. J'avais toujours l'esprit de ce côté. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir. Si je n'en faisais du tout tant que j'en dis, au moins il me coûtait à m'empêcher de le faire. De commodité, j'en tirais peu ou rien : pour avoir plus de moyen de défense, elle ne m'en pesait pas moins. Car, comme disait Bion, autant se fâché le chevelu comme le chauve, qu'on lui arrache le poil ; et depuis que vous êtes accoutumé et avez planté votre fantaisie sur certain monceau, il n'est plus à votre service ; vous n'oseriez l'écorner. C'est un bâtiment qui, comme il vous semble, croulera tout, si vous y touchez. Il faut que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer. Et auparavant j'engageais mes hardes et vendais un cheval avec bien moins de contrainte et moins envis, que lors je ne faisais brèche à cette bourse favorite, que je tenais à part. Mais le danger était, que mal aisément peut-on établir bornes certaines à ce désir (elles sont difficiles à trouver les choses qu'on croit bonnes) et arrêter un point à l'épargne. On va toujours grossissant cet amas et l'augmentant d'un nombre à autre, jusques à se priver vilainement de la jouissance de ses propres biens, et l'établir toute en la garde et à n'en user point.

Selon cette espèce d'usage, ce sont les plus riches gens de monnaie, ceux qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pécunieux est avaricieux à mon gré.

Platon range ainsi les biens corporels ou humains :

la santé, la beauté, la force, la richesse. Et la richesse, dit-il, n'est pas aveugle, mais très clairvoyante, quand elle est illuminée par la prudence.

Denys le fils eut sur ce propos bonne grâce. On l'avertit que l'un de ses Syracusains avait caché dans terre un trésor. Il lui manda de le lui apporter, ce qu'il fit, s'en réservant à la dérobée quelque partie, avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où, ayant perdu cet appétit de thésauriser, il se mit à vivre plus libéralement. Ce qu'entendant, Uenys lui fit rendre le demeurant de son trésor, disant que puisqu'il avait appris à en savoir user, il le lui rendait volontiers.

Je fus quelques années en ce point. Je ne sais quel bon démon m'en jeta hors très utilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve

à l'abandon, le plaisir de certain voyage de grande dépense ayant mis au pied cette sottise imagination. Par où je suis retombé à une tierce sorte de vie (je dis ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup et plus réglée : c'est que je fais courir ma dépense quant et ma recette ; tantôt l'une devance, tantôt l'autre ; mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir de quoi suffire aux besoins présents et ordinaires ; aux extraordinaires toutes les provisions du monde n'y sauraient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle-même nous arme jamais suffisamment contre soi. C'est de nos armes qu'il la faut combattre. Les fortunes nous trahiront au bon du fait. Si j'amasse, ce n'est que pour l'espérance de quelque voisine emplette : non pour acheter des terres, de quoi je n'ai que faire, mais pour acheter du plaisir.

C'est une richesse de ne pas être avide et un revenu de ne pas être dépensier. Je n'ai ni guère peur que bien me faille, ni nul désir qu'il m'augmente : Le fruit des richesses est l'abondance, c'est la satiété qui indique l'abondance. Et me gratifie singulièrement que cette correction me soit arrivée en un âge naturellement enclin à l'avarice, et que je me vois défait de cette maladie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Féraulezso, qui avait passé par les deux fortunes et trouvé que l'accroît de chevance n'était pas accroît d'appétit au boire, manger, dormir et embrasser sa femme (et qui d'autre part sentait peser sur ses épaules l'importunité de l'économie, ainsi qu'elle fait à moi), délibéra de contenter un jeune homme pauvre, son fidèle ami, aboyant après les richesses, et lui fit présent de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encore qu'il était en train d'accumuler tous les jours par la libéralité de Cyrus son bon maître et par la guerre ; moyennant qu'il prît la charge de l'entretenir et nourrir honnêtement comme son hôte et son ami. Ils vécurent ainsi depuis très heureusement et également contents du changement de leur condition. Voilà un tour que j'imiterais de grand courage.

- Et loue grandement la fortune d'un vieil prélat, que je vois s'être si purement démis de sa bourse, de sa recette et de sa mise, tantôt à un serviteur choisi, tantôt à un autre, qu'il a coulé un long espace d'années, autant ignorant cette sorte d'affaires de son ménage comme un étranger. La fiance de la bonté d'autrui est un non léger témoignage de la bonté propre ;

partant la favorise Dieu volontiers. Et, pour son regard, je ne vois point d'ordre de maison, ni plus dignement, ni plus constamment conduit que le sien. Heureux qui ait réglé à si juste mesure son besoin que ses richesses y puissent suffire sans son soin et empêchement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'autres occupations qu'il suit, plus sortables, tranquilles et selon son coeur.

L'aisance donc et l'indigence dépendent de l'opinion d'un chacun ; et non plus la richesse, que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir que leur en prête celui qui les possède. Chacun est bien ou mal selon qu'il s'en trouve. Non de qui on le croit, mais qui le croit de soi est content. Et en cela seul la créance se donne essence et vérité.

La fortune ne nous fait ni bien ni mal : elle nous en offre seulement la matière et la semence, laquelle notre âme, plus puissante qu'elle tourne et applique comme il lui plaît, seule cause et maîtresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution, comme les accoutrements nous échauffent, non de leur chaleur, mais de la nôtre, laquelle ils sont propres à couvrir et nourrir ; qui en abriterait un corps froid, il en tirerait même service pour la froideur : ainsi se conservent la neige et la glace, Certes tout en la manière qu'à un fainéant, l'étude sert de tourment, à un ivrogne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice au luxurieux, et l'exercice gêne à un homme délicat et oisif : ainsi est-il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses, ni difficiles d'elles-mêmes ; mais notre faiblesse et lâcheté les fait telles.

Pour juger des choses grandes et hautes, il faut une âme de même, autrement nous leur attribuons le vice qui est le nôtre. Un aviron droit semble courbe en l'eau.

Il n'importe pas seulement qu'on voie la chose, mais comment on la voit.

Or sus, pourquoi de tant de discours, qui persuadent diversement les hommes de mépriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons-nous quelqu'un qui fasse pour nous ? Et de tant d'espèces d'imaginations, qui l'ont persuadé à autrui, que chacun n'en applique-t-il à soi une le plus selon son humeur ? S'il ne peut digérer la drogue forte et abstersive, pour déraciner le mal ; au moins qu'il la prenne lénitive, pour le soulager.

Un certain préjugé efféminé et frivole nous domine dans le plaisir tout

autant que dans la douleur. Nos âmes en sont amollies, liquéfiées ; nous ne pouvons supposer une piqûre d'abeille sans pousser des cris : tout consiste à savoir se commander. Au demeurant, on n'échappe pas à la philosophie, pour faire valoir outre mesure. l'âpreté des douleurs et l'humaine faiblesse. Car on la contraint de se rejeter à ces invincibles répliques : s'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité, il n'est aucune nécessité.

Nul n'est mal longtemps qu'à sa faute.

Qui n'a le coeur de souffrir ni la mort ni la vie, qui ne veut ni résister ni fuir, que lui ferait-on ?

## CHAPITRE XV

### ON EST PUNI POUR S'OPINIATRE A UNE PLACE SANS RAISON

La vaillance a ses limites, comme les autres vertus, lesquelles franchies, on se trouve dans le train du vice ; en manière que par chez elle on se peut rendre à la témérité, obstination et folie, qui n'en sait bien les bornes malaisées, en vérité à choisir sur leurs confins. En cette considération est née la coutume, que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniâtrent à défendre une place qui, par les règles militaires, ne peut être soutenue. Autrement, sous l'espérance de l'impunité, il n'y aurait pouillieri qui n'arrêtât une armée. M. le connétable de Montmorency au siège de Pavie, ayant été commis pour passer le Tessin et se loger aux faubourgs Saint-Antoine, étant empêché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniâtra jusques à se faire battre, fit pendre tout ce qui était dedans. Et encore depuis, accompagnant M. le dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le château de Villane, et tout ce qui était dedans ayant été mis en pièces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les fit pendre et étrangler, pour cette même raison ; comme fit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette même contrée, le capitaine de Saint-Bony, le reste de ses gens ayant été massacré à la prise de la place. Mais, d'autant que le jugement de la valeur et faiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent, car tel s'opiniâtrerait justement contre deux couleuvrines, qui ferait l'enragé d'attendre trente canons ; où se met encore en compte la grandeur du prince conquérant, sa réputation, le respect qu'on lui doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce côté-là. Et en advient par ces mêmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux et de leurs moyens, que, ne leur semblant point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire tête, passent le couteau partout où ils trouvent résistance, autant que fortune leur duré ; comme il se voit par les formes de sommation et défi

que les princes d'Orient et leurs successeurs, qui sont encore, ont en usage, fière, hautaine et pleine d'un commandement barbaresque.

Et au quartier par où les Portugais écornèrent les Indes, ils trouvèrent des Etats avec cette loi universelle et inviolable, que tout ennemi vaincu du roi en présence, ou de son lieutenant, est hors de composition de rançon et de merci.

Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un juge ennemi, victorieux et armé.

# CHAPITRE XVI

## DE LA PUNITION DE LA COUARDISE

J'ouïs autrefois tenir à un prince et très grand capitaine, que pour lâcheté de coeur un soldat ne pouvait être condamné à mort ; lui étant, à table, fait récit du procès du seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort pour avoir rendu Boulogne. A la vérité, c'est raison qu'on fasse grande différence entre les fautes qui viennent de notre faiblesse, et celles qui viennent de notre malice. Car en celles-ci nous nous sommes bandés à notre escient contre les règles de la raison, que nature a empreintes en nous ; et en celles-là ; il semble que nous puissions appeler à garant cette même nature, pour nous avoir laissé en telle imperfection et défaillance ; de manière que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvait prendre à nous, que de ce que nous faisons contre notre conscience ; et sur cette règle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux hérétiques et mécréants, et celle qui établit qu'un avocat et un juge ne puissent être tenus de ce que par ignorance ils ont failli en leur charge.

Mais, quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la châtier par honte et ignominie.

Et tient-on que cette règle a été premièrement mise en usage par le législateur Charondas, et qu'avant lui les lois de Grèce punissaient de mort ceux qui s'en étaient fuis d'une bataille, là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois jours assis en la place publique, vêtus de robe de femme, espérant encore s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte.

Préfère faire monter le sang au visage que le répandre.>>

Il semble aussi que les lois romaines condamnaient anciennement à mort ceux qui avaient fui. Car Ammien Marcellin raconte que l'empereur Julien condamna dix de ses soldats, qui avaient tourné le dos en une charge contre les Parthes, à être dégradés et après à souffrir mort, suivant, dit-il,



les lois anciennes.

Toutefois ailleurs pour une pareille faute, il en condamne d'autres seulement à se tenir parmi les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'âpre condamnation du peuple romain contre les soldats échappés de Cannes et, en cette même guerre, contre ceux qui accompagnèrent Fulvius en sa défaite, ne vint pas à la mort.

Si est-il à craindre que la honte les désespère et les rende non froids seulement, mais ennemis.

Du temps de nos pères, le seigneur de Franget, jadis lieutenant de la compagnie de M. le maréchal de Châtillon, ayant été mis par M. le maréchal de Chabannes, gouverneur de Fontarabie, au lieu de M. du Lude, et l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à être dégradé de noblesse, et tant lui que sa postérité déclaré roturier, taillable, et incapable de porter armes ; et fut cette rude sentence exécutée à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouvèrent dans Guise, lorsque le comte de Nassau y entra ; et autres encore depuis.

Toutefois, quand il y aurait une si grossière et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassât toutes les ordinaires, ce serait raison de la prendre pour suffisante preuve de méchanceté et de malice, et de la châtier pour telle.

# CHAPITRE XVII

## UN TRAIT DE QUELQUES AMBASSADEURS

J'observe en mes Voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles écoles qui puisse être), de ramener toujours ceux avec qui je confère, aux propos des choses qu'ils savent le mieux.

Le poète parle des vents, le laboureur de ses taureaux, le soldat dénombre ses blessures, le berger ses brebis.

Car il advient le plus souvent au rebours, que chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise : témoin le reproche qu'Archidamus fait à Périandre, qu'il quittait la gloire de bon médecin, pour acquérir celle de mauvais poète.

Voyez combien César se déploie largement à nous faire entendre ses inventions à bâtir ponts et engins ; et combien au prix il va se serrant, où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance et conduite de sa milice. Ses exploits le vérifient assez capitaine excellent : il se veut faire connaître excellent ingénieur, qualité aucunement étrangère.

Un homme de vacation juridique, mené ces jours passés voir une étude fournie de toutes sortes de livres de son métier, et de toute autre sorte, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir. Mais il s'arrête à gloser rudement et magistralement une barricade logée sur la vis de l'étude, que cent capitaines et soldats rencontrent tous les jours, sans remarque et sans offense. Denys l'Ancien était très grand chef de guerre, comme il convenait à sa fortune ; mais il se travaillait à donner principale recommandation de soi par la poésie : et si, n'y savait rien.

Le boeuf pesant désire la selle et le cheval la charrue.

Par ce train vous ne faites jamais rien qui vaille.

Ainsi, il faut rejeter toujours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi

du reste, chacun à son gibier. Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le sujet, de toutes gens, j'ai accoutumé de considérer. qui en sont les écrivains : si ce sont personnes qui ne fassent autre profession que de lettres, j'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont médecins, je les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complexion des princes, des blessures et maladies ; si jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droits, les lois, l'établissement des polices et choses pareilles ; si théologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclésiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les moeurs et les cérémonies ; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les déductions des exploits où ils se sont trouvés en personne ; si ambassadeurs, les menées, intelligentes et pratiques, et manière de les conduire.

A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre. sans m'y arrêter, je l'ai pesé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, très entendu en telles choses, C'est qu'après avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquième, faites au consistoire à Rome, présent l'évêque de Mâcon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avait mêlé plusieurs paroles outrageuses contre nous, et entre autres que, si ces capitaines, soldats et sujets n'étaient d'autre fidélité et suffisance en l'art militaire que ceux du roi, tout sur l'heure il s'attacherait la corde au col, pour lui aller demander miséricorde (et de ceci il semble qu'il eu crut quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie depuis il lui advint de redire ces mêmes mots) ; aussi qu'il défia le roi de le combattre en chemise avec l'épée et le poignard, dans un bateau. Ledit seigneur de Langey, suivant son histoire, ajoute que les dits ambassadeurs faisant une dépêche au roi de ces choses, lui en dissimulèrent la plus grande partie, même lui celèrent les deux articles précédents. Or j'ai trouvé bien étrange qu'il fût en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les avertissements qu'il doit faire à son maître, même de telle conséquence, venant de telle personne, et dites en si grande assemblée. Et m'eût semblé l'office du serviteur être de fidèlement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenues, afin que la liberté d'ordonner, juger et choisir demeurât au maître. Car de lui altérer ou cacher la vérité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, et que cela ne le pousse à quelque mauvais parti, et

cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eût semblé appartenir à celui qui donne la loi, non à celui qui la reçoit, au curateur et maître d'école, non à celui qui se doit penser inférieur, non en autorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas être servi de cette façon, en mon petit fait.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque prétexte, et usurpons sur la maîtrise ; chacun aspire si naturellement à la liberté et autorité, qu'au supérieur nulle utilité ne doit être si chère, venant de ceux qui le servent, comme lui doit être chère leur naïve et simple obéissance.

On corrompt l'office du commander quand on y obéit par discrétion, non par sujétion. Et P. Crassus, celui que les Romains estimèrent cinq fois heureux, lorsqu'il était en Asie consul, ayant mandé à un ingénieur grec de lui faire mener le plus grand des deux mâts de navire qu'il avait vu à Athènes, pour quelque engin de batterie qu'il en voulait faire, celui-ci sous titre de sa science, se donna loi de choisir autrement, et mena le plus petit et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment ouï ses raisons, lui fit très bien donner le fouet, estimant l'intérêt de la discipline plus que l'intérêt de l'ouvrage.

D'autre part, pourtant, on pourrait aussi considérer que cette obéissance si contrainte n'appartient qu'aux commandements précis et préfix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui, en plusieurs parties, dépend souverainement de leur disposition ; ils n'exécutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maître. J'ai vu en mon temps des personnes de commandement repris d'avoir plutôt obéi aux paroles des lettres du roi, qu'à l'occasion des affaires qui étaient près d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore l'usage des rois de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance ; ce délai, en une si longue étendue de domination, ayant souvent apporté de notables dommages à leurs affaires.

Et Crassus, écrivant à un homme du métier et lui donnant avis de l'usage auquel il destinait ce mât, semblait-il pas entrer en conférence de sa délibération et le convier à interposer son décret ?

# CHAPITRE XVIII

## DE LA PEUR

Je fus frappé de stupeur, mes cheveux se dressèrent, et ma voix s'arrêta dans ma gorge.

Je ne suis pas bon naturaliste, (qu'ils disent) et ne sais guère par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant y a que c'est une étrange passion ; et disent les médecins qu'il n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa due assiette. De vrai, j'ai vu beaucoup de gens devenus insensés de peur ; et aux plus rassis, il est certain, pendant que son accès dure, qu'elle engendre de terribles éblouissements. Je laisse à part le vulgaire à qui elle représente tantôt les bisaïeux sortis du tombeau, enveloppés en leur suaire, tantôt des loups garous, des lutins et des chimères. Mais, parmi les soldats même, où elle devrait trouver moins de place, combien de fois a-t-elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets ? des roseaux et des canes en gens d'armes et lanciers ? nos amis en nos ennemis ? et la croix blanche à la rouge ?

Lorsque M. de Bourbon prit Rome, un porte-enseigne, qui était à la garde du bourg Saint-Pierre, fut saisi d'un tel effroi à la première alarme, que, par le trou d'une ruine il se jeta, l'enseigne au poing, hors la ville, droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville ; et à peine enfin, voyant la troupe de M. de Bourbon se ranger pour le soutenir, estimant que ce fut une sortie que ceux de la ville fissent, il se reconnut, et, tournant tête rentra par ce même trou, par lequel il était sorti plus de trois cents pas avant en la campagne.

Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Juille, lorsque Saint-Pol fut pris sur nous par le comte de Bures et M. du Reu ; car, étant si fort éperdu de la frayeur de se jeter à tout son enseigne hors de la ville par une canonnière, il fut mis en pièces par les assaillants. Et au même siège fut mémorable la peur qui serra, saisit et glaça si fort le coeur d'un gentil-homme, qu'il en tomba raide mort par terre à la brèche, sans

aucune blessure.

Pareille peur saisit parfois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemands, deux grosses troupes prirent d'effroi deux foutes opposites ; l'une fuyait d'où l'autre partait. Tantôt elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers ; tantôt elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Théophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agaréniens, devint si étonné et si transi, qu'il ne pouvait prendre parti et s'enfuir : Tant la peur s'effraye même du secours jusques à ce que Manuel, l'un des principaux chefs de son armée, l'ayant tirassé et secoué comme pour l'éveiller d'un profond somme, lui dit :

Si vous ne me suivez, je vous tuerai ; car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si, étant prisonnier, vous veniez à perdre l'Empire.

Lors exprime-t-elle sa dernière force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance qu'elle a sous-traite à notre devoir et à notre honneur. En la première juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied ayant pris l'épouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lâcheté, s'alla jeter au travers le gros des ennemis, lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois, achetant une honteuse fuite au même prix qu'elle eût eu d'une glorieuse victoire. C'est ce de quoi j'ai le plus de peur que la peur.

Aussi surmonte-t-elle en aigreur tous autres accidents.

Quelle affection peut être plus âpre et plus juste, que celle des amis de Pompée, qui étaient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles égyptiennes, qui commençaient à les approcher, l'étouffa, de manière qu'on a remarqué qu'ils ne s'amusèrent qu'à hâter les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivés à Tyr, fibres de crainte, ils eurent loi de tourner leur pensée à la perte qu'ils venaient de faire, et lâcher la bride aux lamentations et aux larmes, que cette autre plus forte passion avait suspendues.

Alors la peur m'arrache du Coeur tout mon Courage. .

Ceux qui auront été bien frottés en quelque estour de guerre, tout blessés encore et ensanglantés, on les ramène bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conçu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez

pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'être exilés, d'être subjugués, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos ; là où les pauvres, les bannis, les serfs vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens qui de l'impudence des peintures de la peur se sont pendus, noyés et précipités, nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et insupportable que la mort.

Les Grecs en reconnaissent une autre espèce qui est outre l'erreur de notre discours, venant, disent-ils, sans cause apparente et d'une impulsion céleste. Des peuples entiers s'en voient souvent saisis, et des armées entières. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse désolation. On n'y oyait que cris et voix effrayées. On voyait les habitants sortir, de leurs maisons, comme à l'alarme, et se charger, blesser et entre-tuer les uns, les autres, comme si ce fussent ennemis qui vinssent à occuper leur ville. Tout y était en désordre et en tumulte ; jusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent apaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela terreurs paniques.

# CHAPITRE XIX

## QU'IL NE FAUT JUGER DE NOTRE HEUR QU'APRES LA MORT

Certes, l'homme doit attendre son dernier jour et personne ne doit être dit heureux avant sa mort et ses funérailles.

Les enfants savent le conte du roi Crésus à ce propos ; lequel, ayant été pris par Cyrus et condamné à la mort, sur le point de l'exécution, il s'écria :

O Solon, Solon Cela rapporté à Cyrus, et s'étant enquis que c'était à dire, il lui fit entendre qu'il vérifiait lors à ses dépens l'avertissement qu'autrefois lui avait donné Solon, que les hommes, quelque beau visage que fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux jusques à ce, qu'on leur ait vu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variété des choses humaines, qui d'un bien léger mouvement se changent d'un état en autre, tout divers.

Et pourtant Agésilas, à quelqu'un qui disait heureux le roi de Perse, de ce qu'il était venu fort jeune à un si puissant état. Oui mais, dit-il, Priam en tel âge ne fut pas malheureux Tantôt, des rois de Macédoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome ; des tyrans de Sicile, des pédantes à Corinthe, D'un conquérant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en fait un misérable suppliant des bêtises officiers d'un roi d'Egypte ; tant coût a à ce grand Pompée la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et, du temps de nos pères, ce Ludovic Sforza, dixième duc de Milan, sous qui avait si longtemps branlé toute l'Italie, on l'a vu mourir prisonnier à Loche ; mais après y avoir vécu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle reine, veuve du plus grand roi de la Chrétienté, vient-elle pas de mourir par main de bourreau ? Et mille tels exemples.

Car il semble que, comme les orages et tempêtes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bâtiments, il y ait aussi là-haut des esprits envieux des grandeurs de ça-bas.



Tant est vrai qu'une puissance caché broie le pouvoir humain et semble prendre plaisir à fouler aux pieds les nobles faisceaux et les haches cruelles. .

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de notre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avait bâti en longues années ; et nous fait crier, après Labenus :

Assurément, j'ai trop vécu d'un jour. Ainsi se peut prendre avec raison ce bon avis de Solon. Mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgrâces de la fortune ne tiennent rang ni d'heur, ni de malheur et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu près indifférente, je trouve vraisemblable qu'il ait regardé plus avant, et voulu dire que ce même bonheur de notre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né, et de la résolution et assurance d'une âme réglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne lui ait vu jouer le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance ; ou les accidents, ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir toujours notre visage rassis.

Mais à ce dernier rôle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler français, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot, Alors enfin des paroles sincères jaillissent du fond du coeur ; le masque tombe, l'homme demeure.

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier trait toucher et éprouver toutes les autres actions de notre vie. C'est le maître jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dit un Ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du coeur.

J'ai vu plusieurs donner par leur mort réputation. en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau-père de Pompée, rhabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avait eue de lui jusques lors. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimait le plus, ou Chabrias, ou Iphicrate, ou soi-même : Il nous faut voir mourir, fit-il, avant que d'en pouvoir résoudre. De vrai, on déroberait beaucoup à celui-là, qui le pèserait sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a plu ; mais en

mon temps, les trois plus exécrables personnes que je connus en toute abomination de vie, et les plus infâmes, ont eu des morts réglées et en toute circonstance composées jusques à la perfection.

Il est des morts braves et fortunées. Je lui ai vu trancher le fil d'un progrès de merveilleux avancement, et dans la fleur de son croisit, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon avis ses ambitieux et courageux desseins n'avaient rien de si haut que fut leur interruption. Il arriva sans y aller où il prétendait, plus grandement et glorieusement que ne portait son désir et espérance. Et devança par sa chute le pouvoir et le nom où il aspirait par sa course.

Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comment s'en est porté le bout ; et des principaux états de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est-à-dire quiètement et sourdement.

# CHAPITRE XX

## QUE PHILOSOPHER C'EST APPRENDRE A MOURIR

Cicéron dit que philosopher ce n'est autre chose que s'apprêter à la mort, C'est d'autant que l'étude et la contemplation retirent aucunement notre âme hors de nous, et l'embesognent à part de corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort ; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours dû monde se résout afin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vrai, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail, tendre en somme à nous faire bien vivre, et à notre aise, comme dit la Sainte Ecriture. Toutes les opinions du monde en sont, là que le plaisir est notre but, quoi qu'elles en prennent divers moyens ; autrement, on les chasserait d'arrivée, car qui écouterait celui qui pour sa fin établirait notre peine et mésaise ?

Les dissensions des sectes philosophiques, en ce cas, sont verbales.

Passons rapidement sur ces bagatelles spirituelles.

Il n'y a plus d'opiniâtreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmi.

Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur. Et s'il signifie quelque suprême plaisir et excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour être plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus sérieusement voluptueuse. Et lui devons donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel : non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée, Cette autre volupté plus basse, si elle méritait ce beau nom, ce devait être en concurrence, non par privilège.

Je la trouve moins pure d'incommodités et de traverses que n'est la vertu. Outre que son goût est plus momentané, fluide et caduque, elle a ses

veillées, ses jeûnes et ses travaux et la sueur et le sang ; et en outre particulièrement ses passions tranchantes de tant de sortes, et à son côté une satiété si lourde qu'elle équipolle à pénitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommodités lui servent d'aiguillon et de condiment à sa douceur, comme en nature le contraire se vivifie par son contraire, et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suites et difficultés l'accablent, la rendent austère et inaccessible, là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles ennoblissent, aiguïsent et rehaussent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moyenne. Celui-là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepèse son coût à son fruit, et n'en connaît ni les grâces ni l'usage. Ceux qui nous vont instruisant que sa quête est scabreuse et laborieuse, sa jouissance agréable, que nous disent-ils par là, sinon qu'elle est toujours désagréable ? Car quel moyen humain arriva jamais à sa jouissance ? Les plus parfaits se sont bien contentés d'y aspirer et de l'approcher sans la posséder. Mais ils se trompent : vu que de tous les plaisirs que nous connaissons, la poursuite même en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effet et consubstantielle. L'heur et la béatitude qui reluit en la vertu, remplit toutes ses appartenances et avenues, jusques à la première entrée et extrême barrière. Or, des principaux bienfaits de la vertu est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, nous en donne le goût pur et aimable, sans qui toute autre volupté est éteinte ?

Voilà pourquoi toutes les règles se retire contrent et conviennent à cet article. (Et, bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mépriser la douleur, la pauvreté et autres accidents à quoi la vie humaine est sujette, ce n'est pas d'un pareil soin, tant parce que ces accidents ne sont pas de telle nécessité (la plupart des hommes passent leur vie sans goûter de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus , le Musiciens, qui vécut cent et six ans d'une entière santé), qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à tous autres inconvénients. Mais quant à la mort, elle est inévitable, Tous nous sommes poussés au même endroit ; l'urne pour nous tous ; un peu plus tard, un peu plus tôt, le sort en sortira et nous placera dans la barque fatale pour une mort éternelle.

Et par conséquent, si elle nous fait peur, c'est un sujet continuel de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne ; nous pouvons tourner sans cesse la tête çà et là comme en pays suspect ; Qui toujours nous menace comme le rocher de Tantale. . Nos parlements renvoient souvent exécuter les criminels au lieu où le crime est commis :

durant le chemin, promenez-les par des belles maisons, faites-leur tant de bonne chère qu'il vous plaira, Les mets siciliens n'arriveront pas à lui paraître savoureux, ni le chant des oiseaux et de la cithare ne ramèneront le sommeil. pensez-vous qu'ils s'en puissent réjouir, et que la finale intention de leur voyage, leur étant ordinairement devant les yeux, ne leur ait altéré et affadi le goût à toutes ces commodités ?

Il s'informe de l'étape, compte les jours, il mesure sa vie sur sa longueur du chemin, torturé par le fléau à venir.

Le but de notre carrière, c'est la mort, c'est l'objet nécessaire de notre visée : si elle nous effraie, comme est-il possible d'aller un pas avant, sans fièvre ? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas... Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'âne par la queue, Lui qui s'est mis en tête d'avancer à reculons.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piège. On fait peur à nos gens, seulement de nommer la mort et la plupart s'en signent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le médecin ne leur ait donné l'extrême sentence ; et Dieu sait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le pâtissent. Parce que cette syllabe frappait trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur semblait malencontreuse, les Romains avaient appris de l'amollir ou de l'étendre en périphrases. Au lieu de dire : il est mort ; il a cessé de vivre, disent-ils, il a vécu, pourvu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté notre feu Maître-Jehan.

A l'aventure, est-ce que, comme on dit, le terme vaut l'argent. Je naquis entre onze heures et midi, le dernier jour de Février mil cinq cent trente-trois, comme nous comptons à cette heure, commençant l'an en Janvier.

Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi trente-neuf ans, il m'en

faut pour le moins encore autant ; cependant s'empêcher du pensement de chose si éloignée, ce serait folie. Mais quoi, les jeunes et les vieux laissent la vie de même condition. Nul n'en sort autrement que comme si tout présentement il y entraît.

Joint qu'il n'est homme si décrépît, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. D'avantage, pauvre fou que tu es, qui t'a établi les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des médecins. Regarde plutôt l'effet et l'expérience.

Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumés de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connaissants combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'en y a qui l'aient atteint ; et de ceux même qui ont ennobli leur vie par renommée, fais-en registre, et j'entrerais en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'après trente-cinq ans. Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité même de Jésus-Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Combien a la mort de façons de surprise ?

L'homme ne peut jamais prendre assez de précautions pour les dangers qui le menacent à chaque heure.

Je laisse à part les fièvres et les pleurésies. Qui eût jamais pensé qu'un duc de Bretagne ii dût être étouffé de la presse, comme fut celui-là à l'entrée du pape Clément, mon voisin, à Lyon ? N'as-tu pas vu tuer un de nos rois en se jouant ? Et un de ses ancêtres mourut-il pas choqué par un pourceau ? Eschyle menacé, de la chute d'une maison, a beau se tenir à l'airte : le voilà assommé d'un toit de tortue, qui échappa des pattes d'un aigle en l'air. L'autre mourut d'un grain de raisin ; un empereur, de l'égratignure d'un peigne, en se testonnant, Emilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis, et Aufidius, pour avoir choqué en entrant coiltre la porte de la chambre du conseil ; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus, préteur, Tigillinus, capitaine du guet à Rome, Ludovic, fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue, et d'un encore pire exemple, Speusippe, philosophe platonicien, et l'un de nos papes.

Le pauvre Bebius, juge, cependant qu'il donne délai de huitaine à une partie, le voilà saisi, le sien de vivre étant expiré. Et Caiuts Julius,

médecin, graissant les yeux d'un patient, voilà la mort qui clôt les siens. Et s'il m'y faut mêler, un mien frère, le capitaine Saint-Martin, âgé de Vingt et trois ans, qui avait déjà fait assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, reçut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droite, sans aucune apparence de contusion, ni de blessure. Il ne s'en assit, ni reposa, mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup lui causa. Ces exemples si fréquents et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse défaire du pensement de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet ?

Qu'importe-t-il, me direz-vous, comment que ce soit, pourvu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet avis, et en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse. Car il me suffit de passer à mon aise ; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

j'aimerais mieux encore passer pour fou ou idiot, pourvu que mes maux plaisent ou m'échappent, que d'être sage et d'enrager.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent, de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude et à découvert, quels tourments, quels cris, quelle rage, et quel désespoir les accable ? Vîtes vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'était ennemi qui se peut éviter, je conseillerais d'emprunteé les armes de la couardise. Mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme La mort poursuit le guerrier dans sa fuite et n'épargne pas les jarrets et le dos craintif de la jeunesse lâche. Et que nulle trempe de cuirasse vous couvre, Il a beau se cacher prudemment sous le fer et l'airain : la mort cependant lui fera sortir sa tête si bien protégée. apprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la commune.

Otons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. A tous instants représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqûre d'épingle, remâchons soudain :

Eh bien, quand ce serait la mort même ? et là-dessus, raidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la mémoire, en combien de sortes cette nôtre allégresie est en butte à la mort et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisaient les Egyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmi leur meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche d'un corps d'homme mort ; pour servir d'avertissement aux cotiviés.

Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi : elle te sera agréable l'heure que tu n'espérais plus.

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Paul-Emile répondit à celui que ce misérable roi de Macédoine, son prisonnier, lui envoyait pour le prier de ne le mener pas en son triomphe :

Qu'il en fasse la requête à soi-même.

A la vérité, en toutes choses, si nature ne prête un peu, il est malaisé que l'art et l'industrie aillent guère avant. Je suis de moi même non mélancolique, mais songe-creux. Il n'est rien de quoi je me sois dès toujours plus entretenu que des imaginations de la mort : voire en la saison la plus licencieuse de mon âge,

Quand mon âge fleuri roulait son gai printemps.

parmi les dames et les jeux, tel me pensait empêché à digérer à part moi quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque espérance, cependant que je m'entretenais de je ne sais qui, surpris les jours précédents d'une fièvre chaude, et de sa fin, au partir d'une fête pareille, et la tête pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moi, et qu'autant m'en pendait à l'oreille :

Bientôt le temps présent ne sera plus et jamais plus nous ne pourrons le rappeler.



Je ne ridais non plus le front de ce pensement-là, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqûres de telles imaginations. Mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doute. Autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur et frénésie ; car jamais homme de se défia tant de sa vie, jamais homme ne fit moins d'état de sa durée. Ni la santé, que j'ai joui jusques à présent très vigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en allonge l'espérance, ni les maladies ne me l'accourcissent. A chaque minute il me semble que je m'échappe.

Et me rechante sans cesse : Tout ce qui peut être fait un autre jour, le peut être aujourd'hui. De vrai, les hasards et dangers nous approchent peu ou rien de notre fin ; et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'autres sur nos têtes, nous trouverons que, gaillards et fiévreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos ; elle nous est également près.

Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun n'est plus assuré du lendemain.

Ce que j'ai affaire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fût-ce d'une heure. Quelqu'un, feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un mémoire de quelque chose que je voulais être faite après ma mort. Je lui dis, comme il était vrai, que, n'étant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, je m'étais hâté de l'écrire là, pour ne m'assurer point d'arriver jusque chez moi. Comme celui qui continuellement me couve de mes pensées et les couche en moi, je suis à toute heure préparé environ ce que je puis être. Et ne m'avertira de rien de nouveau la survenance de la mort.

Il faut toujours être botté et prêt à partir, en tant qu'en nous est, et surtout se garder qu'on n'ait lors affaire qu'à soi :

Pourquoi, dans une vie si courte, visons-nous audacieusement des buts si nombreux ?

Car nous y aurons assez de besogne, sans autre surcroît. L'un se plaint plus que de la mort, de quoi elle lui rompt le train d'une belle victoire ; l'autre, qu'il lui faut déloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrôlé l'institution de ses enfants ; l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commodités principales de son être.

Je suis pour cette heure en tel état, Dieu merci, que je puis déloger quand il

lui plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me peser. Je me dénoue partout ; mes adieux sont à demi pris de chacun, sauf de moi. Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en déprit plus universellement que je m'attends de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui, étant à l'extrémité, se plaignait incessamment, de quoi sa destinée coupait le fil de l'histoire qu'il avait en main, sur le quinzième ou seizième de nos Rois.

Sur ce sujet, ils oublient d'ajouter que le regret de ces biens ne survivra pas à notre mort.

Il faut se décharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières joignant les églises, et aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour accoutumer, disait Lycurgue, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, et afin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois nous avertisse de notre condition :

Bien plus, c'était la coutume jadis d'égayer les banquets par des meurtres et de mêler au repas le cruel spectacle de combattants qui s'écroulaient sur les coupes mêmes et inondaient les tables de leur sang. Et comme les Egyptiens, après leurs festins, faisaient présenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur criait : Bois et t'éjouis, car, mort, tu seras tel ; aussi ai-je pris en coutume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche ; et n'est rien de quoi je m'informe si volontiers que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu ; ni endroit des histoires, que je remarque si attentivement.

Il y paraît à la farcissure de mes exemples ; et que j'ai en particulière affection cette matière. Si j'étais faiseur de livres, je ferais un registre commenté des morts diverses. Qui apprendrait les hommes à mourir, leur apprendrait à vivre. Dicéarque en fit un de pareil titre, mais d'autre et moins utile fin.

On me dira que l'effet surmonte de si loin l'imagination, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde, quand on en vient là. Laissez-les dire : le

préméditer donne sans doute grand avantage. Et puis, n'est-ce rien, d'aller au moins jusque-là sans altération et sans fièvre ? Il y a plus : Nature même nous prête la main, et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre, je m'aperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque dédain de la vie.

Je trouve que j'ai bien plus affaire à digérer cette résolution de mourir quand je suis en santé, que quand je suis en fièvre. D'autant que je ne tiens plus si fort aux commodités de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en vois la mort d'une vue beaucoup moins effrayée. Cela me fait espérer que, plus je m'éloignerai de celle-là, et approcherai de celle-ci, plus aisément j'entrerai en composition de leur échange. Tout ainsi que j'ai essayé en plusieurs autres occurrences ce que dit César, que les choses nous paraissent souvent plus grandes de loin que de près, j'ai trouvé que sain j'avais eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lorsque je les ai senties ; l'allégresse où je suis, le plaisir et la force me font paraître l'autre état si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommodités de moitié, et les conçois plus pesantes, que je ne les trouve, quand je les ai sur les épaules. J'espère qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons à ces mutations et déclinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous dérobe le goût de notre perte et empirement. Que reste-t-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, et de sa vie passée ?

Hélas ! quelle portion de vie reste-t-il aux vieillards ?

César à un soldat de sa garde, recru et cassé, qui vint en la rue lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien décrépité, répondit plaisamment :

Tu penses donc être en vie Qui y tomberait d'un seul coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement. Mais, conduits par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce misérable état et nous y apprivoise ; si que nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt en nous, qui est en essence et en vérité une mort plus dure que n'est la mort entière d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse. D'autant que le saut n'est pas si lourd du mal-être au non-être, comme il est d'un être doux

et fleurissant à un être pénible et douloureux.

Le corps, courbe et plié, a moins de force à soutenir un faix ; aussi a notre âme : il la faut dresser et élever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint ; si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter, qui est chose comme surpassant l'humaine condition, qu'il est impossible que l'inquiétude, le tourment, la peur, non le moindre déplaisir loge en elle.

Ni le regard cruel du tyran ni l'Auster qui se déchaîne sur l'Adriatique agitée, ni la grande main de Jupiter brandissant la foudre n'ébranle son âme inflexible.

Elle est rendue maîtresse de ses passions et concupiscences, maîtresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté et de toutes autres injures de fortune.

Gagnons cet avantage qui pourra ; c'est ici la vraie et souveraine liberté, qui nous donne de quoi faire la figure à la force et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers :

Les menottes aux mains et les entraves aux pieds, je te ferai garder par un Cruel geôlier. Un dieu en personne, dès que je le voudrai, me délivrera., - Sans doute, il veut dire : je mourrai. La mort est le terme ultime des choses.

Notre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mépris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle, car . pourquoi craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut être regrettée ; et puisque nous sommes menacés en tant de façons de mort, n'y a-t-il pas plus de mal à les craindre toutes, qu'à en soutenir une ?

Que chaut-il quand ce soit, puisqu'elle est inévitable ? A celui qui disait à Socrate : Les trente tyrans t'ont condamné à la mort. - Et nature à eux , répondit-il , Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine !

Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, aussi fera la mort de toutes choses, notre mort. Par quoi, c'est pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie. Ainsi pleurâmes-nous ; ainsi nous coûta-t-il d'entrer en celle-ci ; ainsi nous dépouillâmes-nous de notre ancien voile, en y entrant.

Rien ne peut être grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si longtemps chose de si bref temps ?

Le longtemps vivre et le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit qu'il y a des petites bêtes sur la rivière de Hypanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée ? Le plus et le moins en la nôtre, si nous la comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montagnes, des rivières, des étoiles, des arbres et même d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y êtes entrés. Le même passage que vous rites de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers ; c'est une pièce de la vie du monde, Les mortels se prêtent mutuellement la vie ; tels les coureurs, ils se passent le flambeau de la vie.

Changerai-je pas pour vous cette belle contexture des choses ? C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort ; vous vous fuyez vous mêmes. Cet être qui est vôtre, que vous jouissez, est également parti à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre, La première heure qui t'a donné la vie, l'a entamée.

# CHAPITRE XXI

## DE LA FORCE DE L'IMAGINATION

Une imagination forte produit l'évènement. , disent les clercs.

Je suis de ceux qui sentent très grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversés.

Son impression me perce, Et mon art est de lui échapper, non pas de lui résister. Je vivrais de la seule assistance de personnes saines et gaies. La vue des angoisses d'autrui m'angoisse matériellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers.

Un toussueur continuel irrite mon poumon et mon gosier.

Je visite plus mal volontiers les malades auxquels le devoir m'intéresse, que ceux auxquels je m'attends moins et que je considère moins. Je saisis le mal que j'étudie, et le couche en moi. Je ne trouve pas étrange qu'elle donne et les fièvres et la mort à ceux qui la laissent faire et qui lui applaudissent. Simon Thomas était un grand médecin de son temps. Il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse chez un riche vieillard pulmonique, et traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit que c'en était l'un de me donner occasion de me plaire en sa compagnie, et que, fichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage et sa pensée sur cette allégresse, et vigueur qui regorgeait de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet état florissant en quoi j'étais, son habitude s'en pourrait amender. Mais il oubliait à dire que la mienne s'en pourrait empirer aussi.

Gallus Vibius banda si bien son âme à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son jugement hors de son siège, si bien depuis il ne l'y put remettre ; et se pouvait vanter d'être devenu fou par sagesse. Il y en a qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau. Et celui qu'on débandait pour lui lire sa grâce, se trouva raide mort sur l'échafaud du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pâlissons et rougissons aux secousses de nos imaginations, et renversés

dans la plume sentons notre corps agité à leur branle, quelquefois jusques à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'échauffe si avant en son harnais, tout endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux désirs,

Souvent, comme s'ils avaient consommé l'acte, fis répandent les vastes flots de leur sève et en soufflent leur vêtement.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croître la nuit des cornes à tel qui ne les avait pas en se couchant, toutefois l'événement de Cyppus, roi d'Italie, est mémorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la tête, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crésus la voix que nature lui avait refusée.

Et Antiochus prit la fièvre de la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son âme. Pline dit avoir vu Lucius Cossitius de femme changé en homme le jour de ses noces. Pontanus et d'autres racontent pareilles métamorphoses advenues en Italie ces siècles passés, et par véhément désir de lui et de sa mère, Iuphis acquitta, garçon, les vœux qu'il avait faits étant fille .

Passant à Vitry-le-François, je pus voir un homme que l'évêque de Soissons avait nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitants de là ont connu et vu fille, jusques à l'âge de vingt-deux ans, nommée Marie. Il était à cette heure-là fort barbu, et vieil, et point marié. Faisant, dit-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent ; et est encore en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entravertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille, que cette sorte d'accident se rencontre fréquent ; car si l'imagination peut eu telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement attachée à ce sujet, que, pour n'avoir si souvent à recevoir en même pensée et âpreté de désir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roi Dagobert et de saint François. On dit que les corps s'en enlèvent telle fois de leur place. Et Celse récite d'un prêtre, qui ravissait son âme en telle extase, que le corps en demeurait longue espace sans respiration et sans sentiment. Saint Augustin en nomme un autre, à qui il ne fallait que faire ouïr des cris

lamentables et plaintifs, soudain il défaillait et s'emportait si vivement hors de soi, qu'on avait beau le tempêter et hurler, et le pincer, et le griller, jusques à ce qu'il fût ressuscité : lors il disait avoir ouï des voix, mais comme venant de loin, et s'apercevait de ses échaudures et meurtrissures. Et, que ce ne fût une obstination apostée contre son sentiment, cela le montrait, qu'il n'avait cependant ni pouls ni haleine.

Il est vraisemblable que le principal crédit des miracles, des visions, des enchantements et de tels effets extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les âmes du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la créance qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voient pas.

Je suis encore de cette opinion, que ces plaisantes liaisons de quoi notre monde se voit si entravé, qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'appréhension et de la crainte. Car je sais par expérience, que tel, de qui je puis répondre comme de moi-même, en qui il ne pouvait choir soupçon aucun de faiblesse, et aussi peu d'enchantement, ayant ouï faire le conte à un sien compagnon, d'une défaillance extraordinaire, en quoi il était tombé sur le point. qu'il en avait le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte lui vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il en encourut une fortune pareille ; et de là en hors fut sujet à y rechoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remède à cette rêverie par une autre rêverie. C'est que, avouant lui-même et prêchant avant la main cette sienne sujétion, la contention de son âme se soulageait sur ce, qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissait et lui en pesait moins.

Quand il a eu loi, à son choix (sa pensée débrouillée et débandée, son corps se trouvant en son dû) de le faire lors premièrement tenter, saisir et surprendre à la connaissance d'autrui, il s'est guéri tout net à l'endroit de ce sujet.

A qui on a été une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste faiblesse, Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises où notre âme se trouve outre mesure tendue de désir et de respect, et notamment si les commodités se rencontrent, imprévues et pressantes ; on n'a pas moyen de se ravoire de ce trouble. J'en sais, à qui il a servi d'y apporte le corps même



commencé à rassasier d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui par l'âgé se trouve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant.

Et tel autre à qui il a servi aussi qu'un ami l'ait assuré d'être fourni d'une contre-batterie d'enchantements certains à le préserver. Il vaut mieux que je dise comment ce fut. Un comte de très bon lieu, de qui j'étais fort privé, se mariant avec une belle dame qui avait été poursuivie de tel qui assistait à la fête, mettait en grand peine ses amis et nommément une vieille dame, sa parente, qui présidait à ces noces et les faisait chez elle, craintive de ces sorcelleries ; ce qu'elle me fit entendre.

Je la priai s'en reposer sur moi. J'avais de fortune en mes coffres certaine petite pièce d'or plate, où étaient gravées quelques figures célestes, contre le coup de soleil et ôter la douleur de tête, la logeant à point sur la couture du test, et, pour l'y tenir, elle était cousue à un ruban propre à rattacher sous le menton. Rêverie germaine à celle de quoi nous parlons, Jacques Peletier m'avait fait ce présent singulier. J'avisai d'en tirer quelque usage. Et dis au comte qu'il pourrait courir fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter d'une ; mais que hardiment il s'allât coucher ; que je lui ferais un tour d'ami ; et n'épargnerais à son besoin un miracle, qui était en ma puissance, pourvu que, sur son honneur, il me promît de le tenir très fidèlement secret ; seulement, comme sur la nuit on irait lui porter le réveillon, s'il lui était mal allé, il me fît un tel signe. Il avait eu l'âme et les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me fit son signe. Je lui dis lors, qu'il se levât sous couleur de nous chasser, et prît en se jouant la robe de nuit que j'avais sur moi (nous étions de taille fort voisine) et s'en vêtît, tant qu'il aurait exécuté mon ordonnance, qui fut : quand nous serions sortis, qu'il se retirât à tomber de l'eau ; dît trois fois telles oraisons, et fît tels mouvements ; qu'à chacune de ces trois fois, il ceignît le ruban que je lui mettais en main, et couchât bien soigneusement la médaille qui y était attachée, sur ses rognons, la figure en telle posture ; cela fait, ayant bien étreint ce ruban pour qu'il ne se pût ni dénouer, ni mouvoir de sa place, que, en toute assurance, il s'en retournât à son prix fait, et n'oubliât de rejeter ma robe sur ion lit, en manière qu'elle les abritât tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effet, notre pensée ne se pouvant démêler que moyens si étranges ne viennent de quelqu'abstruse science. Leur inanité leur donne poids et révérence.

Somme, il fut certain que mes caractères se trouvèrent plus Vénériens que Solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effet, éloigné de ma nature.

Je suis ennemi des actions subtiles et feintes, et hais la finesse, en mes mains, non seulement récréative, mais aussi profitable. Si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roi d'Egypte, épousa Laodice, très belle fille grecque ; et lui, qui se montrait gentil compagnon partout ailleurs, se trouva court à jouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce fut quelque sorcerie. Comme les choses qui consistent en fantaisie, elle le rejeta à la dévotion, et ayant fait ses voeux et promesses à Vénus, il se trouva divinement remis dès la première nuit d'emprès ses oblations et sacrifices.

Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous éteignent en nous allumant. La bruis de Pythagore disait que la femme qui se couche avec un homme, doit avoir la cotte laisser aussi la honte, et la reprendre avec le cotillon.

L'âme de l'assaillant, troublée de plusieurs diverses alarmes, se perd aisément ; et à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte (et elle ne le fait souffrir qu'aux premières accointances, d'autant qu'elles sont plus bouillantes et âpres, et aussi qu'en cette première connaissance, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fièvre et dépit de cet accident qui lui dure aux occasions suivantes.

Les mariés, le temps étant tout leur, ne doivent ni presser, ni tâter leur entreprise, s'ils ne sont prêts ; et vaut mieux faillir indécement à étrenner la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fièvre, attendant une et une autre commodité plus privée et moins alarmée, que de tomber en une perpétuelle misère, pour s'être étonné et désespéré du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à saillies et divers temps légèrement essayer et offrir, sans se piquer et opiniâtrer à se convaincre définitivement soi-même. Ceux qui savent leurs membres de nature docile, qu'ils se soignent seulement de contre-piper leur fantaisie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingérant si importunément, lorsque nous n'en avons que faire, et défaillant si importunément, lorsque nous en avons le plus affaire, et contestant de l'autorité si impérieusement avec notre volonté, refusant avec tant de fierté

et d'obstination nos sollicitations, et mentales et manuelles. Si toutefois en ce qu'on gourmande sa rébellion, et qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avait payé pour plaider sa cause, à l'aventure mettrais-je en soupçon nos autres membres, ses compagnons, de lui être allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostée, et avoir par complot armé le monde à l'encontre de lui, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de notre corps qui ne refuse à notre volonté souvent son opération et qui souvent ne l'exerce contre notre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui les éveillent et endorment, sans notre congé.

A quant de fois témoignent les mouvements forcés de notre visage les pensées que nous tenions secrètes, et nous trahissent aux assistants. Cette même cause qui anime ce membre, anime aussi à notre su le coeur, le Poumon et le pouls ; la vue d'un objet agréable répandant imperceptiblement en nous la flamme d'une émotion fiévreuse. N'y a-t-il que ces muscles et ces veines qui s'élèvent et se couchent sans l'aveu, non seulement de notre volonté, mais aussi de notre pensée ? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se hérissier, et à notre peau de frémir de désir ou de crainte. La main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas. La langue se transit, et la voix se fige à son heure. Lors même que, n'ayant de quoi frire, nous lui défendrions volontiers, l'appétit de manger et de boire ne laisse pas d'émouvoir les parties qui lui sont sujettes, ni plus ni moins que cet autre appétit ; et nous abandonne de même, hors de propos, quand bon lui semble. Les outils qui servent à décharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, outre et contre notre avis, comme ceux destinés à décharger nos rognons. Et ce que, pour autoriser la toute-puissance de notre volonté, saint Augustin allègue avoir vu quelqu'un qui commandait à son derrière autant de pets qu'il en voulait, et que Vivés, son glossateur, enchérit d'un autre exemple de son temps, de pets organisés suivant le ton des vers qu'on leur prononçait, ne suppose non plus pure l'obéissance de ce membre ; car en est-il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire. Joint que j'en sais un si turbulent et revêche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maître à péter d'une haleine et d'une obligation constante, et irrémittente, et le mène ainsi à la mort. Et plût à Dieu que je ne le susse

que par les histoires, combien de fois notre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mène jusqu'aux portes d'une mort très angoisseuse ; et que l'Empereur, qui nous donna la liberté de péter partout, nous en eût donné le pouvoir. Mais notre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraisemblablement la pouvons-nous marquer de rébellion et sédition par son dérèglement et désobéissance. Veut-elle toujours ce que nous voudrions qu'elle voulût ? Ne veut-elle pas souvent ce que nous lui prohibons de vouloir ; et à notre évident dommage ? Se laisse-t-elle non plus mener aux conclusions de notre raison ? Enfin je dirais pour monsieur ma partie, que plaise à considérer qu'en ce fait, sa cause étant inséparablement conjointe à un consort et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à lui, et par des arguments et charges telles, vu la condition des parties, qu'elles ne peuvent aucunement appartenir ni concerner son dit consort. Partant se voit l'animosité et illégalité manifeste des accusateurs . Quoi qu'il en soit, protestant que les avocats et juges ont beau quereller et sentencier, nature tirera cependant son train ; qui n'aurait fait que raison, quand elle aurait doué ce membre de quelque particulier privilège, auteur du seul ouvrage immortel des mortels. Pourtant est à Socrate action divine que la génération ; et amour, désir d'immortalité et Démon immortel lui-même.

Tel, à l'aventure, par cet effet de l'imagination, laisse ici les écrouelles, que son compagnon rapporte en Espagne, Voilà pourquoi, en telles choses, l'on a accoutumé de demander une âme préparée. Pourquoi pratiquent les médecins avant main la créance de leur patient avec tant de fausses promesses de guérison, si ce n'est afin que l'effet de l'imagination supplée l'imposture de leur aposème ? Ils savent qu'un des maîtres de ce métier leur a laissé par écrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule vue de la médecine faisait l'opération.

Et tout ce caprice m'est tombé présentement en main, sur le conte que me faisait un domestique apothicaire de feu mon père, homme simple et Suisse, nation peu vaine et mensongère, d'avoir connu longtemps un marchand à Toulouse, maladif et sujet à la pierre, qui avait souvent besoin de clystères, et se les faisait diversement ordonner aux médecins, selon l'occurrence de son mal.

Apportés qu'ils étaient, il n'y avait rien omis des formes accoutumées ;

souvent il tâtait s'ils étaient trop chauds.

Le voilà couché, renversé, et toutes les approches faites, sauf qu'il ne s'y faisait aucune injection. L'apothicaire retiré après cette cérémonie, le patient accommodé, comme s'il avait véritablement pris le clystère, il en sentait pareil effet à ceux qui les prennent. Et si le médecin n'en trouvait l'opération suffisante, il lui en redonnait deux ou trois autres, de même forme. Mon témoin jure que, pour épargner la dépense (car il les payait comme s'il les eût reçus), la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiède, l'effet en découvrit la fourbe, et pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il fallut revenir à la première façon.

Une femme, pensant avoir avalé une épingle avec son pain, criait et se tourmentait comme ayant une douleur insupportable au gosier ; où elle pensait la sentir arrêtée ; mais, parce qu'il n'y avait ni enflure ni altération par le dehors, un habile homme, ayant jugé que ce n'était que fantaisie et opinion, prise de quelque morceau de pain qui l'avait piquée en passant, la fit vomir et jeta à la dérobee, dans ce qu'elle rendit, une épingle tordue. Cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain déchargée de sa douleur. Je sais qu'un gentilhomme, ayant traité chez lui une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après, par manière de jeu (car il n'en était rien), de leur avoir fait manger un chat en pâte ; de quoi une demoiselle de la troupe prit une telle horreur, qu'en étant tombée en un grand dévoiement d'estomac et fièvre, il fut impossible de la sauver. Les bêtes mêmes se voient comme nous sujettes à la force de l'imagination. Témoin les chiens, qui se laissent mourir de deuil de la perte de leurs maîtres. Nous les voyons aussi japper et trémousser en songe, hennir les chevaux et se débattre.

Mais tout ceci se peut rapporter à l'étroite couture de l'esprit et du corps s'entre-communiquant leurs fortunes. C'est autre chose que l'imagination agisse quelquefois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la vérole, et au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre :

En regardant des yeux malades, les yeux deviennent malades eux aussi et beaucoup de maux se transmettent d'un corps à l'autre. Pareillement, l'imagination ébranlée avec véhémence, élance des traits qui puissent

offenser l'objet étranger.

L'ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées et courroucées contre quelqu'un, elles le tuaient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs oeufs de la seule vue, signe qu'ils y ont quelque vertu éjaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dit avoir des yeux offensifs et nuisants, Je ne sais qui fascine mes tendres agneaux. .

Ce sont pour moi mauvais répondants, que magiciens.

Tant y a que nous voyons par expérience les femmes envoyer aux corps des enfants qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantaisies, témoin celle qui engendra le more. Et il fut présenté à Charles, roi de Bohême et empereur, une fille d'auprès de Pise, toute velue et hérissée, que sa mère disait avoir été ainsi conçue, à cause d'une image de saint Jean Baptiste pendue en son lit. Des animaux il en est de même, témoin les brebis de Jacob, et les perdrix et les lièvres, que la neige blanchit aux montagnes. On vit dernièrement chez moi un chat guettant un oiseau au haut d'un arbre, et, s'étant fiché la vue ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oiseau s'était laissé choir comme mort entre les pattes du chat, ou enivré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat.

Ceux qui aiment la volerie ont ouï faire le conte du fauconnier qui, arrêtant obstinément sa vue contre un milan en l'air, gageait de la seule force de sa vue le ramener contre bas ; et le faisait, à ce qu'on dit. Car les histoires que j'emprunte, je les renvoie sur la conscience de ceux de qui je les prends. Les discours sont à moi, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'expérience ; chacun y peut joindre ses exemples : et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est, vu le nombre et variété des accidents.

Si je ne nomme bien, qu'un autre comme pour moi.

Aussi en l'étude que je traite de nos moeurs et mouvements, les témoignages fabuleux, pourvu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Paris ou à Rome, à Jean ou à Pierre, c'est toujours un tour de l'humaine capacité, duquel je suis utilement avisé par ce récit. Je le vois et en fais mon profit également en ombre que en corps. Et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, je prends à me servir de celle qui est la plus rare et mémorable. Il y a des auteurs desquels la fin, c'est dire les événements. La mienne, si j'y savais advenir, serait dire sur ce

qui peut advenir. Il est justement permis aux écholes de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point. Je n'en fais pas ainsi pourtant, et surpasse de ce côté-là en religion superstitieuse, toute foi historiale. Aux exemples que je tire céans, de ce que j'ai ouï dire, fait ou dit, je me suis défendu d'oser altérer jusques aux plus légères et inutiles circonstances. Ma conscience ne falsifie pas un iota, ma science, je ne sais. Sur ce propos, j'entre parfois en pensée qu'il puisse assez bien convenir à un théologien, à un philosophe, et telles gens d'exquise et exacte conscience et prudence, d'écrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foi sur une foi populaire ? Comment répondre des pensées de personnes inconnues et donner pour argent comptant leurs conjectures ? Des actions à divers membres, qui se passent en leur présence, ils refuseraient d'en rendre témoignage, assermentés par un juge ; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement répondre. Je tiens moins hasardeux d'écrire les choses passées que présentes ; d'autant que l'écrivain n'a à rendre compte que d'une vérité empruntée. Aucuns me convient d'écrire les affaires de mon temps, estimant que je les vois d'une vue moins blessée de passion qu'un autre, et de plus près, pour l'accès que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas que, pour la gloire de Salluste, je n'en prendrais pas la peine ; ennemi juré d'obligation, d'assiduité, de constance ; qu'il n'est rien si contraire à mon style qu'une narration étendue ; je me recoupe si souvent à faute d'haleine, je n'ai ni composition, ni explication qui vaille, ignorant au-delà d'un enfant les phrases et vocables qui servent aux choses plus communes ; pourtant ai-je pris à dire ce que je sais dire, accommodant la matière à ma force ; si j'en prenais qui me guidât, ma mesure pourrait faillir à la sienne ; que ma liberté, étant si libre, j'eusse publié des jugements, à mon gré même et selon raison, illégitimes et punissables. Plutarque nous dirait volontiers de ce qu'il en a fait, que c'est l'ouvrage d'autrui que ses exemples soient en tout et partout véritables ; qu'ils soient utiles à la postérité, et présentés d'un lustre qui nous éclaire à la vertu, que c'est son ouvrage, Il n'est pas dangereux, comme en une drogue médicinale en un conte ancien, qu'il soit ainsi ou ainsi.

# CHAPITRE XXII

## LE PROFIT DE L'UN EST DOMMAGE DE L'AUTRE

Demade, Athénien, condamna un homme de sa ville, qui faisait métier de vendre les choses nécessaires aux enterrements, sous titre de ce qu'il en demandait trop de profit, et que ce profit ne lui pouvait venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble être mal pris, d'autant qu'il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui, et qu'à ce compte il faudrait condamner toute sorte de gain. Le marchand ne fait bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse ; le laboureur, à la cherté des blés ; l'architecte, à la ruine des maisons ; les officiers de la justice, aux procès et querelles des hommes ; l'honneur même et pratique des ministres de la religion se tire de notre mort et de nos vices. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mêmes, dit l'ancien Comique grec, ni soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au-dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs pour la plupart naissent et se nourrissent aux dépens d'autrui.

Ce que considérant, il m'est venu en fantaisie, comme nature ne se dément point en cela de sa générale police ; car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chaque chose, est l'altération et corruption d'une autre :

En effet toute chose qui se transforme et sort de sa nature, aussitôt voit mourir l'objet qui existait antérieurement.



# CHAPITRE XXIII

## DE LA COUTUME ET DE NE CHANGER AISÉMENT UNE LOI REÇUE

Celui me semble avoir très bien conçu la force de la coutume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant toujours à ce faire, gagna cela par l'accoutumance, que tout grand boeuf qu'il était, elle le portait encore ?. Car c'est à la vérité une violente et traîtresse maîtresse d'école que la coutume. Elle établit en nous, peu à peu à la dérobée, le pied de son autorité ; mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'aide du temps, elle nous découvre tantôt un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux, Nous lui voyons forcer tous les coups les règles de nature. L'usage est le plus puissant maître en toutes choses. J'en crois l'ancre de Platon en sa République, et crois les médecins, qui quittent si souvent à son autorité les raisons de leur art ; et ce Roi qui, par son moyen, rangea son estomac à se nourrir de poison ; et la fille qu'Albert récite s'être accoutumée à vivre d'araignées.

Et en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples et en fort divers climats, qui en vivaient, en faisaient provision, et les apprêtaient, comme aussi des sauterelles, fourmis, lézards, chauves-souris, et fut un crapaud vendu six écus en une nécessité de vivres ; ils les cuisent et apprêtent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs et nos viandes étaient mortelles et venimeuses.

La force de l'habitude est grande : les chasseurs passent des nuits entières dans la neige ; ils endurent d'être brûlés sur les montagnes ; les athlètes, meurtris par ce geste, ne gémissent même pas.

Ces exemples étrangers ne sont pas étranges, si nous considérons, ce que nous essayons ordinairement, combien l'accoutumance hébété nos sens. Il

ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil, et ce que les philosophes estiment de la musique céleste, que les corps de ces cercles, étant solides et venant à se lécher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et nuances de laquelle se manient les contours et changements des astres ; mais qu'universellement les ouïes des créatures, endormies comme celles des Egyptiens par la continuation de ce son, ne le peuvent apercevoir, pour grand qu'il soit. Les maréchaux, meuniers, armuriers ne sauraient durer au bruit qui les frappe, s'ils s'en étonnaient comme nous.

Mon collet de fleur sert à mon nez, mais, après que je m'en suis vêtu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Ceci est plus étrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoutumance puisse joindre et établir l'effet de son impression sur nos sens ; comme essayent les voisins des clochers. Et l'âge chez moi en une tour où, à la diane et à la retraite, une fort grosse cloche sonne tous les jours l'Ave Maria.

Ce tintamarre effraie ma tour même ; et, aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise, de manière que je l'ouïs sans offense et souvent sans m'en éveiller. Platon tança un enfant qui jouait aux noix. Il lui répondit : Tu me tances de peu de chose. - L'accoutumance, répliqua Platon, n'est pas chose de peu. Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli de notre plus tendre enfance, et que notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passe-temps aux mères de voir un enfant tordre le cou à un poulet et s'ébattre à blesser un chien et un chat ; et tel père est si sot de prendre à bon augure d'une âme martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un paysan ou un laquais qui ne se défend point, et à gentillesse, quand il le voit affiner son compagnon par quelque malicieuse déloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison ; elles se germent là, et s'élèvent après gaillardement, et profitent à force entre les mains de la coutume. Et est une très dangereuse institution d'excuser ces vilaines inclinations par la faiblesse de l'âge et légèreté du sujet. Premièrement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus forte qu'elle est plus grêle. Secondement, la laideur de la piperie ne dépend pas de la différence des écus aux épingles. Elle dépend de soi. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : Pourquoi ne tromperait-il aux

écus, puisqu'il trompe aux épingles ? que, comme ils font :

Ce n'est qu'aux épingles, il n'aurait garde de le faire aux écus. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contenance, et leur en faut après lire la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient, non, en leur action seulement, mais surtout en leur coeur ; que la pensée même leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sais bien que, pour m'être duit en ma puérité de marcher, toujours mon grand et plein chemin, et avoir eu à contre coeur de mêler ni tricoteri, ni finesse à mes jeux enfantins (comme de vrai il faut noter que les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions), il n'est passe-temps si léger où je n'apporte du dedans, d'une propension naturelle, et sans étude, une extrême contradiction à tromper. Je manie les cartes pour les doublés et tiens compte, comme pour les doubles doublons, lorsque le gagner et le perdre contre ma femme et ma fille m'est indifférent, comme lorsqu'il y va de bon. En tout et partout il y a assez de mes yeux à me tenir en office ; il n'y en a point qui me veillent de si près, ni que je respecte plus.

Je viens de voir chez moi un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que lui devaient ses mains, qu'ils en ont à la vérité à demi oublié leur office naturel. Au demeurant il les nomme ses mains, il tranche, il charge un pistolet et le lâche, il enfile son aiguille, il coud, il écrit, il tire le bonnet, il se peigne, il joue aux cartes et aux dés, et les remue avec autant de dextérité que saurait faire quelqu'autre ; l'argent que je lui ai donné (car il gagne sa vie à se faire voir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en notre main. J'en vis un autre, étant enfant, qui maniait une épée à deux mains et une hallebarde du pli du col, à faute de mains, les jetait en l'air et les reprenait, lançait une dague, et faisait craqueter un fouet aussi bien que charretier de France. Mais on découvre bien mieux ses effets aux étranges impressions qu'elle fait en nos âmes, où elle ne trouve pas tant de résistance. Que ne peut-elle en nos jugements et en nos créances ? Y a-t-il opinion si bizarre ( je laisse à part la grossière imposture des religions, de quoi tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont vus enivrés ; car cette partie étant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais

d'autres opinions y en a-t-il de si étranges, qu'elle n'ait planté et établi par lois en régions que bon lui a semblé ? Et est très juste cette ancienne exclamation :

N'est-il pas honteux pour un physicien dont la mission est d'observer et de scruter la nature de demander un témoignage sur la vérité à des esprits imprégnés par la coutume.

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre discours n'étaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde-t-on jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où, quand le roi crache, la plus favorite des dames de sa cour tend la main ; et en autre nation les plus apparents qui sont autour de lui, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure.

Dérobons ici la place d'un conte. Un gentilhomme français se mouchoit toujours de sa main ; chose très ennemie de notre usage. Defendant là-dessus son fait (et était fameux en bonnes rencontres), il me demanda quel privilège avait ce sale excrément que nous allussions lui apprêtant un beau linge délicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous ; que cela devait faire plus de horreur et de mal au coeur, que de le voir verser où que ce fût, comme nous, faisons tous autres excréments. Je trouvai qu'il ne parlait pas du tout sans raison ; et m'avait la coutume ôté l'aperceance de cette étrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est récitée d'un autre pays.

Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la nature, non selon l'être de la nature.

L'assuëfaction endort la vue de notre jugement. Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasion ; comme chacun avouerait, si chacun savait, après s'être promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres et les conférer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et moeurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matière, infinie en diversité. Je m'en retourne.

Il est des peuples où sauf sa femme et ses enfants aucun ne parle au roi que par sarbacane. En une même nation, et les vierges montrent à découvert, leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent

soigneusement ; à quoi cette autre coutume qui est ailleurs a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage, car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et, engrossées, se faire avorter par médicaments propres, au vu d'un chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchands conviés à la noce couchent avec l'épousée avant lui ; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité ; si un officier se marie, il en va de même ; de même si c'est un noble, et ainsi des autres, sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'est au seigneur à faire ; et si, on ne laisse pas d'y recommander étroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en est où il se voit des bordeaux publics de mâles, voire et des mariages ; où les femmes vont à la guerre quant leurs maris, et ont rang, non au combat seulement, mais aussi en commandement. Ou non seulement les bagues se portent au nez, aux lèvres, aux joues, et aux orteils des pieds, mais des verges d'or bien pesantes au travers des tétins et des fesses. Où en mangeant on s'essuie les doigts aux cuisses et à la bourse des génitoires et à la plante des pieds, Où les enfants ne sont pas héritiers, ce sont les frères et neveux ; et ailleurs les neveux seulement, sauf en la succession du prince. Où pour régler la communauté des biens, qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits, selon le besoin d'un chacun. Où l'on pleure la mort des enfants et festoie-t-on celle des vieillards.

Où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non.

Où l'on estime si mal de la condition des femmes, qu'on y tue les femelles qui y naissent, et achète-t-on des voisins des femmes pour le besoin. Où les maris peuvent répudier sans alléguer aucune cause les femmes, non pour cause quelconque. Où les maris ont loi de les vendre, si elles sont stériles. Où ils font cuire le corps du trépassé, et puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils mêlent à leur vin et la boivent. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens, ailleurs des oiseaux, Où l'on croit que les âmes heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisant fournis de toutes commodités ; et que ce sont elles qui font cet écho que nous voyons. Où ils combattent en l'eau, et tirent sûrement de

leurs arcs en nageant. Ou, pour signe de sujétion, il faut hausser les épaules et baisser la tête, et déchausser ses souliers quand on entre au logis du roi.

Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez et les lèvres à dire, pour ne pouvoir être aimés ; et les prêtres se crèvent les yeux pour accointer leurs démons et prendre les oracles. Où chacun fait un dieu de ce qui lui plaît, le chasseur d'un lion ou d'un renard, le pêcheur de certain poisson, et des idoles de chaque action ou passion humaine ; le soleil, la lune, et la terre sont les dieux principaux ; la forme de jurer, c'est toucher la terre, regardant le soleil ; et y mange-t-on la chair et le poisson cru. Où le grand serment, c'est jurer de nom de quelque homme trépassé qui a été en bonne réputation au pays, touchant de la main sa tombe.

Où les étrennes annuelles que le roi envoie aux princes ses vassaux, c'est du feu. L'ambassadeur qui l'apporte, arrivant, l'ancien feu est éteint tout partout en la maison.

Et de ce feu nouveau, le peuple dépendant de ce prince en doit venir prendre chacun pour soi, sur peine de crime de lèse-majesté. Où quand le roi, pour s'adonner du tout à la dévotion (comme ils font souvent), se retire de sa charge, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droit du royaume au troisième successeur. Où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires le requièrent ; on dépose le roi quand il semble bon, et substitue-t-on des anciens à prendre le gouvernement de l'Etat et le laisse-t-on parfois aussi les mains de la commune. Où les hommes et femmes sont circoncis et pareillement baptisés. Où le soldat qui en un ou divers combats est arrivé à présenter à son roi sept têtes d'ennemis, est fait noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare et incivile de la mortalité des âmes. Où les femmes s'accouchent sans plainte et sans effroi. Où les femmes en l'une et l'autre jambe portent des grèves de cuivre ; et, si un pou les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent épouser, qu'elles n'aient offert à leur roi s'il veut de leur pucelage.

Où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haussant vers le ciel. Où les hommes portent les charges sur la tête, les femmes sur les épaules ; elles pissent debout, les hommes accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les dieux les hommes qu'ils veulent honorer. Où non seulement jusques au quatrième degré, mais en aucun

plus éloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages. Où les enfants sont quatre ans en nourrice, et souvent douze ; et là même, il est estimé mortel de donner à l'enfant à téter tout le premier jour.

Où les pères ont la charge du châtiment des mâles ; et les mères à part, des femelles ; et est le châtiment de les fumer, pendus par les pieds. Où on fait circoncire les femmes. Où l'on mange toute sorte d'herbes, sans autre discrétion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur. où tout est ouvert, et les maisons pour belles et riches qu'elles soient, sans porte, sans fenêtre, sans coffre qui ferme ; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent les poux avec les dents, comme les Magots, et trouvent horrible de les voir escacher sous les ongles. Où l'on ne coupe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs où l'on ne coupe que les ongles de la droite, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse. Où ils nourrissent tout le poil du corps du côté droit, tant qu'il peut croître, et tiennent ras le poil de l'autre côté. Et en voisines provinces celle-ci nourrit le poil de devant, celle-là le poil de derrière, et rasant l'opposite. Où les pères prêtent leurs enfants, les maris leurs femmes, à jouir aux hôtes, en payant. Où on peut honnêtement faire des enfants à sa mère, les pères se mêler à leurs filles, et à leurs fils. Où, aux assemblées des festins, ils s'entreprêtent les enfants les uns aux autres.

Ici on vit de chair humaine ; là c'est office de piété de tuer son père en certain âge ; ailleurs les pères ordonnent des enfants encore au ventre des mères, ceux qu'ils veulent être nourris et conservés, et ceux qu'ils veulent être abandonnés et tués ailleurs les vieux maris prêtent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir ; et ailleurs elles sont communes sans péché voire en tel pays portent pour marque d'honneur autant de belles houppes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de mâles. N'a pas fait la coutume encore une chose publique de femmes à part ? leur a-t-elle pas mis les armes à la main ? fait dresser des armées, et livrer des batailles ?

Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la tête des plus sages, ne l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous savons des nations entières où non seulement la mort était méprisée, mais festoyée ; où les enfants de sept ans souffraient à être fouettés jusques à la mort, sans changer de visage ; où la richesse était en tel mépris, que le plus chétif citoyen de la ville n'eût daigné baisser le bras pour amasser une

bourse d'écus. Et savons des régions très fertiles en toutes façons de vivre, où toutefois, les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'étaient du pain, du nasitort et de l'eau.

Fit-elle pas encore ce miracle en Chio, qu'il s'y passa sept cents ans, sans mémoire que femme ni fille y eût fait faute à son honneur ?

En somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle ne ne fasse, ou qu'elle ne puisse ; et avec raison l'appelle Pindare, à ce qu'on m'a dit, la reine et emperière du monde.

Celui qu'on rencontra battant son père, répondit que c'était la coutume de sa maison : que son père avait ainsi battu son aïeul ; son aïeul, son bisaïeul ; et, montrant son fils : Et celui-ci me battra quand il sera venu au terme de l'âge où je suis. Et le père que le fils tirassait et saboulait en la rue, lui commanda de s'arrêter à certain huis ; car lui n'avait traîné son père que jusque-là ; que c'était la borne des injurieux traitements héréditaires que les enfants avaient en usage faire aux pères en leur famille. Par coutume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre ; et autant par coutume que par nature les mâles se mêlent aux mâles. Les lois de la conscience que nous disons naître de nature, naissent de la coutume ; chacun ayant en vénération interne les opinions et moeurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut défendre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement.

Quand ceux de Crète voulaient au temps passé maudire quelqu'un, ils priaient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coutume. Mais le principal effet de sa puissance, c'est de nous saisir et empiéter de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous de nous ravoire de sa prise et de rentrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vrai, parce que nous les humons avec le lait de notre naissance, et que le visage du monde se présente en cet état à notre première vue, il semble que nous soyons nés à la condition de suivre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en crédit autour de nous et infuses en notre âme par la semence de nos pères, il semble que ce soient les générales et naturelles.

Par où il advient que ce qui est hors des gonds de coutume, on le croit hors des gonds de raison ; Dieu sait combien déraisonnablement, le plus souvent. Si, comme nous, qui nous étudions, avons appris de faire, chacun



qui entendit une juste sentence regardait incontinent par où elle lui appartient en son propre, chacun trouverait que celle-ci n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bêtise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les avis de la vérité et ses préceptes comme adressés au peuple, non jamais à soi ; et au lieu de les coucher sur ses moeurs, chacun les couche en sa mémoire, très sottement et très inutilement. Revenons à l'empire de la coutume.

Les peuples nourris à la liberté et à se commander eux-mêmes, estiment tout autre forme de police monstrueuse et contre nature. Ceux qui sont dits à la monarchie en font de même. Et quelque facilité que leur prête fortune au changement, lors même qu'ils se sont, avec grandes difficultés, défaits de l'importunité d'un maître, ils courent à en replanter un nouveau avec pareilles difficultés, pour ne se pouvoir résoudre de prendre en haine la maîtrise.

C'est par l'entremise de la coutume que chacun est content du lieu où Nature l'a planté, et les sauvages d'Ecosse n'ont que faire de la Touraine, ni les Scythes de la Thessalie.

Darius demandait à quelques Grecs pour combien ils voudraient prendre les coutumes des Indes, de manger leurs pères trépassés (car c'était leur forme, estimant ne leur pouvoir donner plus favorable sépulture, que dans eux-mêmes), ils lui répondirent que pour chose du monde ils ne le feraient ; mais, s'étant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon et prendre celle de Grèce, qui était de brûler les corps de leurs pères, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous dérobe le vrai visage des choses,

Rien n'est grand, si admirable au premier abord que peu à peu on ne le regarde avec moins d'étonnement.

Autrefois, ayant à faire valoir quelque-une de nos observations, et reçue avec résolue autorité bien loin autour de nous, et ne voulant point, comme il se fait, l'établir seulement par la force des lois et des exemples, mais quêtant toujours jusques à son origine, j'y trouvai le fondement si faible, qu'à peine que je ne m'en dégoûtasse, moi qui avais à le confirmer en autrui.

C'est cette recette, de quoi Platon entreprend de chasser les amours dénaturés de son temps, qu'il estime souveraine et principale : a savoir que

l'opinion publique les condamne, que les poètes, que chacun en fasse des mauvais contes. Recette par le moyen de laquelle, les plus belles filles n'attirent plus l'amour des pères, ni les frères plus excellents en beauté l'amour des soeurs, les fables mêmes de Thyeste, d'OEdipe, de Macarée ayant avec le plaisir de leur chant, infus cette utile créance en la tendre cervelle des enfants. De vrai, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez connue ; mais de la traiter et faire valoir selon nature ; il est autant malaisé, comme il est aisé de la faire valoir selon l'usage, les lois et les préceptes. Les premières et universelles raisons sont de difficile perscrutation. Et les passent nos maîtres en écumant, ou, ne les osant pas seulement tâter, se jettent d'abordée dans la franchise de la coutume, où ils s'enflent et triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors de cette originelle source faillent encore plus et s'obligent à des opinions sauvages, comme Chrysippe qui sema en tant de lieux de ses écrits le peu de compte en quoi il tenait les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles fussent. Qui voudra se défaire de ce violent préjudice de la coutume, il trouvera plusieurs choses reçues d'une résolution indubitable, qui n'ont d'appui qu'en la barbe chenuë et rides de l'usage qui les accompagne ; mais, ce masque arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus sûr état. Pour exemple, je lui demanderai lors, quelle chose peut-être plus étrange, que de voir un peuple obligé à suivre des lois qu'il n'entendit jamais, attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achats, à des règles qu'il ne peut savoir, n'étant écrites ni publiées en sa langue, et desquelles par nécessité il lui faille acheter l'interprétation et l'usage ? Non selon l'ingénieuse opinion d'Isocrate, qui conseille à son Roi de rendre les trafics et négociations de ses sujets libres, franches et lucratives, et leurs débats et querelles onéreuses, les chargeant de pesants subsides ; mais selon une opinion monstrueuse, de mettre en trafic la raison même et donner aux lois cours de marchandise. Je sais bon gré à la fortune, de quoi, comme disent nos historiens.

- Ce fut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemagne nous voulant donner les lois latines et impériales. Qu'est-il plus farouche que de voir une nation, où par légitime coutume la charge de

juger se vende, et les jugements soient payés à purs deniers comptants, et où légitimement la justice soit refusée à qui n'a pas de quoi la payer, et ait cette marchandise si grand crédit, qu'il se fasse en une police un quatrième état, de gens maniant les procès, pour le joindre aux trois anciens, de l'Eglise, de la Noblesse et du Peuple ? lequel état, ayant la charge des lois et souveraine autorité des biens et des vies, fasse un corps à part de celui de la noblesse ; d'où il advienne qu'il y ait doubles lois, celles de l'honneur, et celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires (aussi rigoureusement condamnent celles-là un démenti souffert, comme celles-ci un démenti revanché) ; par le devoir des armes, celui-là soit dégradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une injure, et, par le devoir civil, celui qui s'en venge, encoure une peine capitale (qui s'adresse aux lois, pour avoir raison d'une offense faite à son honneur, il se déshonore ; et qui ne s'y adresse, il en est puni et châtié par les lois) ; et, de ces deux pièces si diverses se rapportant toutefois à un seul chef, ceux-là aient la paix, ceux-ci la guerre en charge ; ceux-là aient le gain, ceux-ci l'honneur ; ceux-là le savoir, ceux-là la vertu ; ceux-là la parole, ceux-ci l'action ; ceux-là la justice, ceux-ci la vaillance ; ceux-là la raison, ceux-ci la force ; ceux-là la longue robe, ceux-ci la courte en partage, Quant aux choses indifférentes, comme vêtements, qui les voudra ramener à leur vraie fin, qui est le service et commodité du corps, d'où dépend leur grâce et bienséance originelle, pour les plus monstrueux à mon gré qui se puissent imaginer, je lui donnerai entre autres nos bonnets carrés, cette longue queue de velours plissé qui pend aux têtes de nos femmes avec son attirail bigarré, et ce vain modèle et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnêtement nommer, duquel toutefois nous faisons montre et parade en public. Ces considérations ne détournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le style commun ; ainsi, au rebours, il me semble que toutes façons écartées et particulières partent plutôt de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraie raison ; et que le sage doit au-dedans retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses ; mais, quant au dehors, qu'il doit suivre entièrement les façons et formes reçues. La société publique n'a que faire de nos pensées ; mais le demeurant, comme nos actions, notre travail, nos fortunes et notre vie propre, il la faut prêter et abandonner à son service et aux

opinions communes, comme ce bon et grand Socrate refusa de sauver sa vie par la désobéissance du magistrat, voire d'un magistrat très injuste et très inique, Car c'est la règle des règles, et générale loi des lois, que chacun observe celles du lieu où il est :

Il est beau d'obéir aux lois de Son pays.

En voici d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loi reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a du mal à la remuer, d'autant qu'une police, c'est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble, d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en ébranler une que tout le corps ne s'en sente. Le législateur des Thuriens ordonna que quiconque voudrait ou abolir une des vieilles lois, ou en établir, une nouvelle, se présenterait au peuple la corde au col ; afin que si la nouveauté n'était approuvée d'un chacun, il fût incontinent étranglé. Et celui de Lacédémone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse assurée de n'enfreindre aucune de ses ordonnances. L'éphore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynys avait ajoutées à la musique, ne s'aimait pas si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis ; il lui suffit pour les condamner que ce soit une altération de la vieille façon. C'est ce que signifiait cette épée rouillée de la justice de Marseille .

Je suis dégoûté de la nouveauté, quelque visage qu'elle porte, et ai raison, car j'en ai vu des effets très dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploité, mais on peut dire avec apparence, que par accident elle a tout produit et engendré, voire et les maux et ruines qui se font depuis sans elle, et contre elle ; c'est à elle à s'en prendre au nez,

Hélas ! je souffre les blessures causées par mes propres traits !

Ceux qui donnent le branle à un état sont volontiers les premiers absorbés en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guère à celui qui l'a ému ; il bat et brouille l'eau pour d'autres pêcheurs. La liaison et texture de cette monarchie et ce grand bâtiment ayant été démis et dissout, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entrée à pareilles injures. La majesté royale, dit un Ancien, s'avale plus difficilement du sommet au milieu qu'elle ne se précipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jeter en des exemples, desquels ils ont senti et puni l'horreur

et le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, même au mal-faire, ceux-ci doivent aux autres la gloire de l'invention et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelle débauche puisent heureusement en cette première et féconde source les images et patrons à troubler notre police. On lit en nos lois mêmes, faites pour le remède de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toute sorte de mauvaises entreprises ; et nous advient, ce que Thucydide dit des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics on les baptisait de mots nouveaux plus doux, pour leur excuse, abâtardissant et amollissant leurs vrais titres. C'est pourtant pour réformer nos consciences et nos créances : Le prétexte est honnête. .

Mais le meilleur prétexte de nouvelleté est très dangereux : Tant il est vrai qu'aucun changement apporté aux institutions anciennes ne mérite d'être approuvé. Si me semble-t-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soi et présomption d'estimer ses opinions jusque-là que, pour les établir, il faille renverser une paix publique et introduire tant de maux inévitables et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'état, en chose de tel poids ; et les introduire en son pays propre. Est-ce pas mal ménagé, d'avancer tant de vices certains et connus, pour combattre des erreurs contestées et débattables ? Est-il quelque pire espèce de vices, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle connaissance ? .

Le Sénat osa donner en paiement cette défaite, sur le différend d'entre lui et le peuple, pour le ministère de leur religion : Cette protection concernait les dieux plus que lui-même ; ceux-ci veilleraient à ce que leurs sanctuaires ne soient pas soufflés. , conformément à ce que répondit l'oracle à ceux de Delphes en la guerre médoise. Craignant l'invasion des Perses, ils demandèrent au Dieu ce qu'ils avaient à faire des trésors sacrés de son temple, ou les cacher, ou les emporter. Il leur répondit qu'ils ne bougeassent rien ; qu'ils se soignassent d'eux ; qu'il était suffisant pour pourvoir à ce qui lui était propre, La religion chrétienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité ; mais nulle plus apparente, que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sagesse divine, qui, pour établir le salut du genre humain et conduire cette sienne glorieuse victoire

contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la merci de notre ordre politique ; et a soumis son progrès, et la conduite d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'élus ses favoris, et souffrant une longue perte d'années à mûrir ce fruit inestimable.

Il y a grand à dire, entre la cause de celui qui suit les formes et les lois de son pays, et celui qui entreprend de les régenter et changer. Celui-là allègue pour son excuse la simplicité, l'obéissance et l'exemple ; quoi qu'il fasse, ce ne peut être malice, c'est, pour le plus, malheur.

Qui ne serait ému par une antiquité attestée et certifiée par les témoignages les plus éclatants ? Outre ce que dit Isocrate, que la déférence a plus de part à la modération que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude parti ; car qui se mêle de choisir et de changer, usurpe l'autorité de juger, et se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire considération m'a fermi en mon siège, et tenu ma jeunesse même, plus téméraire, en bride : de ne charger mes épaules d'un si lourd faix, que de me rendre répondant d'une science de telle importance, et oser en celle-ci ce qu'en sain jugement je ne pourrais oser en la plus facile de celles auxquelles on m'avait instruit, et auxquelles la témérité de juger est de nul préjudice ; me semblant très inique de vouloir soumettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantaisie (la raison privée n'a qu'une juridiction privée) et entreprendre sur les lois divines ce que nulle police ne supporterait aux civiles, auxquelles encore que l'humaine raison ait beaucoup plus de commerce, si sont-elles souverainement juges de leurs juges ; et l'extrême suffisance sert à expliquer et étendre l'usage qui en est reçu, non à le détourner et innover. Si quelquefois la Providence divine a passé par-dessus les règles auxquelles elle nous a nécessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser.

Ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut, non pas imiter, mais admirer, et exemples extraordinaires ; marqués d'un exprès et particulier aveu, du genre des miracles qu'elle nous offre, pour témoignage de sa toute-puissance, au-dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impiété d'essayer à représenter et que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec étonnement.

Actes de son personnage, non pas du nôtre.

Cotta proteste bien opportunément : Lorsqu'il s'agit de religion, je suis T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scaevola, grands pontifes, non Zénon ou Cléanthe ou Chrysippe

Dieu le sache, en notre présente querelle, où il y a cent articles à ôter et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement reconnu les raisons et fondements de l'un et l'autre parti ? C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'aurait pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse, où va-t-elle ? sous quelle enseigne se jette-t-elle à quartier ? Il advient de la leur, comme des autres médecines faibles et mal appliquées ; les humeurs qu'elle voulait purger en nous, elle les a échauffées, exaspérées et aigries par le conflit, et si nous est demeurée dans le corps. Elle n'a su nous purger par sa faiblesse, et nous a cependant affaiblis, en manière que nous ne la pouvons vider non plus, et ne recevons de son opération que des douleurs longues et intestines.

Si est-ce que la fortune, réservant toujours son autorité au-dessus de nos discours, nous présente aucune fois la nécessité si urgente, qu'il est besoin que les lois lui fassent quelque place. Et quand on résiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et partout, en bride et en règle contre ceux qui ont la clef des champs, auxquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ni loi ni ordre que de suivre leur avantage, c'est une dangereuse obligation et inégalité : Avoir confiance dans un perfide procure le moyen de nuire.

D'autant que la discipline ordinaire d'un Etat qui est en sa santé ne pourroit pas à ces accidents extraordinaires ; elle présuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obéissance. L'aller légitime est en aller froid, pesant et contraint, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené.

On sait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octave et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de César, d'avoir plutôt laissé encourir toutes extrémités à leur patrie, que de la secourir aux dépens de ses lois et que de rien remuer. Car, à la vérité, en ces dernières nécessités où il n'y a plus que tenir, il serait à l'aventure plus sagement fait de baisser la tête , et prêter un peu au coup, qu'outre la possibilité à ne rien

relâcher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vaudrait mieux faire vouloir aux lois ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celui qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures, et celui qui remua pour cette fois un jour du calendrier, et cet autre qui du mois de juin fit le second mai, Les Lacédémoniens mêmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur pays, étant pressés de leur loi qui défendait d'élire par deux fois amiral un même personnage, et de l'autre part leurs affaires requérant de toute nécessité que Lysandre prît de rechef cette charge, ils firent bien un Aracus amiral, mais Lysandre surintendant de la marine. Et de même subtilité, un de leurs ambassadeurs, étant envoyé vers les Athéniens pour obtenir le changement de quelque ordonnance, et Périclès lui alléguant qu'il était défendu d'ôter le tableau où une loi était une fois posée, lui conseilla de le tourner seulement d'autant que cela n'était pas défendu. C'est ce de quoi Plutarque loue Philopce-men, qu'étant né pour commander, il savait non seulement commander selon les lois, mais aux lois même, quand la nécessité publique le requérait.



# CHAPITRE XXIV

## DIVERS ÉVÉNEMENTS DE MEME CONSEIL

Jacques Amyot, grand aumônier de France, me récita un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nôtres (et nôtre était-il à très bonnes enseignes, encore que son origine fût étrangère), que durant nos premiers troubles, au siège de Rouen, ce prince ayant été averti par la reine, mère du roi, d'une entreprise qu'on faisait sur sa vie, et instruit particulièrement par ses lettres de celui qui la devait conduire à chef, qui était un gentilhomme angevin ou manceau, fréquentant lors ordinairement pour cet effet la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet avertissement ; mais, se promenant lendemain au mont Sainte-Catherine, d'où se faisait notre batterie à Rouen (car c'était au temps que nous la tenions assiégée), ayant à ses côtés ledit seigneur grand aumônier et un autre évêque, il aperçut ce gentilhomme qui lui avait été remarqué, et le fit appeler. Comme il fut en sa présence, il lui dit ainsi, le voyant déjà pâlir et frémir des alarmes de sa conscience : Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je vous veux, et votre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher, car je suis instruit de votre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer votre marché d'essayer à le couvrir.

Vous savez bien telle chose et telle (qui étaient les tenants. et aboutissants des plus secrètes pièces de cette menée) ; ne faillez sur votre vie à me confesser la vérité de tout ce dessein. Quand ce pauvre homme se trouva pris et convaincu (car le tout avait été découvert à la reine par l'un des complices), il n'eut qu'à joindre les mains et requérir la grâce et miséricorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jeter ; mais il l'en garda, suivant ainsi son propos : Venez çà ; vous ai-je autrefois fait déplaisir ? ai-je offensé quelqu'un des vôtres par haine particulière ? Il n'y a pas trois semaines que je vous connais, quelle raison vous a pu mouvoir à entreprendre ma mort ? Le gentilhomme répondit à cela d'une voix

tremblante, que ce n'était aucune occasion particulière qu'il en eût, mais l'intérêt de la cause générale de son parti ; et qu'aucuns lui avaient persuadé que ce serait une exécution pleine de piété, d'extirper, en quelque manière que ce fût, un si puissant ennemi de leur religion.

Or, suivit ce prince, je vous veux montrer combien., la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense ; et la mienne me commande que je. vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu homicider sans raison. Allez-vous-en, retirez-vous, que je ne vous voie plus ici ; et, si vous êtes sage, prenez dorénavant en vos entreprises des conseillers plus gens de bien que ceux-là. L'empereur Auguste, étant en la Gaule, reçut certain avertissement d'une conjuration que lui brassait Lucius Cinna ; il délibéra de s'en venger, et manda pour cet effet au lendemain le conseil de ses amis ; mais la nuit d'entre deux il la passa avec grande inquiétude, considérant qu'il avait à faire mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompée ; et produisit en se plaignant plusieurs divers discours Quoi donc, faisait-il, sera-t-il dit que je demeurerai en crainte et en alarme, et que je laisserai mon meurtrier se promener cependant à son aise ? S'en ira-t-il quitte, ayant assailli ma tête que j'ai sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles, par mer et par terre ? et, après avoir établi la paix universelle du monde, sera-t-il absous, ayant délibéré non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? Car la conjuration était faite de le tuer, comme il ferait quelque sacrifice.

Après cela, s'étant tenu coi quelque espace de temps, il recommençait d'une voix plus forte, et s'en prenait à soi-même : Pourquoi vis-tu, s'il importe à tant de gens que tu meures ? N'y aura-t-il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés ? Ta vie vaut-elle que tant de dommage se fasse pour la conserver ? Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses :

Et les conseils des femmes y seront-ils reçus ? lui fit-elle. Fais ce que font les médecins, quand les recettes accoutumées ne peuvent servir : ils en essaient de contraires. Par sévérité tu n'as jusques à cette heure rien profité : Lepidus a suivi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Caapio, Murena ; Egnatius, Caapio. Commence à expérimenter comment te succéderont la douceur et la clémence. Cinna est convaincu :

pardonne-lui ; de te nuire désormais il ne pourra, et profitera à ta gloire. .

Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un avocat de son humeur, et, ayant remercié sa femme et contremandé ses amis qu'il avait assignés au Conseil, commanda qu'on fît venir à lui Cinna tout seul ; et, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre et fait donner un siège à Cinna, il lui parla en cette manière : En premier lieu je te demande, Cinna, paisible audience. N'interromps pas mon parler, je te donnerai temps et loisir d'y répondre.

Tu sais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'étant fait mon ennemi, mais étant né tel, je te sauvai, je te mis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aisé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu. L'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyai, l'ayant refusé à d'autres, desquels les pères avaient toujours combattu avec moi. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. A quoi Cinna s'étant écrié qu'il était bien éloigné d'une si méchante pensée : Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avais promis, suivit Auguste ; tu m'avais assuré que je ne serais pas interrompu : oui, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, en telle compagnie, et de telle façon. Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire ; mais de la presse de sa conscience :

Pourquoi, ajouta-t-il, le fais-tu ? Est-ce pour être empereur ? Vraiment, il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moi qui t'empêche d'arriver à l'empire.

Tu ne peux pas seulement défendre ta maison, et perdis dernièrement un procès par la faveur d'un simple libertin.

Quoi, n'as-tu moyen ni pouvoir en autre chose, qu'à entreprendre César ? Je le quitte, s'il n'y a que moi qui empêche tes espérances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosséens et Serviliens te souffrent ? et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse ? Après plusieurs autres propos (car il parla à lui plus de deux heures entières) : Or va, lui dit-il ; je te donne, Cinna, la vie, à traître et à parricide, que je te donnai autrefois à ennemi : que l'amitié commence de ce jourd'hui entre nous ; essayons qui de nous deux, de meilleure foi, moi t'ai donné ta vie, ou tu l'as reçue. , Et se départit d'avec lui en cette manière. Quelque temps après il lui donna le consulat, se plaignant de quoi il ne le lui avait osé demander. Il l'eut depuis pour fort ami et fut seul fait par lui héritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui

advint à Auguste au quarantième an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui et reçut une juste récompense de cette sienne clémence. Mais il n'en advint pas de même au nôtre : car sa douceur ne le sut garantir qu'il ne chût depuis aux lacs de pareille trahisons, Tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ; et au travers de tous nos projets, de nos conseils et précautions, la fortune maintient toujours la possession des événements.

Nous appelons les médecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin ; comme s'il n'y avait que leur art, qui ne se pût maintenir de lui-même, et qui eût les fondements trop frêles pour s'appuyer de sa propre force ; et comme s'il n'y avait qu'elle, qui ait besoin que la fortune prête la main à ses opérations. Je crois d'elle tout le pis ou le mieux qu'on voudra. Car nous n'avons, Dieu merci, nul commerce ensemble ; je suis au rebours des autres, car je la méprise bien toujours ; mais quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr et à la craindre ; et répons à ceux qui me pressent de prendre médecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soutenir l'effort et le hasard de leur breuvage. Je laisse faire nature, et présuppose qu'elle se soit pourvue de dents et de griffes, pour se défendre des assauts qui lui viennent, et pour maintenir cette contexture, de quoi elle fuit la dissolution. Je crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien étroites et bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouvelles affaires.

Or je dis que, non en la médecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part.

Les saillies poétiques, qui emportent leur auteur et le ravissent hors de soi, pourquoi ne les attribuerons nous à son bonheur ? puisqu'il confesse lui-même qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les reconnaît venir d'ailleurs que de soi, et ne les avoir aucunement en sa puissance ; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires, qui les poussent au-delà de leur dessein.

Il en est de même en la peinture, qu'il échappe parfois des traits de la main du peintre, surpassant sa conception et sa science, qui le tiennent lui-même en admiration et qui l'étonnent. Mais la fortune montre bien encore plus

évidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les grâces et les beautés qui s'y trouvent, non seulement sans l'intention, mais sans la connaissance même de l'ouvrier.

Un suffisant lecteur découvre souvent les écrits d'autrui des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues, et y prête des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chacun voit comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mêmes et en nos délibérations, il faut certes qu'il y ait du sort et du bonheur mêlé parmi ; car tout ce que notre sages se peut, ce n'est pas grand-chose ; plus elle est aiguë et vive, plus elle trouve en soi de faiblesse, et se défie d'autant plus d'elle-même. Je suis de l'avis de Sylla ; et quand je me prends garde de près aux plus glorieux exploits de la guerre, je vois, ce me semble, que ceux qui les conduisent n'y emploient la délibération et le conseil que par acquit, et que la meilleure part de l'entreprise ils l'abandonnent à la fortune, et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au-delà des bornes de tout discours. Il survient des allégresses fortuites et des fureurs étrangères parmi leurs délibérations, qui les poussent le plus souvent à prendre le parti le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au-dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner crédit à ces conseils téméraires, d'alléguer à leurs gens qu'ils y étaient conviés par quelque inspiration, par quelque signe et pronostic.

Voilà pourquoi, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de voir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultés que les divers accidents, et circonstances de chaque chose tirent, le plus sûr, quand autre considération ne nous y convierait ; est, à mon avis, de se rejeter au parti où il y a plus d'honnêteté et de justice ; et puisqu'on est en doute du plus court chemin, tenir toujours le droit ; comme, en ces deux exemples que je viens de proposer, il n'y a point de doute, qu'il ne fut plus beau et plus généreux à celui qui avait reçu l'offense, de la pardonner, que s'il eût fait autrement. S'il en est mésadvenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein ; et ne sait-on, quand il eût pris le parti contraire, s'il eût échappé la fin à laquelle son destin l'appelait ; et si, eût perdu la gloire d'une si notable bonté.

Il se voit dans les histoires force gens en cette crainte, d'où la plupart ont

suivi le chemin de courir au-devant des conjurations qu'on faisait contre eux, par vengeance et par supplices ; mais j'en vois fort peu auxquels ce remède ait servi, témoin tant d'empereurs romains, Celui qui se trouve en ce danger ne doit pas beaucoup espérer ni de sa force, ni de sa vigilance. Car combien est-il malaisé de se garantir d'un ennemi, qui est couvert du visage du plus officieux ami que nous ayons ? et de connaître les volontés et pensements intérieurs de ceux qui nous assistent ? Il a beau employer des nations étrangères pour sa garde et être toujours ceint d'une haie d'hommes armés : quiconque aura sa vie à mépris, se rendra toujours maître de celle d'autrui. Et puis ce continuel soupçon, qui met le prince en doute de tout le monde, lui doit servir d'un merveilleux tourment.

Pourtant, Dion, étant averti que Callipus épiait les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le coeur d'en informer, disant qu'il aimait mieux mourir que vivre en cette misère, d'avoir à se garder non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandro représenta bien plus vivement par effet, et plus roidement, quand ayant eu avis par une lettre de Parménion, que Philippe, son plus cher médecin, était corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner, en même temps qu'il donnait à lire sa lettre à Philippe, il avala le breuvage qu'il lui avait présenté. Fut-ce pas exprimer cette résolution, que si ses amis le voulaient tuer, il consentait qu'ils le pussent faire ? Ce prince est le souverain patron des actes hasardeux ; mais je ne sais s'il y a trait en sa vie, qui ait plus de fermeté que celui-ci, ni une beauté illustre par tant de visages.

Ceux qui prêchent aux princes la défiance si attentive, sous couleur de leur prêcher leur sûreté, leur prêchent leur ruine et leur honte. Rien de noble ne se fait sans hasard. J'en sais un de courage très martial de sa complexion, et entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions ; qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune réconciliation de ses anciens ennemis, se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on lui fasse, quelque utilité qu'il y voie. J'en sais un autre qui a inespérément avancé sa fortune, pour avoir pris conseil tout contraire. La hardiesse, de quoi ils cherchent si avidement la gloire, se représente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes, en un cabinet qu'en un camp, le bras pendant que le bras levé. La prudence si tendre et circonspecte est

mortelle ennemie de hautes exécutions.

Scipion sut pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée et abandonnant l'Espagne, douteuse encore sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux, pour se commettre en terre ennemie, à la puissance d'un roi barbare, à une foi inconnue, sans obligation, sans otage, sous la seule sûreté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur et de la promesse de ses hautes espérances :

La plupart du temps la bonne foi appelle la bonne foi.

A une vie ambitieuse et fameuse il faut, au rebours, prêter peu et porter la bride courte aux soupçons ; la crainte et la défiance attirent l'offense et la convient.

Le Plus défiant de nos rois établit ses affaires, principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis, montrant avoir entière fiance d'eux, afin qu'ils la prissent de lui. A ses légions, mutinées et armées contre lui, César opposait seulement l'autorité de son visage et la fierté de ses paroles ; et se fiait tant à soi et à sa fortune, qu'il ne craignait point de l'abandonner et commettre à une armée séditeuse et rebelle.

Il parut sur un tertre de gazon., debout, le visage intrépide, et en ne craignant rien, il mérita d'être craint.

Mais il est bien vrai que cette forte assurance ne se peut représenter bien entière et naïve, que par ceux auxquels l'imagination de la mort et du pis qui peut advenir après tout, ne donne point d'effroi ; car de là présenter tremblante, encore douteuse et incertaine, pour le service d'une importante réconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'autrui, de s'y aller soumettre et fier, pourvu que ce soit librement et sans contrainte d'aucune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins déchargé de tout scrupule. Je vis en mon enfance un gentilhomme, commandant à une grande ville, empressé à l'émotion d'un peuple furieux, pour éteindre ce commencement de trouble, il prit parti de sorti d'un lieu très assuré où il était, et se rendre à cette tourbe mutine ; d'où mal lui prit, et y fut misérablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faute fut tant d'être sorti, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa mémoire, comme ce fut d'avoir pris une voie de soumission et de mollesse, et d'avoir voulu

endormir cette rage, plutôt en suivant que en guidant, et en requérant plutôt qu'en remontrant ; et estime que la fermeté, l'autorité et une contenance de parole, une gracieuse sévérité, avec un commandement militaire plein de sécurité, de confiance, convenable à son rang et à la dignité de sa charge, lui eût mieux succès, au moins avec plus d'honneur et de bienséance. Il n'est rien moins espérable de ce monstre ainsi agité que l'humanité et la douceur ; il recevra bien plutôt la révérence et la crainte. Je lui reprocherais aussi, qu'ayant pris une résolution, plutôt brave, à mon gré, que téméraire, de se jeter faible et en pourpoint dans cette mer tempêtueuse d'hommes insensés, il la devait avaler toute, et n'abandonner ce personnage, là où il lui advint, après avoir reconnu le danger de près, de saigner du nez et d'altérer encore depuis cette contenance démise et flatteuse qu'il avait entreprise, en une contenance effrayée ; chargeant sa voix et ses yeux d'étonnement et de pénitence. Cherchant à corniller et se dérober, il les enflamma et appela sur soi. On délibérait de faire une montre générale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrètes, et n'est point où, en plus grande sûreté, on les puisse exercer) ; il y avait publiques et notoires apparences qu'il n'y faisait pas fort bon pour aucuns, auxquels touchait la principale et nécessaire charge de les reconnaître. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile et qui avait beaucoup de poids et de suite. Le mien fut, qu'on évitât surtout de donner aucun témoignage de ce doute, et qu'on s'y trouvât et mêlât parmi les files, la tête droite et le visage ouvert, et qu'au lieu d'en retoucher aucune chose (à quoi les autres opinions visaient le plus), qu'au contraire on sollicitât les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes en l'honneur des assistants, et n'épargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dès lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La-voie qu'y tint Jules César, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement, il essaya, par clémence et douceur, à se faire aimer de ses ennemis mêmes, se contentant, aux conjurations qui lui étaient découvertes, de déclarer simplement qu'il en était averti ; cela fait, il prit une très noble résolution d'attendre, sans effroi et sans sollicitude, ce qui lui en pourrait advenir, s'abandonnant, et se remettant à la garde des dieux et de la fortune ; car certainement c'est l'état où il était quand il fut tué.



Un étranger, ayant dit et publié partout qu'il pourrait instruire Denys, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et découvrir en toute certitude les parties que ses sujets machineraient contre lui, s'il lui voulait donner une bonne pièce d'argent, Denys, en étant averti, le fit appeler à soi pour l'éclaircir d'un art si nécessaire à sa conservation ; cet étranger lui dit qu'il n'y avait pas d'autre art, sinon qu'il lui fît délivrer un talent et se vantât d'avoir appris de lui un singulier secret. Denys trouva cette invention bonne et lui fit compter six cents écus. Il n'était pas vraisemblable qu'il eût donné si grande somme à un homme inconnu, qu'en récompense d'un très utile apprentissage ; et. servait cette réputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant, les princes sagement publient les avis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien avertis et qu'il ne se peut rien entreprendre de quoi ils ne sentent le vent. Le duc d'Athènes fit plusieurs sottises en l'établissement de sa fraîche tyrannie sur Florence ; mais celle-ci la plus notable, qu'ayant reçu le premier avis des monopoles que ce peuple dressait contre lui, par Matteo di Morozo, complice d'elles, il le fit mourir, pour supprimer cet avertissement et ne faire sentir qu'aucun en la ville se peut ennuyer de son juste gouvernement. Il me souvient avoir lu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avait échappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivaient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval, qui avait charge de le prendre, passa tout joignant un hallier où il s'était tapi, et faillit de le découvrir ; mais lui, sur ce point-là, considérant la peine et les difficultés aux quelles il avait déjà si longtemps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisait de lui partout, le peu de plaisir qu'il pouvait espérer d'une telle vie, et combien il lui valait mieux passer une fois le pas que demeurer toujours en cette transe, lui-même les rappela et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour ôter eux et lui d'une plus longue peine. D'appeler les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard ; si crois-je qu'encore vaudrait-il mieux le prendre que de demeurer en la fièvre continue d'un accident qui n'a point de remède. Mais, puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquiétude et d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se préparer à tout ce qui en pourra advenir et tirer quelque consolation de ce

qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

# CHAPITRE XXV

## DU PÉDANTISME

Je me suis souvent dépité, en mon enfance, de voir les comédies italiennes toujours un pédante pour badin et le surnom de magister n'avoir guère plus honorable signification parmi nous. Car, leur étant donné en gouvernement et en garde, que pouvais-je moins faire que d'être jaloux de leur réputation ? Je cherchais bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en savoir ; d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des autres. Mais en ceci perdais-je mon latin, que les plus galants hommes c'étaient ceux qui les avaient le plus à mépris, témoin notre bon du Bellay :

Mais je hais par surtout un savoir pédantesque Et est cette coutume ancienne ; car Plutarque dit que Grec et écolier étaient mots de reproche entre les romains, et de mépris.

Depuis, avec l'âge, j'ai trouvé qu'on avait une grandissime raison, et que Pardieu les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Mais d'où il puisse advenir qu'une âme riche de la connaissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus éveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soi, sans s'amender, les discours et les jugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute.

A recevoir tant de cervelles étrangères, et si fortes, et si grandes, il est nécessaire (me disait une fille, la première de nos princesses, parlant de quelqu'un), que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux autres. Je dirais volontiers que, comme les plantes s'étouffent de trop d'humidité, et les lampes de trop d'huile ; aussi l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière, lequel, saisi et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se démêler ; et que cette charge le tienne courbe et croupi. Mais il en va autrement ; car notre âme s'élargit d'autant

plus qu'elle se remplit ; et aux exemples des vieux temps il se voit, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniemens des choses publiques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'Etat avoir été ensemble très savants.

Et, quant aux philosophes retirés de toute occupation publique, ils ont été aussi quelquefois, à la vérité, méprisés par la liberté comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendant ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prêts ! Ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un boeuf ; que c'est qu'agir et souffrir ; quelles bêtes ce sont que lois et justice. Parlent-ils du magistrat, ou parlent-ils à lui ? C'est d'une liberté irrévérente et incivile. Disent-ils louer leur prince ou un roi ? c'est un pâtre pour eux, oisif comme un pâtre, occupé à pressurer et tondre ses bêtes, mais bien plus rudement qu'un pâtre. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posséder deux mille arpents de terre ? eux s'en moquent, accoutumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez-vous de votre noblesse pour compter sept aïeux riches ? ils vous estiment de peu, ne concevant à l'image universelle de nature, et combien chacun de nous a eu de prédécesseurs : riches, pauvres, rois, valets, Grecs et Barbares. Et quand vous seriez cinquantième descendant de Hercule, ils vous trouvent vain de faire valoir ce présent de la fortune. Ainsi les dédaignait le vulgaire, comme ignorants les premières choses et communes, et comme présomptueux et insolents. Mais cette peinture platonique est bien éloignée de celle qu'il faut à nos gens. On enviait ceux-là comme étant au-dessus de la commune façon, comme méprisants les actions publiques, comme ayant dressé une vie particulière et inimitable, réglée à certains discours hautains et hors d'usage.

Ceux-ci on les dédaigne, comme étant au-dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme traînant une vie et des moeurs basses et viles après le vulgaire.

Je hais les hommes lâches en action et philosophes en paroles. .

Quant à ces philosophes, dis-je, comme ils étaient grands en science, ils étaient encore plus grands, en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de ce géomètre de Syracuse, lequel, ayant été détourné de sa contemplation pour en mettre quelque chose en pratique à la défense de son pays, qu'il mit

soudain en train des engins épouvantables et des effets surpassant toute créance humaine, dédaignant toutefois lui-même toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'étaient que l'apprentissage et le jouet ; aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a vus voler d'une aile si haute, qu'il paraissait bien leur coeur et leur âme s'être merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns, voyant la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés ; et celui qui demanda à Cratès jusques à quand il faudrait philosopher, en reçut cette réponse : Jusques à tant que ce ne soient plus des âniers qui conduisent nos armées. Héraclite résigna la royauté à son frère ; et aux Ephésiens qui lui reprochaient à quoi il passait son temps à jouer avec les enfants devant le temple : Vaut-il pas mieux faire ceci, que gouverner les affaires en votre compagnie ? D'autres ayant leur imagination logée au-dessus de la fortune et du monde, trouvèrent les sièges de la justice et les trônes mêmes des rois, bas et vils. Et refusa Empédocle la royauté que les Agrigentins lui offrirent ; Thalès accusant quelquefois le soin du ménage et de s'enrichir, on lui reprocha que c'était à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il lui prit envie, par passe-temps, d'en montrer l'expérience ; et, ayant pour ce coup ravalé son savoir au service du profit et du gain, dressa un trafic, qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus expérimentés de ce métier-là en pouvaient faire de pareilles. Ce qu'Aristote récite d'aucuns qui appelaient et celui-là et Anaxagoras et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles, outre ce que je ne digère pas bien cette différence de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens ; et, à voir la basse et nécessaire fortune de quoi ils se payent, nous aurions plutôt occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont et non sages et non prudents.

Je quitte cette première raison, et crois qu'il vaut mieux dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences ; et qu'à la mode de quoi nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ni les écoliers, ni les maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai, le soin et la dépense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la tête de science ; du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un

passant à notre peuple : O le savant homme ! Et d'un autre : O le bon homme ! Il ne faudra pas de tourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : O les lourdes têtes ! Nous nous enquérons volontiers : Sait-il du grec ou du latin ? écrit-il en vers ou en prose ? Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière.

Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vide. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain et le portent au bec sans le tâter, pour en faire becquée à leurs petits, ainsi nos pédantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.

C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de même, ce que je fais en la plupart de cette composition ? Je m'en vais écorniflant par-ci par-là des livres les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ai point de gardoires, mais pour les transporter en celui-ci, où, à vrai dire, elles ne sont plus miennes qu'en leur première place. Nous ne sommes, ce crois-je, savants que de la science présente, non de la passée, aussi peu que de la future.

Mais, qui pis est, leurs écoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ainsi elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autrui, et d'en faire des contes, comme une vaine monnaie inutile à tout autre usage et emploi qu'à compter et jeter.

Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qui est conduit par elle, fait naître les nations moins cultivées par art des productions d'esprit souvent, qu'il luttent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon est-il délicat : Je hais le sage qui n'est pas sage pour soi-même. nous dits. qu'en souffler pour souffler, mais nous en sommes à remuer les doigts , tiré d'une chalemie, Nous savons dire : Cicéron dit ainsi ; voilà les moeurs de Platon ; ce sont les mots mêmes d'Aristote.

Mais nous, que disons-nous nous-mêmes ? que jugeons-nous ? que faisons-nous ? Autant en dirait bien un perroquet. Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain, qui avait été soigneux, à fort grande dépense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenait continuellement autour de lui, afin que, quand il écherrait entre ses amis

quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils supplissent sa place et fussent tous prêts à lui fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homère, chacun selon son gibier ; et pensait ce savoir être sien parce qu'il était en la tête de ses gens ; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies .

J'en connais à qui, quand je demande ce qu'il sait, il me demande un livre pour me le montrer ; et n'oserait me dire qu'il a le derrière galeux, s'il ne va sur-le-champ étudier en son lexicon, que c'est que galeux, et que c'est que derrière.

Nous prenons en garde les opinions et le savoir d'autrui, et puis c'est tout. Il les faut faire nôtres. Nous semblons proprement celui qui, ayant besoin de feu, en irait querir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arrêterait là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soi. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère ? si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente et fortifie ?

Pensons-nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formèrent si grand capitaine sans l'expérience, les eût prises à notre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui, que nous anéantissons nos forces. Me veux-je aimer contre la crainte de la mort ? c'est aux dépens de Sénèque. Veux-je tirer de la consolation pour moi, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicéron. Je l'eusse prise en moi même, si on m'y eût exercé. Je n'aime point cette suffisance relative et mendrée.

Quand bien nous pourrions être savants du savoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous être que de notre propre sagesse avons le jugement plus sain, j'aimerais aussi cher que mon écolier eût passé le temps à jouer à la paume ; au moins le corps en serait plus allègre. Voyez-le revenir de là, après quinze ou seize ans employés : il n'est rien si malpropre à mettre en besogne. Tout ce que vous y reconnaissez d'avantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus fier et plus outrecuidé qu'il n'était parti de la maison. Il en devait rapporter l'âme pleine, il ne l'en rapporte que bouffie ; et l'a seulement enflée au lieu de la grossir.

Ces maîtres-ci, comme Platon dit des sophistes, leurs germains, sont de tous, les hommes ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes, et, seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier et un maçon, mais l'empirent, et se

font payer de l'avoir empiré.

Si la loi que Protagoras proposait à ses disciples était suivie ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimaient le profit qu'ils avaient reçu de ses disciplines, et selon celui satisfissent sa peine, mes pédagogues se trouveraient choués, s'étant remis au serment de mon expérience, Mon vulgaire périgourdin appelle fort plaisamment lettre-férits ces savantes aux, comme si vous disiez lettre-férus, auxquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vrai, le plus souvent ils semblent être ravalés, même du sens commun. Car le paysan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils savent ; ceux-ci, pour se vouloir élever et gendарmer de ce savoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empêtrant sans cesse. Il leur échappe de belles paroles, mais qu'un autre les accomode. Ils connaissent bien Galien, mais nullement le malade. Ils vous ont déjà rempli la tête de lois, et si n'ont encore conçu le noeud de la cause. Ils savent la théorique de toutes choses, cherchez qui là mette en pratique.

J'ai vu chez moi un mien ami, par manière de passe temps, ayant affaire à un de ceux-ci, contrefaire un jargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pièces rapportées, sauf qu'il était souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant toujours répondre aux objections qu'on lui faisait ; et si était homme de lettres et de réputation, et qui avait une belle robe.

O vous, nobles patriciens, condamnés à vivre avec une tête aveugle par-derrière, retournez-vous pour voir les grimaces qu'on fait dans votre dos.

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'étend bien loin, il trouvera, comme moi, que le plus souvent ils ne s'entendent, ni autrui, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux, sinon que leur nature d'elle-même le leur ait autrement façonné ; comme j'ai vu Adrien Turnèbe, qui, n'ayant fait autre profession que des lettres, en laquelle c'était à mon opinion, le plus grand homme qui fut il y a mille ans, n'avait toutefois rien de pédantesque que le port de sa robe et quelque façon externe, qui pouvait n'être pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de néant. Et hais nos gens qui supportent plus malaisément une



robe qu'une âme de travers, et regardent à sa révérence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est. Car au-dedans c'était l'âme la plus polie du monde.

Je l'ai souvent à mon escient jeté en propos éloignés de son usage ; il y voyait si clair, d'une appréhension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il semblait qu'il n'eût jamais fait autre métier que la guerre et affaires d'Etat. Ce sont natures belles et fortes.

Ceux à qui le titan Prométhée, par une grâce particulière, a façonné le coeur d'un meilleur limon. qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que notre institution ne nous gêne pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science ; les autres y ajoutent encore l'essai du sens, en leur présentant le jugement de quelque cause. Ceux-ci me semblent avoir un beaucoup meilleur style ; et encore que ces deux pièces soient nécessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce qu'à la vérité celle du savoir est moins prisable que celle du jugement.

Celle-ci se peut passer de l'autre, et non l'autre de celle-ci.

Car, comme dit ce vers grec ,à quoi faire la science, si l'entendement n'y est ? Plût à Dieu que pour le bien de notre justice ces compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encore de science. Nous sommes instruits non pour la vie, mais pour l'école.

Or il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer ; il ne l'en faut pas arroser, il l'en faut teindre ; et, s'il ne la change, et améliore son état imparfait, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, et qui empêche et offense son maître, s'il est en main faible et qui n'en sache l'usage. Il aurait mieux valu ne rien avoir appris.

A l'aventure est-ce la cause que et nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Jean cinquième, comme on lui parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Ecosse, et qu'on lui ajouta qu'elle avait été nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, répondit qu'il l'en aimait mieux, et qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la

chemise et le pourpoint de son mari. Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie que nos ancêtres n'aient pas fait grand état des lettres, et qu'encore aujourd'hui elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux consens de nos rois ; et, si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'hui proposée par le moyen de la jurisprudence, de la médecine, du pédantisme, et de la théologie encore, ne les tenait en crédit, vous les verriez sans douté aussi marrniteuses qu'elles furent jamais. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ni à bien penser, ni à bien faire ?

Depuis que les savants on paru, les gens de bien ont disparu.

Toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté. Mais la raison que je cherchais tantôt, serait-elle point aussi de là : que notre étude en France n'ayant quasi autre but que le profit, moins de ceux que nature a fait naître à plus généreux offices que lucratifs, s'adonnant aux lettres, ou si courtement (retirés, avant que d'en avoir pris le goût, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à fait à l'étude, que les gens de basse fortune qui y quêtent des moyens à vivre. Et de ces gens-là les âmes, étant et par nature et par domestique institution et exempte du plus bas a loi, rapportent faussement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'âme qui n'en a point, ni pour faire voir un aveugle ; son métier est, non de lui fournir la vue, mais de la lui dresser, de lui régler ses allures pourvu qu'elle ait de soi les pieds et les jambes droites et capables. C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption, selon le vice du vase qui l'estuie. Tel a la vue claire, qui ne l'a pas droite ; et par conséquent voit le bien et ne le suit pas ; et voit la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa République, c'est donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. Nature peut tout et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses ; les bâtardes et vulgaires sont indignés de la philosophie.

Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier. De même il semble que l'expérience nous offre souvent un médecin plus mal médeciné, un théologien moins réformé, un savant moins suffisant que tout autre.

Ariston Chios avait anciennement raison de dire que les philosophes

nuisaient aux auditeurs, d'autant que la plupart des âmes ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : L'école d'Aristippe produit des débauchés, celle de Zénon, des sauvages.

En cette belle institution que Xénophon prête aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenaient la vertu à leurs enfants, comme les autres nations font les lettres. Platon dit que le fils aîné, en leur succession royale, était ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnait, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité autour des rois, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenaient charge de lui rendre le corps beau et sain, et après sept ans le conduisaient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il était arrivé au quatorzième, ils le déposaient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation.

Le premier lui apprenait la religion ; le second à être toujours véritable ; le tiers à se rendre maître des cupidités ; le quart à ne rien craindre.

C'est chose digne de très grande considération que, en cette excellente police de Lycurgue, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu de mention de la doctrine ; comme si cette généreuse jeunesse, dédaignant tout autre joug que de la vertu, on lui ait dû fournir, au lieu de nos maîtres de science, seulement des maîtres de vaillance, prudence et justice, exemple que Platon en ses Lois a suivi. La façon de leur discipline, c'était leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condamnaient et louaient ou ce personnage ou ce fait, il fallait raisonner leur dire, et par ce moyen ils aiguisaient ensemble leur entendement et apprenaient le droit. Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus conte de sa dernière leçon : C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon, ayant un petit saye, le donna à un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta son saye, qui était plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il fallait laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre semblait être mieux accommodé en ce point ; sur quoi il me remontra. Que j'avais mal fait, car je m'étais arrêté à considérer la bienséance, et il fallait premièrement avoir pourvu à la justice, qui voulait que nul ne fût forcé en ce qui .lui appartenait. Et dit qu'il en fut fouetté,

tout ainsi que nous sommes en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de frapper. Mon régent me ferait une belle harangue avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Ils ont voulu couper chemin ; et, puisqu'il est ainsi que les sciences, lors même qu'on les prend de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la prudence et la résolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfants au propre des effets, et les instruire non par ouï-dire, mais par l'essai de l'action, en les formant et moulant vivement, non seulement de préceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'oeuvres, afin que ce ne fût pas une science en leur âme, mais sa complexion et habitude ; que ce ne fût pas un acquêt, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandait à Agésilas ce qu'il serait d'avis que les enfants apprissent : Ce qu'ils doivent faire, étant hommes , répondit-il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effets si admirables.

On allait, dit-on, aux autres villes de Grèce chercher des rhétoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacédémone, des législateurs, des magistrats et empereur d'armée. A Athènes on apprenait à bien dire, et ici à bien faire ; là, à se démêler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacés ; ici, à se démêler des appâts de la volupté, et à rabattre d'un grand courage les menaces de la fortune et de la mort ; ceux-là s'embesognaient après les parce les ; ceux-ci, après les choses ; là, c'était une continuelle, exercitation de la langue ; ici, une continuelle exercitation de l'âme. Par quoi il n'est pas étrange si, Antipater leur demandant cinquante enfants pour otages, ils répondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aimaient mieux donner deux fois autant d'hommes faits, tant ils estimaient la perte de l'éducation de leur pays. Quand Agésilas convie Xénophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhétorique ou dialectique, mais pour apprendre (ce dit-il) la plus belle science qui soit ; à savoir la science d'obéir et de commander. Il est très plaisant de voir Socrate, à sa mode, se moquant de Hippias qui lui récite comment il a gagné, spécialement en certaines petites villettes de la Sicile ; bonne somme d'argent à régenter ; et qu'à Sparte il n'a gagné pas un sol : que ce sont gens idiots, qui ne savent ni mesurer ni compter, ne font état ni de grain ni de rythme, s'amusant seulement à savoir la suite des rois, établissements et décadences des Etats,

et tels fatras de comptes. Et au bout de cela Socrate ; lui faisant avouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie, lui laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'étude des sciences amollit et effémine les courages, plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort Etat qui paraisse pour le présent au monde, est celui des Turcs ; peuples également produits à l'estimation des armes et mépris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fût savante. Les plus belliqueuses nations en nos jours sont les plus grossières et ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamerlan nous servent à cette preuve. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, ce qui sauva toutes les librairies d'être passées au feu, ce fut un d'entre eux qui sema cette opinion, qu'il fallait laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les détourner de l'exercice militaire et amuser à des occupations sédentaires et oisives. Quand notre roi Charles huitième, sans tirer l'épée du fourreau, se vit maître du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conquête à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savants que vigoureux et guerriers.

# CHAPITRE XXVI

## DE L'INSTITUTION DES ENFANTS

### A MADAME DIANE DE POIX, COMTESSE DE GURSON

Je ne vis jamais père, pour teigneux ou bossu que fût son fils, qui laissât de l'avouer. Non pourtant, s'il n'est du tout enivré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de sa défaillance ; mais tant y a qu'il est sien. Aussi moi, je vois, mieux que tout autre, que ce ne sont ici que rêveries d'homme qui n'a goûté des sciences que la croûte première, en son enfance, et n'en a retenu qu'un général et informe visage : un peu de chaque chose, et rien du tout, à la Française. Car, en somme, je sais qu'il y a une Médecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathématique, et grossièrement ce à quoi elles visent. Et à l'aventure encore sais-je la prétention des sciences en général au service de notre vie. Mais d'y enfoncer plus avant, de m'être rongé les ongles à l'étude de Platon ou d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniâtre après quelque science, je ne l'ai jamais fait : ce n'est pas mon occupation, ni n'est art de quoi je susse peindre seulement les premiers linéaments. Et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus savant que moi, qui n'ai seulement pas de quoi l'examiner sur sa première leçon, au moins selon celle. Et, si l'on m'y force, je suis contraint, assez ineptement, d'en tirer quelque matière de propos universel, sur quoi j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est autant inconnue, comme à moi la leur.

Je n'ai dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Sénèque, où je puisse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier ; à moi, si peu que rien.

L'Histoire, c'est plus mon gibier, ou la poésie, que j'aime d'une particulière inclination. Car, comme disait Cléanthe, tout ainsi que la voix, contrainte

dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble-t-il que la sentence, prestée aux pieds nombreux de la poésie, s'élançe bien plus brusquement et me faire d'une plus vive secousse. Quant aux facultés naturelles qui sont en moi, de quoi c'est ici l'essai, je les sens Fléchir sous la charge. Mes conceptions et mon jugement ne marchent qu'à tâtons, chancelant, bronchant et choppant ; et quand je suis allé le plus avant que je puis si ne me suis-je aucunement satisfait ; je vois encore du pays au-delà, mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis démêler. Et, entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ai entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout présentement son discours de la force de l'imagination, à me reconnaître, au prix de ces gens-là, si faible et si chétif, si pesant et si endormi, je me fais pitié ou dédain à moi-même. Si me gratifié-je de ceci, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs ; et que je vais au moins de loin après, disant que voire. Aussi que cela, qu'un chacun n'a pas, de connaître l'extrême d'entre eux et moi. Et laisse, ce néanmoins, mes inventions ainsi faibles et basses, comme je ai produites, sans en replâtrer et recoudre les défauts cette comparaison m'y a découverts.

Il faut avoir reins bien fermes pour entreprendre de marcher à front avec ces gens là. Les écrivains indiscrets notre siècle, qui, parmi leurs ouvrages de néant, vont des lieux entiers des anciens auteurs pour cet honneur, font le contraire. Car cette infinie descente illustre, et rend un visage si pâle, si terni et laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

C'était deux contraires fantaisies. Le philosophe Clirysippe mêlait à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres auteurs, et, en un, la Médée d'Euripide ; et disait Apollodore que, qui en retrancherait ce qu'il y avait d'étranger, son papier demeurerait en blanc. Epicure au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avait pas semé une seule allégation étrangère .

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage.

J'avais traîné languissant après des paroles françaises si exsangues, si

décharnées et si vides de matière et de sens que ce n'étaient vraiment, que paroles françaises ; au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à te contrer une pièce haute, riche et élevée jusques aux nues. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu allongée, cela eût été excusable ; c'était un précipice si droit et si coupé que, des six premières paroles, je connus que je m'envolais en l'autre monde. De là je découvris la fondrière d'où je venais, si basse et si profonde, que je n'eus jamais plus le coeur de m'y ravalier. Si j'étoffais l'un de mes discours de ces riches dépouilles, il éclairerait par trop la bêtise des autres.

Reprendre en autrui mes propres fautes ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je fais souvent, celles d'autrui en moi. Il les faut accuser partout et leur ôter tout lieu de franchise. Si sais-je bien combien audacieusement j'entreprends à tous coups de m'égalier à mes larcins, d'aller pair quant et eux, non sans une téméraire que je puisse tromper les yeux des juges à les nier. Mais c'est autant par le bénéfice de mon que par le bénéfice de mon invention et de moi. Et puis je ne lutte point en gros ces vieux là, et corps à corps : c'est par reprises, menues et ces atteintes. Je ne m'y heurte pas ; je ne fais que tâter ; et ne vais point tant comme je marchande Si je leur pouvais tenir palot, je serais homme, car je ne les entreprends que par où ils sont les plus raides.

De faire ce que j'ai découvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autrui, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts, conduire son dessein, comme il est aisé aux savants en une matière commune, sous les inventions anciennes rapiécées par ci par là ; à ceux qui les veulent cacher et faire propres, c'est premièrement injustice et lâcheté, que, n'ayant rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se présenter par une valeur étrangère, et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se décrier envers les gens d'entendement qui hochent du nez notre incrustation empruntée, desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que je veuille moins faire. Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Ceci ne touche pas les centons qui se publient pour centons ; et j'en ai vu de très ingénieux en mon, temps, entre autres un, sous le nom de Capilupusio, outre les anciens. Ce sont des esprits qui se font voir et par ailleurs et par là, comme Lipse en ce docte et laborieux tissu de ses Politiques.



Quoi qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soient ces inepties, je n'ai pas délibéré de les cacher, non plus qu'un mien portrait chauve et grisonnant, où le peintre aurait mis non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai par aventure autre demain, si nouveau apprentissage change. Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire quelqu'un donc, ayant vu l'article précédent, de chez moi, l'autre jour, que je me devais être un étendu sur le discours de l'institution des enfants.

Madame, si j'avais quelque suffisance en ce sujet, je ne pourrais la mieux employer que d'en faire un présent à ce petit homme qui vous menace de faire tantôt une belle sortie de chez vous (vous êtes trop généreuse pour commencer autrement que par un mâle). Car, ayant eu tant de part à la conduite de votre mariage, j'ai quelque droit et intérêt à la grandeur et prospérité de tout ce qui en viendra, outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à désirer honneur, bien et avantage à tout ce qui vous touche. Mais, à la vérité, je n'y entends sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble être en cet endroit où il se traité de la nourriture : et institution des enfants. Tout ainsi que l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aisées, et le planter même ; mais depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'élever il y a une grande variété de façons et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter ; mais, depuis qu'ils sont nés, on se charge d'un soin divers, plein d'embesognement et de crainte, à les, dresser et nourrir.

La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas âge, et si obscure, les promesses si incertaines et fausses, qu'il est malaisé d'y établir aucun solide jugement.

Voyez Cimon, voyez Thémistocle et mille autres, combien ils se sont disconvenus à eux-mêmes. Les petits des ours, des chiens, montrent leur inclination naturelle ; mais les hommes, se jetant incontinent en des accoutumances, en des opinions, en des lois, se gent ou se déguisent facilement, Si est-il difficile de forcer les propensions d'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi route, pour néant se travaille-t-on souvent et

on beaucoup d'âge à dresser des enfants aux auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois, cette difficulté, mon opinion est de les acheminer jours aux meilleures choses et plus profitables, et se doit peu appliquer à ces légères divinations et pronostics que nous prenons des mouvements de leur enfance. Platon même, en sa République, me semble leur donner beaucoup d'autorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un outil de merveilleux service, notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous êtes. A la vérité, elle n'a point son vrai usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fière de prêter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation étrangère, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, Madame, parce que je crois que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vôtres, vous qui en avez savouré la douceur, et qui êtes d'une race lettrée (car nous avons encore les écrits de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte votre mari. et vous êtes descendus ; et François, monsieur de Candale, votre oncle, en fait naître tous les jours d'autres, qui étendront la connaissance de cette qualité de votre famille à plusieurs siècles), je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie que j'ai contraire au commun usage ; c'est tout ce que je puis conférer à votre service en cela.

La charge du gouverneur que vous lui donnerez du choix duquel dépend tout l'effet de son institution, elle autres grandes parties ; mais je n'y touche pour n'y savoir rien apporter qui vaille ; et de article, sur lequel je me mêle de lui donner avis, m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un de maison qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des Muses, et puis elle regarde et dépend d'autrui), ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les moeurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de criailier à nos oreilles, comme qui verserait dans un

entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigeât cette partie, et que, de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle même ; quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple, parler à son tour. Socrate et depuis Arcesilas faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux, L'autorité de ceux qui enseignent nuit la plupart du temps à ceux qui veulent apprendre. .

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doit ravalier pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion nous gâtons tout ; et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est l'une des plus ardues besognes que je sache ; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures riles et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme mont qu'à val. Ceux qui, comme porte notre usage, d'une même leçon et pareille mesure de plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, en rencontrent à peine deux ou trois qui quelque juste fruit de leur discipline. Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon. C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire. Notre âme ne branle qu'à crédit, liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes que nous n'avons plus de franches allures. Notre vigueur et liberté est éteinte. Ils ne sont jamais sous leur propre autorité.

- Je vis privément à Pise un honnête homme, mais si Aristotélicien, que le plus général de ses dogmes est : que la touche et règle de toutes imaginations solides et de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine

d'Aristote ; que, hors de là, ce ne sont que chimères et inanité ; qu'il a tout vu et tout dit. Cette proposition, pour avoir été un peu trop largement et iniquement interprétée, le mit autrefois et tint longtemps en grand accessoire à l'inquisition à Rome.

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine et ne loge rien en sa tête par simple autorité et, à crédit ; les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera. Aussi bien que savoir douter me plaît.

Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. Nous ne sommes, pas sous la domination d'un roi ; que chacun dispose de lui-même.

Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun. et ne sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais eues en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine ainsi les pièces empruntées d'autrui ; il les transformera et, confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former.

Qu'il cèle tout ce de quoi il a été secouru, et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pillleurs, les emprunteurs mettent en parade leurs bâtiments, leurs achats, non pas ce qu'ils tirent d'autrui. Vous ne voyez pas les épices d'un homme de parlement, vous voyez les alliances qu'il a gagnées et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte public sa recette ; chacun y met son acquêt.

La gain de notre étude, c'est en être devenu et plus sage.

C'est, disait Epicharme, l'entendement qui voit qui ouït, c'est l'entendement qui profite tout, dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne : autres choses sont aveugles, sourdes et sans âme.

nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser liberté de rien faire de

soi. Qui demanda jamais à disciple ce qu'il lui semble de la Rhétorique et de Grammaire de telle ou telle sentence de Cicéron ? nous les plaque en la mémoire tout empennées, des oracles où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Savoir par coeur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'avis de Platon, qui dit la fermeté, la foi, la sincérité être la vraie philosophie, les autres sciences et qui visent ailleurs, n'être que fard.

Je voudrais que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent des cabrioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-ci veulent instruire notre entendement, sans l'ébranler et mettre en besogne, ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer, comme ceux-ci nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer ni à parler, ni à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers, non pour en rapporter seulement, à mode de nôtre noblesse française, combien de pas a Santa Rotonda, ou la richesse des caleçons de la Signora Livie, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron ; de quelque vieille ruine de là, est plus long et plus large que celui de quelque pareille médaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrais qu'on commençât à le promener dès sa tendre enfance, et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez. de bonne heure, la langue ne se peut plier.

Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents. Cette amour naturelle les attendrit trop et relâche, voire les plus sages. Ils ne sont capables ni de châtier ses fautes, ni de le voir nourri grossièrement, comme il faut, et hasardeusement. Ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de

son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rebours, ni, contre un rude tireur, le fleuret au poing ; ni la première arquebuse. Car il n'y a remède : qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut épargner en cette jeunesse, et souvent choquer les règles de la médecine :

Qui passe sa vie en plein air dans les périls.

Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme ; il lui faut aussi roidir les muscles. Elle est trop pressée, si elle n'est secondée, et a trop à faire de seule fournir à deux offices. Je sais combien adonne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et aperçois souvent en ma leçon, qu'en leurs écrits mes maîtres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'épaississure de la peau et dureté des os. J'ai vu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nés qu'une bastonnade leur est moins qu'à moi une chiquenaude ; qui ne remuent ni langue ni sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les athlètes contrefont les philosophes en patience, c'est plutôt vigueur de nerfs que de coeur. Or, l'accoutumance à porter le travail est accoutumance à porter la douleur : Le travail donne du cal contre la douleur. . Il le faut rompre à la peine et âpreté des exercices, pour le dresser à la peine et âpreté de la douleur, de la colique, du cautère, de la geôle, et de la torture, car de ces dernières ci encore peut-il être en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les méchants. Nous en sommes à l'épreuve. Quiconque combat les lois, menace les plus gens de bien d'escourgées et de la corde.

Et puis, l'autorité du gouverneur, qui doit être souveraine sur lui, s'interrompt et s'empêche par la présence des parents. Joint que ce respect que la famille lui porte, la connaissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas légères incommodités en cet âge.

En cette école du commerce des hommes, j'ai souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donne de nous, et sommes plus en peine d'employer notre marchandise que d'en acquérir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualités très commodes à la conversation. On dressera cet enfant à être épargnant et ménager de sa suffisance, quand il l'aura acquise ; à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence, car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appétit. Qu'il se

contente de se corriger soi-même, et ne semble pas reprocher à autrui tout ce qu'il refuse à faire, ni contraster aux moeurs publiques. Il est permis d'être sage sans ostentation, sans insolence.

Qu'il fuit ces images régentes et inciviles, et cette puérile ambition de vouloir paraître plus fin pour être autre, et tirer nom par répréhensions et nouvelletés. Comme il n'affert qu'aux grands poètes d'user des licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes âmes et illustres de se privilégier au-dessus de la coutume. Si Soctate et Aristote ont agi en quelque chose contrairement aux usages et à la coutume, qu'il ne s'imagine pas qu'il lui soit benis d'en faire autant : en effet, ils avaient obtenu cette permission par des qualités grandes et divines. On lui apprendra de n'entrer en discours ou, contestation que en quoi il verra un champion digne de sa lutte, et là même à n'employer pas tous les tours qui lui peuvent servir, mais ceux-là seulement qui lui peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons, et aimant la pertinence, et par conséquent la brièveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité, tout aussitôt qu'il l'apercevra ; soit qu'elle naisse ces mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui même par quelque ravissement. Car il ne sera pas en chaise pour dire un rôle prescrit. Il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'approuve. Ni ne sera du métier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et reconnaître. Il n'est contraint par aucune nécessité de défendre des opinions prescrites et imposée

Si son gouverneur tient de mon humeur, il lui formera la volonté à être très loyal serviteur de son prince et très affectionné et très courageux, mais il lui refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconvénients qui blessent notre franchise par ces obligations particulières, le jugement d'un homme gagé et acheté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un courtisan ne peut avoir ni loi, ni volonté de dire et penser que favorablement d'un maître qui, parmi tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir et élever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent non sans quelque raison sa franchise, et l'éblouissent.

Pourtant voit-on coutumièrement le langage de ces gens-là divers à tout autre langage d'un état, et de peu de foi en telle matière.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son et n'aient que la raison pour guide. Qu'on lui fasse entendre que de confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperçue que par lui, c'est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche ; que l'opiniâtrer et contester sont qualités communes, plus apparentes aux plus basses âmes ; que se raviser et se corriger, abandonner un mauvais parti sur le cours de son ardeur, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques.

On l'avertira, étant en compagnie, d'avoir les yeux partout ; car je trouve que les premiers sièges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guère mêlées à la suffisance. J'ai vu, cependant qu'on s'entretenait, au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie ou du goût de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traits à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un maçon, un passant ; il faut tout mettre en besogne, et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en ménage ; la sottise même et faiblesse d'autrui lui sera instruction. A contrôler les grâces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes et mépris des mauvaises.

Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses ; tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne :

Quelle terre est paralysée par la gelée, quelle autre est réduite en poussière par la chaleur, quel vent pousse favorablement les voiles vers l'Italie.

Il s'enquerra des moeurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui-là. Ce sont choses très plaisantes à apprendre et très utiles à savoir, En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres. Il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles. C'est un vain étude, qui veut ; mais qui veut aussi. c'est un étude de fruit inestimable : et le seul étude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservé à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part là, à la lecture des vies de notre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vi.e sa charge ; et qu'il



n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage que les moeurs de Hannibal et de Scipion, ni tant où mourût Marcellus, que pourquoi il fut indigne de son devoir qu'il mourût là. Qu'il ne lui apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ai lu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas lu. Plutarque en y a lu Loent, outre ce que j'y ai su lire, et, à l'aventure, outre ce que l'auteur y avait mis. A d'aucuns c'est un pur étude grammairien ; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, en laquelle les plus abstruses parties de notre nature se pénètrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours étendus, très dignes d'être sus, car, à mon gré, c'est le maître ouvrier de telle besogne ; mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît, et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là et mettre en place marchande. Comme ce tien mot, que les habitants d'Asie servaient à un seul, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est Non, donna peut-être la matière et l'occasion à La Boétie de sa Servitude Volontaire. Cela même de lui voir trier une légère action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas : cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la brièveté ; sans doute leur réputation en vaut mieux, mais nous en valons moins ; Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son savoir ; il aime mieux nous laisser désir de soi que satiété. Il savait ces choses bonnes mêmes on peut trop dire, et que Alexandridas reprocha justement à celui qui tenait aux éphores des bons propos, mais trop longs : O étranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. Ceux qui ont le corps grêle le grossissent d'embourures : ceux qui ont la matière exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas : D'Athènes , mais : Du monde .

Lui, qui avait son imagination plus pleine et plus étendue, embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses

affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine et juge que la pépie en tienne déjà les Cannibales. A voir dos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous prend au coeur, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont vues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de garder le bon temps cependant ? Moi, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. Et disait le Savoyard que, si ce sot de roi de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître d'hôtel de son duc. Son imagination ne concevait autre plus élevée grandeur que celle de son maître.

Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et préjudice. Mais qui se présente, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère nature en son entière majesté ; qui lit en son visage une si générale et constante variété ; qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate : celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais.

Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier.

Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes nous apprennent à juger sûrement des nôtres, et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa naturelle faiblesse :

qui n'est pas un léger apprentissage. Tant de remuements d'Etat et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nôtre.

Tant de noms, tant de victoires et conquêtes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser notre nom par la prise de dix argolets et d'un pouillier qui n'est connu que de sa chute. L'orgueil et la fierté de tant de pompes étrangères, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et assure la vue à soutenir l'éclat des nôtres sans siller les yeux.

Tant de milliasses d'hommes enterrés avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste.

Notre vie, disait Pythagore, retire à la grande et populeuse assemblée des jeux Olympiques. Les uns s'y exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux ; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels ne cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et régler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur règle. On lui dira, Ce qu'il est permis de souhaiter, quelle utilité a l'argent dur à gagner, combien on doit se dévouer à sa patrie et à ses parents, ce que Dieu a voulu que tu fusses, quel rôle il t'a attribué dans l'Etat, ce que nous sommes, pourquoi nous sommes nés.

que c'est que savoir et ignorer, qui doit être le but de l'étude ; que c'est que vaillance, tempérance et justice ; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la sujétion, la licence et la liberté ; à quelles marques on connaît le vrai et solide contentement jusques où il fait craindre la mort, la douleur et la honte.

Et comment on peut éviter ou supporter les épreuves. quels ressorts nous meuvent et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours de quoi on lui doit abreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui règlent ses moeurs et son sens, qui lui apprendront à se connaître, et à savoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres.

Elles servent toutes aucunement à l'instruction de notre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent aucunement. Mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement.

Si nous savions restreindre les appartenances de notre vie à leurs justes et naturelles limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de notre usage ; et en celles mêmes qui le sont, qu'il y a des étendues et enfonçures très inutiles, que nous ferions mieux de laisser là, et suivant l'institution de Socrate, borner le cours de notre étude en celles, où faut l'utilité.

Ose être sage, commence ; celui qui diffère l'heure de vivre raisonnablement ressemble à ce paysan qui attend que le fleuve baisse ; mais le fleuve coule et coulera en roulant ses flots jusqu'à l'éternité.

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants

Quel pouvoir ont les Poissons, les signes enflammés du Lion, le Capricorne qui se baigne dans les flots de l'Hespérie. .

La science des astres et le mouvement de la huitième sphère, avant que les leurs propres :

Que m'importent à moi les Pléiades, la constellation du Bouvier .

Anaximène écrivant à Pythagore : De quel sens puis-je m'amuser au secret des étoiles, ayant la mort ou la servitude toujours présente aux yeux ? (Car lors les rois de Perse préparaient la guerre contre son pays, chacun doit dire ainsi : Etant battu d'ambition, d'avarice, de témérité, de superstition, et ayant au-dedans tels autres ennemis de la vie, irai-je songer au branle du monde ? )

Après qu'on lui aura dit ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique ; et la science qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé, en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantôt par devis, tantôt par livre ; tantôt son gouverneur lui fournira de l'auteur mède, propre à cette fin de son institution ; tantôt il lui en donnera la moelle et la substance toute mâchée.

Et si, de soi-même, il n'est assez familier des livres pour trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effet de son dessein, on lui pourra joindre quelque homme de lettres, qui à chaque besoin fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute ? Ce sont là préceptes épineux et mal plaisants, et des mots vains et décharnés, où il n'y a point de prise, rien qui vous éveille l'esprit. En celle-ci, l'âme trouve où mordre et où se paître. Ce fruit est plus grand, sans comparaison, et si sera, plus tôt mûri. C'est grand cas que les choses en soient là en notre siècle, que la philosophie, ce soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se trouve de nul usage et de nul prix, et par opinion et par effet.

Je crois que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné,

sourcilleux et terrible. Oui me l'a masquée de ce faux visage, pâle et hideux ? Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne dise folâtre. Elle ne prêche que fête et bon temps. Une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son gîte. Démétrius le Grammairien, rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : Ou je me trompe, ou, à vous voir la contenance si paisible et si gaie, vous n'êtes pas en grand discours entre vous. A quoi l'un d'eux Héracléon le Mégarien, répondit : C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe Aller a double L, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs, et des superlatifs, qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur science. Mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoutumé d'égayer et réjouir ceux qui les traitent, non les renfrogner et contrister

On peut deviner, dans un corps malade, les tourments cachés de l'âme et ses joies : car c'est de là que le visage tire ses deux expressions.

L'âme qui loge la philosophie doit, par sa santé, rendre sain encore le corps. Elle doit faire luire jusques au dehors son repos et son aise ; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer par conséquent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et allègre, et d'une contenance contente et débonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une jouissance constante ; son état est comme des choses au-dessus de la lune :

toujours serein, C'est Baroco et Baralipton qui rendent leurs suppôts ainsi crottés et enflâmes, ce n'est pas elle ; ils ne la connaissent que par on-dire.

Comment ? Elle fait état de sereiner les tempêtes de l'âme, et d'apprendre la faim et les fièvres à rire, non par quelques épicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables. Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle voit bien sous soi toutes choses ; mais si peut-on y arriver, qui en sait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment et d'une pente facile et polie, comme est celle des voûtes célestes. Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, de déplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour

compagnes, ils sont allés, selon leur faiblesse, feindre cette sottise image, triste, querelleuse, dépite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher, à l'écart, en des ronces, fantôme à étonner les gens.

Mon gouverneur, qui connaît devoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de révérence envers la vertu, lui saura dire que les poètes suivent les humeurs communes, et lui faire toucher au doigt que les dieux ont mis plutôt la sueur aux avenues des cabinets de Vénus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, lui présentant Bradamante ou Angélique pour maîtresse à jouir, et d'une beauté naïve, active, généreuse, non hommasse, mais virile ; au prix d'une beauté molle, affétée, délicate artificielle ; l'une travestie en garçon coiffée d'un morion luisant, l'autre vêtue en garce, coiffée d'un attifet emperlé ; il jugera mâle son amour même, s'il choisit tout diversement à cet efféminé pasteur de Phrygie. Il lui fera cette nouvelle leçon, que le prix et hauteur de la vraie vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice, si éloigné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le règlement c'est son outil, non pas la force. Socrate, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aisance de son progrès. C'est la mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend sûrs et purs. Les modérant, elle les tient en haleine et en goût. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse ; et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satiété, maternellement, sinon jusques à la lasseté (si d'aventure nous ne voulons dire que le régime, qui arrête le buveur avant l'ivresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemi de nos plaisirs). Si la fortune commune lui faut., elle lui échappe ou elle s'en passe, et s'en forge une autre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sait être riche et puissante et savante, et coucher dans des matelas musqués. Elle aime la vie, elle aime la beauté et la gloire et la santé. Mais son office propre et particulier, c'est savoir user de ces biens là règlement, et les savoir perdre constamment : office bien plus noble qu'âpre, sans lequel tout cours de vie est dénaturé, turbulent et difforme, et y peut-on justement attacher ces écueils, ces halliers et des monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux entendre une fable que la narration d'un beau voyage ou un sage propos quand il

l'entendra ; qui, au son du tambourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se détourne à un autre qui l'appelle au jeu des bateleurs ; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paume ou du bal avec le prix de cet exercice, je n'y trouve autre remède, sinon que de bonne heure son gouverneur l'étrangle, s'il est sans témoins, ou qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville, Fût il fils d'un duc, suivant le précepte de Platon qu'il faut colloquer les enfants non selon les facultés de leur père, mais selon les facultés de leur âme.

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon, comme les autres âges, pourquoi ne la lui communique-t-on ?

L'argile est humide et molle : Hâtons-nous de la modeler sur la roue rapide qui tourne sans fin.

On nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent écoliers ont pris la vérolé avant que d'être arrivés à leur leçon d'Aristote, de la tempérance. Cicéron disait que, quand il vivrait la vie de deux hommes, il ne prendrait pas le loisir d'étudier les poètes lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus tristement encore inutiles.

Notre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie ; le demeurant est dû à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus ; ôtez toutes ces subtilités épineuses de la dialectique, de quoi notre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la philosophie, sachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable, au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou écrire.

La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la décrépitude.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et tempérance, et l'assurance de ne rien craindre ; et, avec cette munition, il l'envoya encore enfant subjuguier l'empire du monde à tout seulement 30000 hommes de pied, 4000 chevaux et quarante-deux mille écus. Les autres arts et sciences, dit-il, Alexandre les

honorait bien, et louait leur excellence et gentillesse ; mais, pour plaisir qu'il y prît, il n'était pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Tirez de là, jeunes et vieux, une ferme règle de vie et des provisions pour le triste hiver de la vie.

C'est ce que dit Epicure au commencement de sa lettre à Menicée : Ni le plus jeune refuse à philosopher, ni le plus vieil s'y lasse. Oui fait autrement, il semble dire ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison.

Pour tout ceci, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon. Je ne veux pas qu'on l'abandonne à l'humeur mélancolique d'un furieux maître d'école. Je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la géhenne et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix. Ni ne trouverais bon, quand par quelque complexion solitaire et mélancolique on le verrait adonné d'une application trop indiscrete à l'étude des livres, qu'on la lui nourrit ; cela les rend ineptes à la conversation civile et les détourne de meilleures occupations. Et combien ai-je vu de mon temps d'hommes abêtis par téméraire avidité de science ? Camarade Si s'en trouva si affolé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ni ne veux gêner ses moeurs généreuses par l'incivilité et barbarie d'autrui.

La sagesse française a été anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenait de bonne heure, et n'avait guère de tenue Si, A la vérité, nous voyons encore qu'il n'est rien de si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ai ouï tenir à gens d'entendement que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi.

Au nôtre, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vêpre, toutes heures lui seront unes, toutes places lui seront étude ; car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des moeurs, sera sa principale leçon, a ce privilège de se mêler partout. Isocrate l'orateur, étant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de répondre : Il n'est pas maintenant temps de ce que je sais faire ; et ce de quoi il est maintenant temps, je ne le sais pas faire Car de présenter des harangues ou des disputes de rhétorique à une



compagnie assemblée pour rire, et faire bonne chère ce serait un mélange de trop mauvais accord, Et autant en pourrait-on dire de toutes les autres sciences, Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traite de l'homme et de ses .devoirs et offices, ç'a été le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devait être refusée ni aux festins, ni aux jeux. Et Platon l'ayant invitée à son convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoique ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires :

Elle est utile aux pauvres, elle est utile aux riches. Si on la néglige, elle nuira également aux enfants et aux vieillards.

Ainsi, sans doute, il chômera moins que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseiné, aussi notre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mêlant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se fasse quant et quant à l'âme. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme ; Il n'en faut pas faire à deux. Et, comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à même timon. Et à l'ouïr, semble-t-il pas prêter plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que, l'esprit s'en exerce quant à quant, et non au rebours.

Au demeurant cette institution se doit conduire par une sévère douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente, à la vérité, que horreur et cruauté. Otez-moi la violence et la force ; il n'est rien à mon avis qui abâtardisse et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtement ne l'y endurez pas. Endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser ; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et coucher, au manger et au boire ; accoutumez-le à tout. Que ce ne

soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ai toujours cru et jugé de même. Mais, entre autres choses, cette police de la plupart de nos collèges m'a toujours déplu.

On eût failli à l'aventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geôle de jeunesse captive. On la rend débauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office : vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciés, et de maîtres enivrés en leur colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets ? Inique et pernicieuse forme. Joint ce que Quintilien en a très bien remarqués, que cette impérieuse autorité tire des suites périlleuses, et nommément à notre façon de châtiment.

Combien leurs classes seraient plus décemment jonchées de fileurs et de feuilles que de tronçons d'osier sanglants. J'y ferais pour traire la joie, l'allégresse, et Flora et les Grâces, comme fit en son école le philosophe Speusippes, Où est leur profit, que ce fût aussi leur ébat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui lui sont nuisibles.

C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses Lois, de la gaieté et passe temps de la jeunesse de sa cité, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses, desquelles il dit que l'Antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mêmes : Apollon, les Muses. et Minerve.

Il s'étend à mille préceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrées, s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poésie que pour la musique. Toute étrangeté et particularité en nos moeurs et conditions est évitable comme ennemie de communication et de société, et comme monstrueuse. Qui ne s'étonnerait de la complexion. de Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, qui suait à l'ombre et tremblait au soleil ? J'en ai vu fuir la senteur des pommes plus que les arquebusades, d'autres s'effrayer pour une souris, d'autres rendre la gorge à voir de la crème, d'autres à voir brasser un lit de plume, comme Germanicus ne pouvait souffrir ni la vue, ni le chant des coqs. Il y peut avoir, à l'aventure, à cela quelque propriété occulte ; mais on l'éteindrait, à mon avis, qui s'y prendrait de bonne heure. L'institution a gagné cela sur moi, il est vrai que ce n'a point été sans quelque soin, que, sauf la bière, mon appétit est

accommodable indifféremment à toutes choses de quoi on se paît. Le corps encore souple, on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coutumes. Et pourvu qu'on puisse tenir l'appétit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au dérèglement et aux excès, si besoin est. Son exercitation suive l'usage. s'il puisse faire toutes choses, et n'aime à faire que les bonnes.

Les philosophes mêmes ne trouvent pas louable en Callisthène d'avoir perdu la bonne grâce du grand Alexandre, son maître, pour n'avoir voulu boire d'autant à lui, Il rira, il folâtrera, il se débauchera avec son prince. Je veux qu'en la débauche même il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté. Il y a une grande différence entre ne pas vouloir et ne pas savoir faire le mal. Je pensais faire honneur à un seigneur aussi éloigné de ces débordements qu'il en soit en France, de m'en quérir à lui, en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'était enivré pour la nécessité des affaires du Roi en Allemagne. Il le prit de cette façon, et me répondit que c'était trois fois, lesquelles il récita. J'en sais qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayant à pratiquer cette nation. J'ai souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature, d'Alcibiade, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans intérêt de sa santé, surpassant tantôt la somptuosité et pompe persienne, tantôt l'austérité et frugalité lacédémonienne ; autant réformé en Sparte comme voluptueux en Ionie, J'admurerai celui qui supporte avec patience d'être recouvert d'un haillon plié en deux, et accepte avec modération un retour de fortune, jouant les deux rôles avec élégance. .

Voici mes leçons. Où le faire va avec le dire. Car à quoi sert-il qu'on préche l'esprit, si les effets ne vont quant et quant ? On verra à ses entreprises s'il y a de la prudence, s'il y a de la bonté en ses actions, de l'indifférence en son goût, soit chair, poisson, vin ou eau. Il ne faut pas seulement qu'il dise sa leçon, mais qu'il la fasse. Celui là y a mieux profité, qui les fait, que qui les sait. Si vous le voyez, vous l'oyez ; si vous l'oyez, vous le voyez.

Qu'à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses et traiter les arts C'est par leurs moeurs plutôt, que par leurs études qu'ils se sont attachés à la plus important

science, celle de bien vivre. Léon, prince des Phliasiens, s'enquérant à Héraclides Ponticus de quelle science, de quel art il faisait profession :

Je ne sais, dit-il, ni art ni science, mais je suis philosophe. On reprochait à Diogène comment, étant ignorant, il se mêlait de la philosophie : Je m'en mêle, dit-il, d'autant mieux à propos. Hégésias le pria de lui lire quelque livre : Vous êtes plaisant, lui répondit-il, vous choisissez les figues vraies et naturelles, non peintes ; que ne choisissez-vous aussi les exercices naturelles, vraies et non écrites ? Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la répétera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises, s'il a de la bonté et de la justice en ses déportements ; s'il a du jugement et de la grâce en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la tempérance en ses voluptés, de l'indifférence en son goût, soit chair, poisson, vin ou eau, de l'ordre en son économie :

Qui pense que la philosophie n'est pas un sujet d'ostentation, mais une règle de vie, qui s'obéi à lui-même et agit conformément à son principe.

Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies.

Zeuxidamus répondit à un qui lui demanda pourquoi les Lacédémoniens ne rédigeaient par écrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnaient à lire à leurs jeunes gens : que c'était parce qu'ils les voulaient accoutumer aux faits, non pas aux paroles .

Comparez, au bout du 15 ou 16 ans, à celui-ci un de ces latineurs de collège, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne dise plutôt plus que moins qu'il ne doit ; toutefois la moitié de notre âge s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses ; encore autant à en proportionner un grand corps, étendu en quatre ou cinq parties ; et autres cinq, pour le moins, à les savoir brièvement mêler et entrelacer de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orléans, je trouvai, dans cette plaine au-deçà de Cléry, deux régents qui venaient à Bordeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre. Plus loin, derrière eux, je découvris une troupe et un maître en tête, qui était feu M. le comte de la Rochefoucauld. Un de mes gens s'enquit au premier de ces régents, qui était ce gentilhomme qui venait après lui. Lui,

qui n'avait pas vu ce train qui le suivait, et qui pensait qu'on lui parlât de son compagnon, répondit plaisamment : Il n'est pas gentilhomme ; c'est un grammairien, et je suis logicien. Or, nous qui cherchons ici, au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons-les abuser de leur loisir ; nous avons affaire ailleurs. Mais que notre disciple soit bien pourvu de choses, les paroles ne suivront que trop ; il les traînera, si elles ne veulent suivre. J'en ouïs qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la tête pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'éloquence, ne les peuvent, mettre en évidence. C'est une bave. Savez-vous, à mon avis que c'est que cela ? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions- informes, qu'ils ne peuvent démêler et éclaircir au-dedans, ni par conséquent produire au-dehors : ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes. Et voyez-les un peu bégayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception ; et qu'ils ne font que lécher cette matière imparfaite. De ma part, je tiens, et Socrate l'ordonne, que, qui a en l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines s'il est muet :

>

Et comme disait celui-là, aussi poétiquement en sa prose, Quand le sujet s'est emparé de l'esprit, les mots l'assiègent.

Et cet autre : D'eux-mêmes, les sujets entraînent les mots. Il ne sait pas ablatif, conjonctif, substantif, ni la grammaire ; ne fait pas son laquais ou une, harangère du Petit Pont, et si, vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se déferreront aussi peu, à l'aventure, aux règles de leur langage, que le meilleur maître ès arts de France. Il ne sait pas la rhétorique, ni, pour avant jeu, capter la bénévolence du candide lecteur, ni ne lui chaut de le savoir. De vrai, toute belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une vérité simple et naïve.

Ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme, comme Aper montre bien clairement chez Tacite. Les ambassadeurs de Samos étaient venus à Cléomène, roi de Sparte, préparés d'une belle et longue oraison pour l'émouvoir à la guerre contre le tyran Polycrate. Après qu'il les eut bien laissés dire, il leur répondit : Quant à votre commencement et exorde, il

ne m'en souvient plus, ni par conséquent du milieu ; et quant à votre conclusion, je n'en veux rien faire. Voilà une belle réponse, ce me semble, et des harangueurs bien camus.

Et quoi cet autre ? Les Athéniens étaient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique.

Le premier plus affété, se présenta avec un beau discours prémédité sur le sujet de cette besogne et tirait le jugement du peuple à sa faveur. Mais l'autre, en trois mots : Seigneurs Athéniens, ce que celui-ci a dit, je le ferai. Au fort de l'éloquence de Cicéron plusieurs en entraient en admiration ; mais Caton, n'en faisant que rire : Nous avons, disait-il, un plaisant consul. Aille devant ou après, une utile sentence, un beau trait est toujours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ni à ce qui vient après, il est bien en soi. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rime faire le bon poème ; laissez-lui allonger une courte syllabe, s'il veut ; pour cela, non force ; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien fait leur office, voilà un bon poète, dirai-je, mais un mauvais versificateur, qu'on fasse, dit Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coutures et mesures.

Supprimez le rythme et la mesure, intervertissez l'ordre des mots, en plaçant les premiers les derniers et les derniers les premiers vous pourrez retrouver le poète même dans ses membres dispersés.

il ne se démentira point pour cela ; les pièces mêmes en seront belles. C'est ce que répondit Ménandre, comme on le tança, approchant le jour auquel il avait promis une comédie, de quoi il n'y avait encore mis la main :

Elle est composée et prête, il ne reste qu'à y ajouter les vers. Ayant les choses et la matière disposée en l'âme, il mettait en peu de compte les mots, les pieds et les césures, qui sont, à la vérité, de fort peu au prix du reste. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné crédit à notre poésie française, je ne vois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à, peu près comme eux. Plus de son que de sens. Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poètes. Mais, comme il leur a été bien aisé de représenter leurs rimes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un et les délicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera-t-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme : le jambon fait boire, le boire désaltère, par quoi le

jambon désaltère ?

Qu'il s'en moque. Il est plus subtil de s'en moquer que d'y répondre.

Qu'il emprunte d'Aristippe cette plaisante contre finesse : Pourquoi le délierais-je, puisque, tout lié, il m'empêche ? Quelqu'un proposait contre Cléanthe des finesses dialectiques, à qui Chrysippe dit : Joue-toi de ces battelages avec les enfants, et ne détourne à cela les pensées sérieuses d'un homme d'âge. Si ces sottises arguties, Sophismes entortillés et épineux.

: lui doivent persuader un mensonge, cela est dangereux ; mais si elles demeurent sans effet, et ne l'émeuvent qu'à rire, je ne vois pas pourquoi il s'en doive donner garde.

Il en est de si sots, qui se détournent de leur voie un quart de lieue, pour courir après un beau mot ; ou bien qui n'adaptent pas les mots aux choses, mais vont chercher hors du sujet des choses pour y adapter les mots .

Et l'autre : Il y a des auteurs que l'éclat d'un mot plaisant attire hors de leur sujet. Je tords bien plus volontiers une bonne sentence pour la coudre sur moi, que je ne tords mon fil pour l'aller quérir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suivre, et que le Gascon y arrive, si le Français n'y peut aller ! Je veux que les choses surmontent et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute, qu'il n'ait aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque :

Est seule bonne l'expression qui frappe. , plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné d'affectation, déréglé, décousu et hardi ; chaque lopin y fasse son corps ; non pédantesque, non fratesque, non plaideresque. Mais plutôt soldatesque, comme Suétone appelle celui de Jules César ; et si, ne sens pas bien pourquoi il l'en appelle.

J'ai volontiers imité cette débauche qui se voit en notre jeunesse, au port de leurs vêtements : un manteau en écharpe, la cape sur une épaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté dédaigneuse de ces parements étrangers et nonchalante de l'art. Mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gaieté et liberté française, et mésadvenante au courtisan. Et, en une monarchie, tout gentilhomme doit être dressé à la façon d'un courtisan. Par quoi nous

faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et méprisant.

Je n'aime point de tissure où les liaisons et les coutures paraissent, tout ainsi qu'en un beau corps il ne faut qu'on y puisse compter les os et les veines. Le style qui s'applique au vrai doit être simple et sans art.

Qui s'exprime avec soin, sinon celui qui veut parler avec affectation ?

L'éloquence fait injure aux choses, qui nous détourne à soi.

Comme aux accoutrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée ; de même, au langage, la recherche des phrases nouvelles et de mots peu connus vient d'une ambition puérile et pédantesque. Puissé-je ne me servir que de ceux qui servent aux halles à Paris. Aristophane le grammairien n'y entendait rien, de reprendre en Epicure la simplicité de ses mots et la fin de son art oratoire, qui était perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, fuit incontinent tout un peuple ; l'imitation du juger, de l'inventer ne va pas si vite. La plupart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robe, pensent très faussement tenir un pareil corps. La force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent.

La plupart de ceux qui me hantent parlent de même les Essais ; mais je ne sais s'ils pensent de même. Les Athéniens (dit Platon) ont pour leur part le soin de l'abondance et élégance du parler ; les Lacédémoniens, de la brièveté, et ceux de Crète, de la fécondité des conceptions plus que du langage ; ceux-ci sont les meilleurs. Zénon disait qu'il avait deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommait curieux d'apprendre les choses, qui étaient ses mignons ; les autres, qui n'avaient soin que du langage.

Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et benne chose que le bien dire, mais non pas si bonne qu'on la fait ; et suis dépit de quoi notre vie s'embesogne toute à cela. Je voudrais premièrement bien savoir, ma langue, et celle de mes voisins où j'ai plus ordinaire commerce. C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et latin, mais on l'achète, trop cher. Je dirai ici une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a été essayée en moi-même. S'en servira qui voudra. Feu mon père, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmi les gens savants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut avisé de cet inconvénient qui était en usage ; et lui disait-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coûtaient rien est la seule



cause pourquoi nous ne pouvions arriver à la grandeur d'âme et de connaissance des anciens grecs et romains. Je ne crois pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expédient que mon père y trouva, ce prit que, en nourrice et avant le premier dénouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout ignorant de notre langue, et très bien versé en la latine. Celui-ci, qu'il avait fait venir exprès, et qui était bien chèrement gagé, m'avait continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec lui deux autres moindres en savoir pour me suivre, et soulager le premier. Ceux-ci ne m'entretenaient d'autre langue que latine, ruant au reste de sa maison, c'était une règle inviolable que ni lui-même, ni ma mère, ni valet, ni chambrière, ne parlaient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chacun avait appris pour jargonner avec moi. C'est merveille du fruit que chacun y fit. Mon père et ma mère y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme firent aussi les autres domestiques qui étaient plus attachés à mon service.

Somme, nous nous latinisâmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encore, et ont pris pied par l'usage plusieurs appellations. Latines d'artisans et d'outils. Quant à moi, j'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de , périgourdin que d'arabesque. Et, sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin, tout aussi pur que mon maître d'école le savait : car je ne le pouvais avoir mêlé ni altéré. Si, par essai, on me voulait donner un thème, à la mode des collèges, on le donne aux autres en français ; mais à moi il me le fallait donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a écrit *De comitiis Romanorum*, Guillaume Guérente, qui a commenté Aristote, George Buchanan, ce grand poète écossais ; Marc-Antoine Muret, que la France et l'Italie reconnoît pour le meilleur orateur du temps, mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent que j'avais ce langage en mon enfance si prêt et si à la main, qu'ils craignaient à m'accoster. Buchanan, que je vis depuis à la suite de feu M. le maréchal de Brissac, me dit qu'il était après à écrire de l'institution des enfants, et qu'il prenait l'exemplaire de la mienne ; car il avait lors en charge ce comte de Brissac que nous avons vu depuis si valeureux et si

brave, Quant au grec, duquel je n'ai quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice. Nous pelotions nos déclinaisons à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car, entre autres choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre désir, et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte. Je dis jusques à telle superstition que, parce que aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les éveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisait éveiller par le son de quelque instrument ; et ne fus jamais sans homme qui m'en servît. Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon père, auquel il ne se faut nullement prendre, s'il n'a recueilli aucuns fruits répondant à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : le champ stérile et incommode ; car, quoique j'eusse la santé ferme et entière, et quant et quant un naturel doux et traitable, j'étais parmi cela si pesant, mol et endormi, qu'on ne me pouvait arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. Ce que je voyais, je le voyais bien et, sous cette complexion lourde, nourrissais des imaginations hardies et des opinions au-dessus de mon âge. L'esprit, je l'avais lent, et qui n'allait qu'autant qu'on le menait ; l'appréhension, tardive ; l'invention, lâche ; et après tout, un incroyable défaut de mémoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux désir de guérison se laissent aller à toute sorte de conseil, le bonhomme, ayant extrême peur de faillir en chose qu'il avait tant à coeur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit toujours ceux qui vont devant, comme les grues, et se rangea à la coutume, n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avaient donné ces premières institutions, qu'il avait apportées d'Italie ; et m'envoya, environ mes six ans, au collège de Guyenne, très florissant pour lors, et le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien ajouter au soin qu'il eut, et à me choisir des précepteurs de chambre suffisants, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture, en laquelle il réserva plusieurs façons particulières contre l'usage des collèges. Mais tant y a, que c'était toujours

collège. Mon latin s'abâtardit incontinent, duquel depuis par désaccoutumance j'ai perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne nouvelle institution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premières classes : car à treize ans que je sortis du collège, j'avais achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la vérité sans aucun fruit que je puisse à présent mettre en compte.

Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la Métamorphose d'Ovide. Car, environ l'âge de sept ou huit ans, je me dérobaï de tout autre plaisir pour les lire ; d'autant que cette langue était la mienne maternelle, et que c'était le plus aisé livre que je connaisse, et le plus accommodé à la faiblesse de mon âge, à cause de la matière. Car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tel fatras de livres à quoi l'enfance s'amuse, je n'en connaissais pas seulement le nom, ni ne fais encore le corps, tant exacte était ma discipline. Je m'en rendais plus nonchalant à l'étude de mes autres leçons prescrites. Là, il me vint singulièrement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de précepteur, qui sut dextrement conniver à cette mienne débauche, et autres pareilles. Car, par là, j'enfilai tout d'un train Virgile en l'Enéïde, et puis Térence, et puis Plaute, et des comédies italiennes, leurré toujours par la douceur du sujet, S'il eût été si fou de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du collège que la haine des livres, comme fait quasi toute notre noblesse. Il s'y gouverna ingénieusement. Faisant semblant de n'en voir rien, il aiguïait ma faim, ne me laissant qu'à la dérobée gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les autres études de la règle. Car les principales parties que mon père cherchait à ceux à qui il donnait charge de moi, c'était la débonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avait la mienne autre vice que langueur et paresse. Le danger n'était pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne pronostiquait que je dusse devenir mauvais, mais inutile. On y voyait de la fainéantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu de même. Les plaintes qui me cornent aux oreilles sont comme cela : Oisif ; froid aux offices d'amitié et de parenté et, aux offices publics ; trop particulier. Les plus injurieux ne disent pas : Pourquoi a-t-il pris ? Pourquoi n'a-t-il payé ? Mais : Pourquoi ne quitte-t-il ? ne donne-t-il ? Je recevrais à faveur qu'on ne désirât en moi que tels effets de superérogation. Mais ils sont

injustes d'exiger ce que je ne dois pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en serait due ; là où le bien-faire actif devrait plus peser de ma main, en considération de ce que je n'en ai passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune qu'elle est plus mienne. Toutefois, si j'étais grand enlumineur de mes actions, à l'aventure rembarrais-je bien ces reproches.

Et à quelques-uns apprendrais qu'ils ne sont pas si offensés que je ne fasse pas assez, que de quoi je puisse faire assez plus que je ne fais. Mon âme ne laissait pourtant en même temps d'avoir à part soi des remuements fermes et des jugements sûrs et ouverts autour des objets qu'elle connaissait, et les digérait seule, sans aucune communication. Et, entre autres choses, je crois à la vérité qu'elle eût été du tout incapable de se rendre à la force et violence.

Mettrai je en compte cette faculté de mon enfance :

une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rôles que j'entreprenais ? Car, avant l'âge, A peine avais-je atteint ma douzième année. , j'ai soutenu les premiers personnages ès tragédies latines de Buchanan, de Guérente et de Muret, qui se représentèrent en notre collège de Guyenne avec dignité.

En cela, Andréas Goveanus, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que je ne mesloue point aux jeunes enfants de maison ; et ai vu nos Princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnêtement et louablement.

Il était loisible même d'en faire métier aux gens d'honneur en Grèce : Il découvre ses intentions à l'acteur tragique Ariston, personnage de naissance et de fortune honorables ; son métier ne le déconsidérerait pas car il n'est pas déshonorant chez les Grecs.

Car j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces ébattements, et d'injustice ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publics.

Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens et les rallier, comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices et jeux ; la

société et amitié s'en augmentent. Et puis on ne leur saurait concéder des passe-temps plus réglés que ceux qui se font en présence d'un chacun et à la vue même du magistrat. Et trouverais raisonnable que le magistrat et le prince, à ses dépens, en gratifiât quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle ; et qu'aux villes populeuses il y eût des lieux destinés et disposés pour ces spectacles, quelque divertissement de pires actions et occultes.

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection, autrement on ne fait que des ânes chargés de livres. On leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science, laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez Soi, il la faut épouser.

# CHAPITRE XXVII

## C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAI ET LE FAUX A NOTRE SUFFISANCE

Ce n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris autrefois que la créance, c'était comme une impression qui se faisait en notre âme ; et, à mesure qu'elle se trouvait plus molle et de moindre résistance, il était plus aisé a y empreindre quelque chose. Comme le poids fait nécessairement pencher le plateau de la balance, ainsi l'évidence entraîne l'esprit.

D'autant que l'âme est plus vide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la première persuasion. Voilà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus sujets à être menés par les oreilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sottise présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable, qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois, et si j'oyais parler ou des esprits qui reviennent, ou du pronostic des choses fritures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte où je ne pusse pas mordre,

Désormais, personne, fatigués et rassasiés que nous sommes de cette vue, ne prend la peine de lever les yeux vers les espaces lumineux du ciel.

il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à présent, je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-même : non que l'expérience m'ait depuis rien fait voir au-dessus de mes premières créances, (et si n'a pas tenu à ma curiosité) ; mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi résolument une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature ; et qu'il n'y a point de plus

notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance. Si nous appelons monstres ou miracles ce où notre raison ne peut aller, combien s'en présente-t-il continuellement à notre vue ? Considérons au travers de quels nuages et comment à tâtons on nous mène à la connaissance de la plupart des choses qui nous sont entre mains ; certes nous trouverons que c'est plutôt accoutumance que science qui nous en ôte l'étrangeté, Songes, terreurs magiques, prodiges, sorcières, spectres, et autres merveilles de la Thessalie. et que ces choses-là, si elles nous étaient présentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables que aucunes autres, Par l'accoutumance des yeux, l'esprit s'habitue, ne s'étonne Plus de ce qu'il voit continuellement et n'en recherche plus les causes.

Celui qui n'avait jamais vu de rivière, à la première qu'il rencontra, il pensa que ce fut l'Océan. Et les choses qui sont à notre connaissance les plus grandes, nous les jugeons être les extrêmes que nature fasse en ce genre, Scilicet et fluvius, qui non maximus, en est Sans doute un fleuve, qui n'est pas très grand, semble immense à celui qui n'en a pas vu de plus grand, de même un arbre, un homme ; dans tous les genres, ce qu'on a vu de plus grand, on le trouve gigantesque.

Supposons que ces choses apparaissent pour la première fois aux mortels et subitement ou bien qu'elles se montrent soudain à leurs yeux : on ne pourrait rien dire de plus surprenant, et personne n'y aurait cru avant de les voir.

La nouveleté des choses nous incite plus que leur grandeur à en chercher les causes.

Il faut juger avec plus de révérence de cette infinie puissance de nature et plus de reconnaissance de notre ignorance et faiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vraisemblables, témoignées par gens dignes de foi, desquelles si nous ne pouvons être persuadés, au moins les faut-il laisser en suspens ; car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de savoir jusques où va la possibilité. Si l'on entendait bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, à Respect et entre ce qui est contre l'ordre du cours de la nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas témérairement, ni aussi ne décroyant pas facilement, on observerait la règle de : Rien trop , commandée par

Chilon.

Quand on trouve, dans Froissart, que le comte de Foix sut, en Béarn, la défaite du roi Jean de Castille à Juberother, le lendemain qu'elle fut advenue, et les moyens qu'il en allègue, on s'en peut moquer ; et de ce même que nos annales disent que le pape Honorius, le propre jour que le roi Philippé Auguste mourut à Mantes, fit faire ses funérailles publiques et les manda faire par toute l'Italie. Car l'autorité de ces témoins n'a pas à l'aventure assez de rang pour nous tenir en bride.

Mais quoi ? si Plutarque, outre plusieurs .exemples qu'il allègue à l'Antiquité, dit savoir de certaine science que, du temps de Domitien, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne, à plusieurs journées de là, fut publiée à Rome et semée par tout le monde le même jour qu'elle avait été perdue, et si César tient qu'il est souvent advenu que là renommée a devancé l'accident, dirons-nous pas que ces simples gens-là se sont laissé piper après le vulgaire, pour n'être pas clairvoyants comme nous ? Est-il rien plus délicat, plus net et plus, vif que le jugement de Pline, quand il lui plaît de le mettre en jeu, rien plus éloigné de vanité ? je laisse à part l'excellence de son savoir, duquel je fais moins de compte : en quelle partie de ces deux-là le surpassons-nous ? Toutefois il n'est si petit écolier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne lui veuille faire leçon sur le progrès des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire, passe : son crédit n'est pas assez grand pour nous ôter la licence d'y contredire.

Mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires me semble singulière impudence. Ce grand saint Augustin témoigne avoir vu, sur les reliques saint Gervais et Protais, à Milan, un enfant aveugle recouvrer la vue ; une femme, à Carthage, être guérie d'un cancer par le signe de croix qu'une femme nouvellement baptisée lui fit ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestaient sa maison, avec un peu de terre du Sépulcre de notre Seigneur, et, cette terre depuis transportée à l'église, un paralytique en avoir été soudain guéri ; une femme en une procession, ayant touché à la châsse saint Etienne d'un bouquet, et de ce bouquet s'étant frottée les yeux, avoir recouvré la vue, pièce perdue ; et plusieurs autres miracles, où il dit lui-même avoir assisté.



De quoi accuserons-nous et lui et deux saints évêques, Aurelius et Maximius, qu'il appelle pour ses recors ?

Sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice et imposture ? Est-il homme, en notre siècle, si impudent qui pense leur être comparable, soit en vertu et piété, soit en savoir, jugement et suffisance ? Ceux-ci, même s'ils n'apportaient aucune raison, me persuaderaient par leur seule autorité. C'est une hardiesse dangereuse et de conséquence, outre l'absurde témérité qu'elle traîne quant et soi, de mépriser ce que nous ne concevons pas. Car après que, selon votre bel entendement, vous avez établi les limites de la vérité et du mensonge, et qu'il se trouve que vous avez nécessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous êtes déjà obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de désordre en nos consciences, eh ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur créance.

Il leur semble faire bien les modérés et les entendus, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en débat. Mais, outre ce, qu'ils ne voient pas quel avantage c'est à celui qui vous charge, de commencer à lui céder et vous tirer arrière, et combien cela l'anime à poursuivre sa pointe, ces articles-là qu'ils choisissent pour les plus légers sont aucune fois très importants. Ou il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser.

Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage : je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de notre Eglise, ils semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange, venant à en communiquer aux hommes savants, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en notre jugement même ? combien de choses nous servaient hier d'articles de foi, qui nous sont fables aujourd'hui ? La gloire et la curiosité sont les deux fléaux de notre âme.

Celle-ci nous conduit à mettre le nez partout, et celle-là nous défend de rien laisser irrésolu et indécis.

# CHAPITRE XXVIII

## DE L'AMITIÉ

Considérant la conduite de la besogne d'un peintre que j'ai, il m'a pris envie de l'ensuivre. il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroi, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance ; et, le vide tout autour, il le remplit de grotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grâce qu'en la variété et étrangeté.

Que sont-ce ici aussi, à la vérité, que grotesques et corps monstrueux, rapiécés de divers membres, sans certaine figure, n'ayant ordre, suite ni proportion que fortuite ?

C'est le buste d'une belle femme qui finit en queue de poisson.

Je vais bien jusques à ce second point avec mon peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie ; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poli et formé selon l'art. Je me suis avisé d'en emprunter un d'Etienne de la Boétie, qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un discours auquel il donna nom La Servitude volontaire ; mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé Le Contre Un, Il l'écrivit par manière d'essai, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court piéça des mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée recommandation : car il est gentil, et plein ce qu'il est possible. Si y a-t-il bien à dire que ce ne soit le mieux qu'il pût faire ; et si, en l'âge que je l'ai connu, plus avancé, il eût pris un tel dessein que le mien de mettre par écrit ses fantaisies, nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheraient bien près de l'honneur de l'Antiquité ; car, notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connais point qui lui soit comparable. Mais il n'est demeuré de lui que ce discours, encore par rencontre, et crois qu'il ne le vit jamais depuis qu'il lui échappa, et quelques mémoires sur cet édit de Janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encore ailleurs peut-être leur

place. C'est tout ce que j'ai pu recouvrer de ses reliques, moi qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, héritier de sa bibliothèque et de ses papiers, outre le livret de ses oeuvres que j'ai fait mettre en lumière.

Et si, suis obligé particulièrement à cette pièce, d'autant qu'elle a servi de moyen à notre première accointance.

Car elle me fut montrée longue pièce avant que je l'eusse vu, et me donna la première connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite que certainement il ne s'en lit guère de pareilles ; et, entre nos hommes, il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Il n'est rien à quoi il semble que nature nous ait plus. acheminé qu'à la société. Et dit Aristote que les bons législateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la justice. Or le dernier point de sa perfection est celui-ci.

Car, en général, toutes celles que la volupté ou le profit, le besoin public ou privé forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et généreuses, et d'autant moins amitiés, qu'elles mêlent autre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle-même.

Ni ces quatre espèces anciennes : naturelle, sociale, hospitalière, vénérienne, particulièrement n'y conviennent, ni conjointement.

Des enfants aux pères, c'est plutôt respect. L'amitié se nourrit de communication qui ne peut se trouver entre eux, pour la trop grande disparité, et offenserait à l'aventure les devoirs de nature. Car ni toutes les secrètes pensées des pères ne se peuvent communiquer aux enfants pour n'y engendrer une messéante privauté, ni les avertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourraient exercer des enfants aux pères. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuaient leurs pères, et d'autres où les pères tuaient leurs enfants, pour éviter l'empêchement qu'ils se peuvent quelquefois entreporter, et naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des philosophes dédaignant cette couture naturelle, témoin Aristippe : quand on le pressait de l'affection qu'il devait à ses enfants pour être sortis de lui, il se mit à cracher, disant que cela en était aussi bien sorti ; que nous engendrions bien des poux et des vers. Et cet autre, que Plutarque voulait induire à

s'accorder avec son frère : Je n'en fais pas, dit-il, plus grand état pour être sorti de même trou. C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en fîmes-nous, lui et moi, notre alliance. Mais ce mélange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela détrempe merveilleusement et relâche cette soudure fraternelle. Les frères ayant à conduire le progrès de leur avancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vraies et parfaites amitiés, pour quoi se trouvera-t-elle en ceux-ci ? Le père et le fils peuvent être de complexion entièrement éloignée, et les frères aussi. C'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un méchant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiés que la loi et l'obligation naturelle nous commandent, il y a d'autant moins de notre choix et liberté volontaire. Et notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aie essayé de ce côté là tout ce qui en peut être, ayant eu le meilleur père qui fut jamais, et le plus indulgent, jusques à son extrême vieillesse, et étant d'une famille fameuse de père en fils, et exemplaires en cette partie de la concorde fraternelle.

Connu moi-même pour mon affection paternelle à l'égard de mes frères.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix, on ne peut, ni la loger en ce rôle.

Son feu, je le confesse, Car je ne suis pas inconnu de la déesse qui mêle une douce amertume aux tourments amoureux. , est plus actif, plus cuisant et plus âpre. Mais c'est un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'âpre et de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un désir forcené après ce qui nous fuit :

Tel le choeur poursuit le lièvre par le froid, par le chaud, dans la montagne et dans la vouée ; Je méprise une fois pris et ne le désire que tant qu'il fuit.

Aussitôt qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est-à-dire en la convenance

des volontés, il s'évanouit et s'alanguit.

La jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et sujette à satiété. L'amitié, au rebours, est joie à mesure qu'elle est désirée, ne s'élève, se nourrit, ni ne prend accroissance qu'en la jouissance comme étant spirituelle, et l'âme s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moi, afin que je ne parle de lui, qui n'en confesse que trop par ces vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moi en connaissance l'une de l'autre ; mais en comparaison jamais : la première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant dédaigneusement celle-ci passer ses pointes bien loin au dessous d'elle.

Quant aux mariages, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre (sa durée étant contrainte et forcée, dépendant d'ailleurs que de notre vouloir) ; et marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées étrangères à démêler parmi, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection ; là où, en l'amitié, il n'y a affaire ni commerce que d'elle-même. Joint qu'à dire vrai, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrice de cette sainte couture ; ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un noeud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvait dresser une telle accointance, libre et volontaire, où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble. Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore pu arriver, et par le commun consentement des écoles anciennes en est rejeté.

Et cette autre licence grecque est justement abhorrée par nos moeurs. Laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si nécessaire disparité d'âges et différences d'offices entre les amants, ne répondait non plus assez à la parfaite union et convenance qu'ici nous demandons :

Qu'est-ce en effet que cet amour d'amitié ? Pourquoi personne n'aime-t'il un jeune homme laid, ni un beau vieillard ?

Car la peinture même qu'en fait l'Académie ne me désavouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : que cette première fureur inspirée par le fils de Vénus au coeur de l'amant sur l'objet de la fleur d'une tendre

jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnés efforts que peut produire une ardeur immodérée, était simplement fondée en une beauté externe, fausse image de la génération corporelle. Car en l'esprit elle ne pouvait, duquel la montre était encore cachée, qui n'était qu'en sa naissance, et avant l'âge de germer.

Que si cette fureur saisissait un bas courage, les moyens de sa poursuite c'étaient richesses, présents, faveur à l'avancement des dignités, et telle autre basse marchandise, qu'ils réprouvent. Si elle tombait en un courage plus généreux, les entremises étaient généreuses de même :

instructions philosophiques, enseignements à révéler la religion, obéir aux lois, mourir pour le bien de son pays, exemples de vaillance, prudence, justice ; s'étudiait l'amant de se rendre acceptable par la bonne grâce et beauté de son âme, celle de son corps étant pièce fanée, et espérant par cette société mentale établir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arrivait à l'effet en sa saison (car ce qu'ils ne requièrent point en l'amant, qu'il apportât loisir et discrétion en son entreprise, ils le requièrent exactement en l'aimé ; d'autant qu'il lui fallait juger d'une beauté interne, de difficile connaissance et abstruse découverte), lors naissait en l'aimé le désir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une spirituelle beauté. Celle-ci était ici principale ; la corporelle, accidentelle et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause préfèrent-ils l'aimé, et vérifient que les dieux aussi le préfèrent, et tacent grandement le poète Eschyle d'avoir, en l'amour d'Achille et de Patrocle, donné la part de l'amant à Achille qui était en la première et imberbe verdure de son adolescence, et le plus beau des Grecs, Après cette communauté générale, la maîtresse et plus digne partie d'elle exerçant ses offices et prédominant, ils disent qu'il en provenait des fruits très utiles au privé et au public ; que c'était la force des pays qui en recevaient l'usage, et la principale défense de l'équité et de la liberté : témoin les salutaires amours de Harmodios et d'Aristogiton , pourtant la nomment-ils sacrée et divine. Et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lâcheté des peuples qui lui soit adversaire. Enfin tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Académie, c'est dire que c'était un amour se terminant en amitié ; chose qui ne se rapporte pas mal à la définition stoïque de l'amour : L'amour est le désir d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Je reviens à ma description, de façon plus

équitable et plus équable :

Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années, elle n'avait point à perdre temps et à se régler au patronelles amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien, ou mien.

Quand Lélius, en présence des consuls romains, lesquels, après la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivaient tous ceux qui avaient été de son intelligence, vint à s'enquérir de Caius Blossius (qui était le principal de ses amis) combien il eût voulu faire pour lui, et qu'il eut répondu : Toutes choses. - Comment, toutes choses ? suivit-il. Et quoi, s'il t'eût commandé de mettre le feu en nos temples ? - Il ne me l'eût jamais commandé, répliqua Blossius. - Mais s'il l'eût fait ? ajouta Lélius.

- J'y eusse obéi , répondit-ils.

S'il était si parfaitement ami de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avait que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession ; et ne se devait départir de l'assurance qu'il avait de la volonté de Gracchus. Mais, toutefois, ceux qui accusent cette réponse comme séditeuse, n'entendent pas bien ce mystère et ne présupposent pas, comme l'est, qu'il tenait la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connaissance. Ils étaient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis et qu'ennemis de leur pays, qu'amis d'ambition et de trouble. S'étant parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenaient parfaitement les rênes de l'inclination l'un de l'autre ; et faites guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela), la réponse de Blossius est telle qu'elle devait être. Si leurs actions se démanchèrent, ils n'étaient ni amis selon ma mesure l'un de

l'autre, ni amis à eux-mêmes. Au demeurant, cette réponse ne sonne non plus que fermit la mienne à qui s'enquerrait à moi de cette façon : Si votre volonté vous commandait de tuer votre fille, la tueriez-vous ? et que je l'accordasse. Car cela ne porte aucun témoignage de consentement à ce faire, parce que je ne suis Point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel ami. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me déloger de la certitude que j'ai des intentions et jugements du mien. Aucune de ses actions ne me saurait être présentée, quelque visage qu'elle eût, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me trisse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiés communes ; j'en ai autant de connaissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre, mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles : on s'y tromperait. Il faut marcher en ces autres amitiés la bride à la main, avec prudence et précaution ; la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. Aimez-le (disait Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez-le, comme ayant à l'aimer ce précepte qui est si abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires et coutumières, à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avait très familier : O mes amis, il' n'y a nul ami .

Voilà pourquoi les faiseurs de lois, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, défendent les donations entre le mari et la femme, voulant inférer par là que tout doit être à chacun d'eux et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble. Si, en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon. Car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en prête la matière et l'occasion est celui-là qui fuit le libéral, donnant ce contentement à son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus. Quand le philosophe Diogène avait faute d'argent, il disait qu'il le redemandait à ses amis, non qu'il le demandait.



Et, pour montrer comment. cela se pratique par effet, j'en réciterai un ancien exemple singulier.

Eudamidas, Corinthien, avait deux amis : Charixenus, Sycionien, et Arétheus, Corinthien. Venant à mourir étant pauvre, et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : Je lègue à Arétheus de nourrir ma mère et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixenus, de marier ma fille et lui donner le douaire le plus grand qu'il pourra ; et, au cas que l'un d'eux vienne à défaillir, je substitue en sa part celui qui survivra. Ceux qui premiers virent ce testament, s'en moquèrent ; mais ses héritiers, en ayant été avertis, l'acceptèrent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, étant trépassé cinq jours après, la substitution étant ouverte en faveur d'Arétheus, il nourrit curieusement cette mère, et, de cinq talents qu'il avait en ses biens, il en donna les deux et demi en mariage à une sienne fille unique, et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les noces en même jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en était à dire, qui est la multitude d'amis. Car cette parfaite amitié, de quoi je parle, est indivisible ; chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs ; au rebours, il est marri qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés pour les conférer toutes à ce sujet.

Les amitiés communes, on les peut départir ; on peut aimer en celui-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses moeurs, en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste ; mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandaient à être secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requéraient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un commettait à votre silence chose qui fût utile à l'autre de savoir, comment vous en démêleriez-vous ? L'unique et principale amitié découde toutes autres obligations.

Le secret que j'ai juré ne déceler à nul autre, je le puis, sans parjure, communiquer à celui qui n'est pas autre : c'est moi. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en connaissent pas la hauteur, ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil : Et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entraînent et m'aiment

autant que je les aime, il multiplie en confrérie la chose la plus une et unie, et de quoi une seule est encore la plus rare à trouver au monde.

Le demeurant de cette histoire convient très bien à ce que je disais : car Eudamidas donne pour grâce et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin.

Il les laisse héritiers de cette sienne libéralité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de lui bien faire. Et, sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait qu'en celui d'Aretheus. Somme, Se sont effets inimaginables à qui n'en a goûté, et qui me font honorer à merveille la réponse de ce jeune soldat à Cyrus s'enquérant à lui pour combien il voudrait donner un cheval, par le moyen duquel il venait de gagner le prix de la course, et s'il le voudrait échanger à un royaume :

Non, certes, Sire, mais bien le confiais volontiers pour en acquérir un ami, si je trouvais homme digne de telle alliance . Il ne disait pas mal :

si j'en trouvais ; car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance. Mais en celle-ci, en laquelle on négocie du fin fond de son courage, qui ne fait rien de reste, certes il est besoin que tous les ressorts soient nets et sûrs parfaitement. Aux confédérations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourvoir qu'aux imperfections qui particulièrement intéressent ce bout-là. Il ne peut chaloir de quelle religion soit mon médecin et mon avocat. Cette considération n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent. Et, en l'accointance domestique que dressent avec moi ceux qui me servent, j'en fais de même. Et m'enquiers peu d'un laquais, s'il est chaste ; je cherche s'il est diligent. Et ne crains pas tant un muletier joueur que imbécile, ni un cuisinier jureur qu'ignorant.

Je ne me mêle pas de dire ce qu'il faut faire au monde, d'autres assez s'en mêlent, mais ce que j'y fais.

Pour moi c'est ainsi que j'en use ; pour moi, agis à ta guise.

A la familiarité de la table j'associe le plaisant, non le prudent ; au lit, la beauté avant la bonté ; en la société du discours, la suffisance, voire sans la prud'homie. Pareillement ailleurs.

Tout ainsi que celui qui fut rencontré à chevauchons sur un bâton, se jouant avec ses enfants, pria l'homme qui l'y surprit de n'en rien dire jusques à ce qu'il fût père lui-même, estimant que la passion qui lui naîtrait

lors en l'âme le rendrait juge équitable d'une telle action ; je souhaiterais aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis. Mais, sachant combien c'est chose éloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attends pas d'en trouver aucun bon jugé.

Car les discours même que l'Antiquité nous a laissés sur ce sujet me semblent lâches au prix du sentiment que j'en ai. Et, en ce point, les effets surpassent les préceptes mêmes de la philosophie :

Tant que je serai sain d'esprit, je ne saurais rien comparer à un ami agréable. .

\_ L'ancien Ménandre disait celui-là heureux, qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami. Il avait certes raison de le dire, même s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoi qu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en paiement mes commodités naturelles et originelles sans en rechercher d'autres ; si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, Jour, qui sera toujours cruel pour moi et toujours honoré (telle a été votre volonté, à Dieux !).

je ne fais que traîner languissant ; et les plaisirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part, J'ai décidé qu'il ne m'était plus permis de jouir d'aucun plaisir, maintenant que je n'ai plus celui qui partageait ma vie.

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi.

Si un destin prématuré m'a enlevé cette moitié de mon âme, à quoi bon m'attarder, moi l'autre moitié, qui n'ai plus une valeur égale et qui ne survit pas tout entier ? Ce jour a conduit à sa perte l'une et l'autre.

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire comme si eût-il bien fait à moi. Car, de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

Peut-il y avoir de la honte ou de la mesure dans le regret d'une tête si chère ?

O malheureux que je suis, mon frère, de t'avoir perdu. Avec toi ont péri toutes les joies que ta tendre affection entretenait dans ma vie. En mourant, tu as brisé tout mon bonheur, mon frère. Avec toi, notre âme tout entière a été ensevelie, et par suite de ta mort j'ai chassé de mon coeur mes études et toutes les délices de mon esprit. Ne te parlerai-je plus ? Ne t'entendrai-je plus me parler ? Jamais je ne te verrai plus, frère, que j'aimais mieux que la vie. Du moins je t'aimerai toujours !

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans, Parce que j'ai trouvé que cet ouvrage a été depuis mis en lumière, et à mauvaise finis, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'état de notre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont mêlé à d'autres écrits de leur farine, je me suis dédit de le loger ici.. Et afin que la mémoire de l'auteur n'en soit intéressée en l'endroit de ceux qui n'ont pu connaître de près ses opinions et ses actions, je les avise que ce sujet fut traité par lui en son enfance, par manière d'exercitation seulement, comme sujet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fais nul doute qu'il ne crût ce qu'il écrivait ; car il était assez consciencieux pour ne mentir pas même en se jouant. Et sais davantage que, s'il eût eu à choisir, il eût mieux aimé être né à Venise qu'à Sarlat ; et avec raison. Mais il avait une autre maxime souverainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très religieusement aux lois sous lesquelles il était né. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni plus ennemi des remuements et nouvelletés de son temps. Il eût bien plutôt employé sa suffisance à les éteindre, qu'à leur fournir de quoi les émouvoir davantage. Il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci. Or, en échange de cet ouvrage sérieux, j'en substituerai un autre, produit en cette même saison de son âge, plus gaillard et plus enjoué. Ce sont sonnets que le sieur de Poifferré. homme d'affaires et d'entendement, qui le connaissait longtemps avant moi, a retrouvés par fortune chez lui, et me les vient d'envoyer : de quoi je lui suis très obligé, et souhaiterais que d'autres. Qui détiennent plusieurs lopins de ses écrits, par-ci, par-là, en fissent de même.

# CHAPITRE XXIX

VINGT ET NEUF SONNETS D'ETIENNE DE LA BOÉTIE.

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN.

Madame, je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est déjà vôtre, où pour ce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ai voulu que ces vers, de quelque lieu qu'ils se vissent, portassent votre nom en tête, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce présent m'a semblé vous être propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui jugent mieux et se servent plus à propos que vous de la poésie ; et puisqu'il n'en est point qui la puissent rendre vive et animée, comme vous faites par ces beaux et riches accords de quoi, parmi un million d'autres beautés, nature vous a étrennée. Madame, ces vers méritent que vous les chérissiez ; car vous serez de mon avis, qu'il n'en est point sorti de Gascogne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui témoignent être sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie de quoi vous n'avez que le reste de ce que pièce j'en ai fait imprimer sous le nom de monsieur de Foix, votre bon parent, car certes ceux ci ont je ne sais quoi de plus vif et de plus bouillant, comme il les fit en sa plus verte jeunesse, et échauffé d'une belle et noble ardeur que je vous dirai, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il était à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, et sentent déjà je ne sais quelle froideur maritale. Et moi je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs, comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. Ces vers se voient ailleurs.

# SONNETS

I

Pardon, amour, pardon ; à Seigneur je te voue  
Le reste de mes ans, ma voix et mes écrits,  
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes et mes cris :  
Rien, rien tenir d'aucun que de toi, je n'avoue.

Hélas ! comment de moi ma fortune se joue !  
De toi n'a pas longtemps, amour je me suis ris,  
J'ai failli, je le vois ; je me rends, je suis pris.  
J'ai trop gardé mon coeur, or je le désavoue.

Si j'ai pour le garder retardé ta victoire  
Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire.  
Et si du premier coup tu ne m'as abattu.

Pense qu'un bon vainqueur, et né pour être grand,  
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,  
Il prise et l'aime mieux, s'il a bien combattu.

## II

C'est amour, c'est amour, c'est lui seul, je le sens,  
Mais le plus vif amour, le poison le plus fort,  
A qui donc pauvre coeur ait ouverte la porte :  
Ce cruel n'a pas mis un de ses traits perçants,

Mais arc, traits et carquois, et lui tout dans mes sens.  
Encore un mois n'a pas que ma franchise est morte,  
Que ce venin mortel dans mes veines je porte ;  
Et déjà j'ai perdu et le coeur et le sens.

Et quoi ? Si cet amour à mesure croissoit,  
Oui en si grand tourment dedans moi se conçoit ?  
O crois, si tu peux croître, et amende en croissant :

Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te promets,  
Et pour te rafraîchir, des soupirs pour jamais ;  
Mais que le plus grand mal soit au moins en naissant !





C'est fait, mon coeur, quittons la liberté.  
En quoi servirait je la défense,  
Que d'agrandir et la peine et l'offense ?  
Plus ne suis fort, ainsi que j'ai été.

La raison frit un temps de mon côté :  
Or, révoltée, elle veut que je pense  
Qu'il faut servir, et prendre en récompense  
Qu'onc d'un tel noeud nul ne fut arrêté.

S'il se faut rendre, alors il est saison,  
Quand on n'a plus devers soi la raison.  
Je vois qu'amour, sans que je le desserve,

Sans aucun droit, se vient saisir de moi ;  
Et vois qu'encore il faut à ce grand roi,  
Quand il a tort, que la raison lui serve.

## IV

C'était alors, quand, les chaleurs passées,  
Le sale Automne aux cuves va foulant,  
Le raisin gras dessous le pied coulant,  
Que mes douleurs furent encemmencées.

Le paisan bat ses gerbes amassées,  
Et aux caveaux ses bouillants muids roulant,  
Et des fruitiers son automne croulant,  
Se venge lors des peines avancées.

Serait-ce un présage donné  
Que mon espoir est déjà moissonné ?  
Non certes, non mais pour certain je pense,

J'aurai, si bien à deviner j'entends,  
Si l'on peut rien pronostiquer du temps,  
Quelque grand fruit de ma longue espérance.

# V

J'aî vu ses yeux perçants, j'ai vu sa face claire  
(Nul jamais sans son damne regarde les dieux) ;  
Froid, sans coeur me laissa son oeil victorieux,  
Tout étourdi du coup de sa forte lumière.

Comme un surpris de nuit, aux champs, quand il éclaire,  
Etonné, se pâlit si la flèche des cieux  
Sifflant lui passe contre, et lui serre les yeux :  
Il tremble, et voit, transi, Jupiter en colère.

Dis-moi, ma Dame, au vrai, dis-moi si tes yeux verts  
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient couverts ?  
Tu les avais, je crois, la fois que je t'ai vue ;

Au moins il me souvient qu'il me fut lors avis  
Qu'amour tout à un coup, quand premier je te vis,  
Débanda dessus moi et son arc et sa vue.

## VI

Ce dit maint un de moi : De quoi se plaint-il tant,  
Perdant ses ans meilleurs en chose si légère ?  
Qu'a-t-il tant à crier, si encore il espère ?  
Et s'il n'espère rien, pourquoi n'est-il content ?

Quand j'étais libre et sain, j'en disais bien autant,  
Mais certes celui-là n'a la raison entière,  
Ainsi a le coeur gâté de quelque rigueur fière,  
S'il se plaint de ma plainte, et mon mal il n'entend.

Amour tout à un coup de cent douleurs me point,  
Et puis l'on m'avertit que je ne crie point.  
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse,

A force de parler : s'on m'en peut exempter,  
Je quitte les sonnets, je quitte le chanter.  
Qui me défend le deuil, celui-là me guérisse !

## VII

Quand à chanter ton Jos parfois je m'aventure,  
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,  
Sondant le moins profond de cette large mer,  
Je tremble de m'y perdre, et aux rives m'assure ;

Je crains, en louant mal, que je te tasse injure.  
Mais le peuple, étonné d'ouïr tant t'estimer,  
Ardant de te connaître, essaie à te nommer,  
Et, cherchant toi saint nom ainsi à l'aventure.

Ebloui, n'atteint pas à voir chose si claire ;  
Et ne te trouve point, ce grossier populaire,  
Qui, n'ayant qu'un moyen, ne voit pas celui-là :

C'est que s'il peut trier, la comparaison faite,  
Des parfaites du monde une la plus parfaite,  
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment : La voilà !

## VIII

Quand viendra ce jour-là, que ton nom au vrai passe  
Par France dans mes vers ? combien et quantes fois  
S'en empresse mon coeur, s'en démangent mes doigts ?  
Souvent dans mes écrits de soi même il prend place.

Malgré moi je t'écris, malgré moi je t'efface,  
Quand Astrée viendrait, et la foi, et le droit,  
Alors joyeux, ton nom au monde se rendroit.  
Alors, c'est à ce temps, que cacher il te fasse,

C'est à ce temps malin une grande vergogne,  
Donc, ma Dame, tandis tu seras ma Dordogne.  
Toutefois, laisse-moi, laisse-moi ton nom mettre ;

Ayez pitié du temps : si au jour je te mets,  
Si le temps ce connaît, lors je te le promets,  
Lors il sera doré, s'il le doit jamais être.

# IX

O entre tes beautés, que ta constance est belle !  
C'est ce coeur assuré, ce courage constant,  
C'est, parmi tes vertus, ce que l'on prise tant :  
Ainsi qu'est-il plus beau, qu'une amitié fidèle ?

Or ne charge donc rien de ta soeur infidèle,  
De Vézère ta soeur ; elle va s'écartant,  
Toujours flottant mal sûre en son cours inconstant  
Vois-tu comme à leur gré les vents secouent d'elle ?

Et ne te repens point, pour droit de ton aînage,  
D'avoir déjà choisi la constance en partage.  
Même race porta l'amitié souveraine.

Des bons jumeaux, desquels l'un à l'autre départ  
Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part,  
Et l'amour diffamé de la trop belle Hélène.

# X

Je vois bien, ma Dordogne, encore humble tu vas :  
De te montrer Gasconne, en France, tu as honte.  
Si du ruisseau de Sorgue on fait Alors grand conte,  
Si a-t-il bien été quelquefois aussi bas.

Vois-tu le petit Loir, comme il hâte le pas ?  
Comme déjà parmi les plus grands il se compte ?  
Comme il marche hautain d'une course plus prompte  
Tout à côté du Mince, et il ne s'en plaint pas ?

Un seul olivier d'Anne, enté au bord de Loire,  
Le fait courir plus brave et lui donne sa gloire.  
Laisse, laisse-moi faire ; et un joué, ma Dordogne,

Si je devine bien, on te connaîtra mieux ;  
Et Garonne, et le Rhône, et ces autres grands dieux,  
En auront quelque envie, et, possible, vergogne.



# XI

Toi qui entend mes soupirs, ne me sois rigoureux  
Si mer larmes à part toutes miennes je verse,  
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse  
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ni de Catulle aussi, le folâtre amoureux,  
Où le coeur de sa dame en chatouillant lui perce,  
Ni le savant amour du mi-grégeois Properce :  
Ils n'aiment pas pour moi, je n'aime pas pour eux.

Où pourra sur autrui ses douleurs limiter,  
Celui pourra d'autrui les plaintes imiter :  
Chacun sent son tourment, et sait ce qu'il endure ;

Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit,  
Je dis ce que mon coeur, ce que mon mal me dit.  
Que celui aime peu qui aime à la mesure

## XII

Quoi ? qu'est-ce ? ô vents, à nues, à l'orage  
A point nommé, quand d'elle m'approchant,  
Les bois, les monts, les baisses vont tranchant,  
Sur moi d'aguet vous poussez votre rage.

Alors mon coeur s'embrase davantage.  
Allez, allez faire peur au marchand  
Qui dans la mer, les trésors va cherchant :  
Ce n'est ainsi qu'on m'abat le courage.

Quand j'entends les vents, leur tempête et leurs cris,  
De leur malice en mon coeur je me ris :  
Me pensent-ils pour cela faire rendre ?

Fasse le ciel du pire, et l'air aussi :  
Je veux, je veux, et le déclare ainsi  
S'il faut mourir, mourir comme Léandre.

## XIII

Vous qui aimer encore ne savez,  
Alors m'oyant parler de mon Léandre,  
Ou jamais non, vous y devez apprendre,  
Si rien de bon dans le coeur vous avez.

Il osa bien, branlant ses bras lavés,  
Armé d'amour, contre l'eau se défendre,  
Qui pour tribut la fille voulut prendre,  
Ayant le frère et le mouton sauvés

Un soir, vaincu par les flots rigoureux,  
Voyant déjà, ce vaillant amoureux,  
Que l'eau maîtresse à son plaisir le tourne,

Parlant aux flots, leur jeta cette voix :  
Pardonnez-moi maintenant que j'y vois,  
Et gardez moi la mort quand je retourne.

## XIV

O coeur léger, à courage mal seur,  
Penses-tu plus que souffrir je te puisse ?  
O bonté creuse, à couverte malice !  
Traître beauté, venimeuse douceur !

Tu étais donc toujours soeur de ta soeur ?  
Et moi, trop simple, il fallait que j'en fisse  
L'essai sur moi, et que tard j'entendisse  
Ton parler double et tes chants de chasseur ?

Depuis le jour que j'ai pris à t'aimer,  
J'eusse vaincu les vagues de la mer.  
Qu'est-ce que je pourrais attendre ?

Comment de toi pourrais-je être content ?  
Oui apprendra ton coeur d'être constant,  
Puisque le mien ne le lui peut apprendre ?

## XV

Ce n'est pas moi que l'on abuse ainsi :  
Qu'à quelque enfant ses ruses on emploie,  
Qui n'a nul goût, qui n'entend rien qu'il entend :  
Je sais aimer, je sais haïr aussi.

Contente-toi de m'avoir jusqu'ici  
Fermé les yeux ; il est temps que j'y voie,  
Et je suis las et honteux  
je sois D'avoir mal mis mon temps et mon souci.

Oserais-tu, m'ayant ainsi traité,  
Parler à moi jamais de fermeté ?  
Tu prends plaisir à ma douleur extrême ;

Tu me défends de sentir mon tourment,  
Et si je veux bien que je meure en t'aimant :  
Si je ne sens, comment veux-tu que j'aime ?

## XVI

Oh ! l'ai-je dit ? Hélas, l'ai-je songé,  
Ou si pour vrai j'ai dit blasphème t'elle ?  
Ça, fausse langue, il faut que l'honneur d'elle,  
De moi, par moi, dessus moi, soit vengé.

Mon coeur chez toi, à ma Dame, est logé :  
Là donne-lui quelque gène nouvelle,  
Fais-lui souffrir quelque peine cruelle ;  
Fais, fais-lui tout, fors lui donner congé.

Or seras-tu (je le sais) trop humaine,  
Et ne pourras longuement voir ma peine :  
Mais, un tel fait, faut.il qu'il se pardonne ?

A tout le moins, haut , je me dédierai  
De mes sonnets, et me démentirai :  
Pour ces deux faux, cinq cents vrais je t'en donne.

## XVII

Si ma raison en moi s'est pu remettre,  
Si recouvrer asteure je me puis,  
Si j'ai du sens, si plus homme je suis,  
Je t'en mercie, à bienheureuse lettre !

Oui m'eût (hélas !), qui m'eût su reconnaître,  
- Lorsqu'enragé, vaincu de mes ennuis,  
En blasphémant ma Dame, je poursuis ?...  
De loin, honteux, je te vis lors paraître,

O saint papier alors je me revins,  
Et devers toi dévotement je vins.  
Je te donnerais un autel pour ce fait,

Qu'on vît les traits de cette main divine.  
Mais de les voir aucun homme n'est digne,  
Ni moi aussi, s'elle ne m'en eût fait.

## XVIII

J'étais prêt d'encourir pour jamais quelque blâme.  
De colère échauffé, mon courage brûlait ;  
Ma folle voix au gré de ma fureur branlait ;  
Je dépitais les dieux, et encore ma Dame.

Lorsqu'elle de loin jette un brevet dans ma flamme  
Je le sentis soudain comme il me rhabillait,  
Qu'aussitôt devant lui ma fureur s'en allait,  
Qu'il me rendait, vainqueur, en sa place mon âme.

Entre vous, qu'i de moi, ces merveilles parlez,  
Que me dites-vous d'elle ? et je vous prie, voyez,  
S'ainsi comme je fais, adorer je la dois ?

Quels miracles en moi pensez-vous qu'elle fasse  
De son oeil tout-puissant, ou d'un rai de sa face,  
Puisqu'en moi firent tant les traces de ses doigts ?



# XIX

Je tremblais devant elle, et attendais, transi,  
Pour venger mon forfait quelque juste sentence,  
A moi-même consent du poids de mon offense,  
Lorsqu'elle me dit : Va, je te prends à merci.

Que mon los désormais partout soit éclairci :  
Emploie là tes ans ; et sans plus, je pense  
D'enrichir de mon nom par tes vers notre France :  
Couvre de vers ta faute, et paye-moi ainsi.

Sus donc, ma plume, il faut, pour jouir de ma peine,  
Courir par sa grandeur d'une plus large veine :  
Mais regarde à son oeil, qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeux nos esprits se mourraient languissants.  
Ils nous donnent le coeur, ils nous donnent le sens :  
Pour se payer de moi, il faut qu'elle me donne.

## XX

O vous, maudits sonnets, vous qui prîtes l'audace  
De toucher à ma Dame à malins et pervers,  
Des Muses le reproche, et honte de mes vers  
Si je vous fis jamais, s'il faut que je me fasse.

Ce tort de confesser vous tenir de ma race,  
Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts  
D'Apollon le Doré, des Muses aux yeux verts ;  
Mais vous reçut naissants Tisiphone en leur place.

Si j'ai donc quelque part à la postérité,  
Je veux que l'un et l'autre en soit déshérité ;  
Et si au feu vengeur dès or je ne vous donne,

C'est pour vous diffamer : vivez, chétifs, vivez,  
Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez :  
Car c'est pour vous punir, qu'Alors je vous pardonne.

## XXI

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie  
Que je cesse d'aimer ; laissez-moi, obstiné,  
Vivre et mourir ainsi puisqu'il est ordonné :  
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dit la Fée ; ainsi en Oeagrie,  
Elle fit Méléagre à l'amour destiné,  
Et alluma sa souche à l'heure qu'il frit né,  
Et dit : Toi et ce feu, tenez-vous compagnie.

Elle le dit ainsi, et la fin ordonnée  
Suivit après le fil de cette destinée.  
La souche (ce dit-on) au feu frit consommée ;

Et dès lors (grand miracle), en un même moment,  
On vit tout à un coup du misérable amant  
La vie et le tison s'en aller en fumée.

## XXII

Quand tes yeux conquérants, étonné, je regarde,  
J'y vois, dedans à clair tout mon esprit écrit,  
J'y vois dedans mon amour lui-même qui me rit,  
Et m'y montre mignard le bonheur qu'il me garde.

Mais que de te parler parfois je me hasarde,  
C'est lors que mon espoir desséché se tarit ;  
Et d'avouer jamais ton oeil, qui me nourrit,  
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeux sont pour moi, or vois ce que je dis :  
Ce sont ceux-là, sans plus, à qui je me rendis.  
Mon Dieu, quelle querelle en toi-même se dresse,

Si ta bouche et tes yeux se veulent démentir !  
Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vaut les départir,  
Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

## XXIII

Ce sont tes yeux tranchants qui me font le courage.  
Je vois sauter dedans la gaye liberté,  
Et mon petit archer, qui mène à son côté .  
La belle Gaillardise et le Plaisir volage ;

Mais après, la rigueur de ton triste langage  
Me montre dans ton coeur la fière honnêteté  
Et, condamné, je vois la dure chasteté  
Là gravement assise, et la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe ;  
Alors son oeil m'appelle, or sa bouche me chasse.  
Hélas, en cet estrif, combien ai-je enduré .

Et puisqu'on pense avoir d'amour quelque assurance,  
Sans cesse, nuit et jour, à la Servir je pense,  
Ni encore de mon mal ne puis être assuré.

## XXIV

Or, dis-je bien, mon espérance est morte ;  
Or est-ce fait de mon aise et mon bien.  
Mon mal est clair : maintenant, je vois bien,  
J'ai épousé la douleur que je porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,  
Tout m'abandonne, et d'elle je n'ai rien,  
Sinon toujours quelque nouveau soutien,  
Oui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir  
Quelques soupirs des gens de l'avenir,  
Quelqu'un dira dessus moi par pitié :

Sa dame et lui naquirent destinés,  
Également de mourir obstinés,  
L'un en rigueur, et l'autre en amitié

## XXV

J'ai tant vécu chétif, en ma langueur,  
Qu'or j'ai vu rompre (et suis encore en vie)  
Mon espérance avant mes yeux ravie,  
Contre l'écueil de sa fière rigueur.

Que m'a servi de tant d'an.s la longueur ?  
Elle n'est pas de ma peine assouvie ;  
Elle s'en rit, et n'a point d'autre envie  
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Doncques j'aurai, malheureux en aimant,  
Toujours uil coeur, toujours nouveau tourment  
Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine,

Prêt à laisser la vie sous le faix :  
Qu'y ferait-on, sinon ce que je fais ?  
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

## XXVI

Puisqu'ainsi sont mes dures destinées,  
J'en saoulerai, si je puis, mon souci.  
Si j'ai du mal, elle le veut aussi :  
J'accomplirai mes peines ordonnées.

Nymphes des bois, qui avez, étonnées,  
De mes douleurs, je crois, quelque merci,  
Qu'en pensez-vous ? puis-je durer ainsi,  
Si à mes maux trêves ne sont données ?

Or si quelqu'une à m'écouter s'encline,  
Oyez, pour Dieu, ce qu'Alors je devine  
Le jour est près que mes forces soient vaines.

Ne pourront plus fournir à mon tourment.  
C'est mon espoir : si je meurs en aimant,  
En quoi donc, je crois, faillirai-je à mes peines.



## XXVII

Lorsque lasse est de me lasser ma peine,  
Amour, d'un bien mon mal rafraîchissant,  
Flatte au coeur mort ma plaie languissant,  
Nourrit mon mal et lui fait prendre haleine.

Lors je conçois quelque espérance vaine ;  
Mais aussitôt, ce dur tyran, s'il sent  
Que mon espoir se renforce en croissant,  
Pour l'étouffer, cent tourments il m'ameine,

encore tous frais : lors je me vois blâmant  
D'avoir été rebelle à mon tourment.  
Vive le mal, à dieux, qui me dévore !

Vive à son gré mon tourment rigoureux !  
O bien heureux, et bien heureux encore,  
Oui sans relâche est toujours malheureux !

## XXVIII

Si contre amour je n'ai autre défense,  
Je m'en plaindrai, mes vers le maudiront,  
Et après moi les roches rediront  
Le tort qu'il fait à ma dure constance.

Puisque de lui j'endure cette offense,  
Au moins tout haut, mes rimes le diront,  
Et nos neveux, alors qu'ils me liront,  
En l'outrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'aise que j'avois,  
Ce sera peu que de perdre ma voix.  
S'on sait l'aigreur de mon triste souci ;

Et fut celui qui m'a fait cette plaie,  
Il en aura, pour si dur coeur qu'il aie,  
Quelque pitié, mais non pas de merci.

## XXIX

Je reluisait la benoîte journée  
Que la nature au monde te devait,  
Quand des trésors qu'elle te réservait  
Sa grande clef te fut abandonnée.

Tu pris la grâce à toi seule ordonnée ;  
Tu pillas tant de beautés qu'elle avoit,  
Tant qu'elle, fière, alors qu'elle te voit,  
En est parfois elle même étonnée.

Ta main de prendre enfin se contenta ;  
Mais la nature encore te présenta,  
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en pris rien, mais en toi tu t'en ris,  
Te sentant bien en avoir assez pris  
Pour être ici reine du coeur des hommes.

# CHAPITRE XXX

## DE LA MODÉRATION

COMME si nous avons l'attouchement infect, nous corrompons par notre maniement les choses qui d'elles-mêmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un désir trop âpre et violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excès y est, se jouent des paroles :

Le sage mériterait le nom d'insensé, le juste celui d'injuste, s'il visait à la vertu même, au-delà de ce qui est suffisant. .

C'est une subtile considération de la philosophie. On peut et trop aimer la vertu, et se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la voix divine :

Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages  
J'ai vu tel Grand blesser la réputation de sa religion pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte.

J'aime des natures tempérées et moyennes. L'immodération vers le bien même si elle ne m'offense, elle m'étonne et me met en peine de la baptiser. Ni la mère de Pausanias, qui donna la première instruction et porta la première pierre à la mort de son fils, ni le dictateur Postumius, qui fit mourir le sien que l'ardeur de jeunesse avait poussé heureusement sur les ennemis, un peu avant son rang, ne me semble si juste comme étrange. Et n'aime ni à conseiller, ni à suivre une vertu si sauvage et si chère. L'archer qui outre passe le blanc faut, comme celui qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumière également

comme à dévaler à l'ombre. Calliclès, en Platon, dit l'extrémité de la philosophie être dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit ; que prise avec modération, elle est plaisante et commode, mais qu'en fin elle rend un homme sauvage et vicieux, dédaigneux des religions et lois communes, ennemi de la conversation civile, ennemi des voluptés humaines, incapable de toute administration politique et de secourir autrui et de se secourir à soi, propre à être impunément souffleté.

Il dit vrai, car, en son excès, elle esclave notre naturelle franchise, et nous dévoie, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous a tracé. L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est très légitime ; la théologie ne laisse pas de la brider pourtant, et de la restreindre. Il me semble avoir lu autrefois chez saint Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parents ès degrés défendus, cette raison parmi les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car si l'affection maritale s'y trouve entière et parfaite ; comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentelle, il n'y a point de doute que ce surcroît n'emporte un tel mari hors les barrières de la raison.

Les sciences qui règlent les moeurs des hommes, comme la théologie et la philosophie, elles se mêlent de tout.

Il n'est d'action si privée et secrète, qui se dérobe de leur connaissance et juridiction. Bien apprentis sont ceux qui syndiquent leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pièces à garçonner ; à médeciner, la honte le défend. Je veux donc, de leur part, apprendre ceci aux maris, car il y a grand danger qu'ils ne se perdent en ce débordement, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnés : c'est que les plaisirs mêmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont réprouvés, si la modération n'y est observée ; et qu'il y a de quoi faillir en licence et débordement, comme en un sujet illégitime. Ces enchériments déshontés que la chaleur première nous suggère en ce jeu, non indécentement seulement, mais dommageablement employés envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont toujours assez éveillées pour notre besoin. Je ne m'y suis servique de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage ; voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité ; ce doit être une volupté aucunement prudente et consciencieuse. Et, parce que sa principale fin c'est la génération, il y en a qui mettent en doute si, lorsque nous sommes sans l'espérance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'âge, ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement. Cela tiens-je pour certain qu'il est beaucoup plus sain de s'en abstenir. C'est un homicide, à la mode de Platon, Certaines nations, et entre autres la Mahométane, abominent la conjonction avec les femmes enceintes ; plusieurs aussi, avec celles qui ont leurs fleurs. Zénobie ne recevait son mari que pour une charge, et, cela fait, elle le laissait courir tout le temps de sa conception, lui donnant lors seulement loi de recommencer : brave et généreux exemple de mariage.

C'est de quelque poète disetteux et affamé de ce déduit, que Platon emprunta cette narration, que Jupiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour que, ne pouvant avoir patience qu'elle eût gagné son lit, il la versa sur le plancher, et, par la véhémence du plaisir, oublia les résolutions grandes et importantes qu'il venait de prendre avec les autres dieux en sa cour céleste ; se vantant qu'il l'avait trouvé aussi bon ce coup-là, que lorsque premièrement il la dépucela à cachette de leurs parents.

Les rois de Perse appelaient leurs femmes à la compagnie de leurs festins ; mais quand le vin venait à les échauffer en bon escient et qu'il fallait tout à fait lâcher la bride à la volupté, ils les renvoyaient en leur privé, pour ne pas les faire participantes de leurs appétits immodérés, et faisaient venir en leur lieu des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect.

Tous plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens ; Epaminondasi avait fait emprisonner un garçon débauché ; Pélopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur ; il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garce, qui aussi l'en pria : disant que c'était une gratification due à une amie, non à un capitaine.

Sophocle, étant compagnon en la préture, avec Périclès, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau garçon que voilà, fit-il à Périclès.

- Cela serait bon à un autre qu'à un préteur, lui dit Périclès, qui doit avoir

non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes .

Allius Verus, l'empereur, répondit à sa femme, comme elle se plaignait de quoi il se laissait aller à l'amour d'autres femmes, qu'il le faisait par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage était un nom d'honneur et dignité, non de folâtre et lascive concupiscence. Et nos anciens auteurs ecclésiastiques font avec honneur mention d'une femme qui répudia son mari pour ne vouloir seconder ses trop lascives et immodérées amours. Il n'est en somme aucune si juste volupté, en laquelle l'excès et l'intempérance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler à bon escient, est-ce pas un misérable animal que l'homme ? A peine est-il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de goûter un seul plaisir entier et pur, encore se met il en peine de le retrancher par discours ; il n'est pas assez chétif, si par art et par étude il n'augmente sa misère :

Nous avons augmenté par notre art les voies lamentables de notre sort.

La sagesse humaine fait bien sottement l'ingénieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptés qui nous appartiennent, comme elle fait favorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maux et en alléger le sentiment. Si j'eusse été chef de part, j'eusse pris autre voie, plus naturelle, qui est à dire vraie, commode et sainte ; et me fusse peut-être rendu assez fort pour la borner.

Quoique nos médecins spirituels et corporels, comme par complot fait entre eux, ne trouvent aucune voie à la guérison, ni remède aux maladies du corps et de l'âme, que par le tourment, la douceur et la peine ; les veilles, les jeûnes, les haïres, les exils lointains et solitaires, les prisons perpétuelles, les verges et autres afflictions ont été introduites pour cela ; mais en telle condition que ce soient véritablement afflictions et qu'il y ait de l'aigreur poignante ; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio, lequel ayant été envoyé en exil en l'île de Lesbos, on fut averti à Rome qu'il s'y donnait du bon temps, et que ce qu'on lui avait enjoint pour peine, lui tournait à commodité ; parquoi ils se ravisèrent de le rappeler près de sa femme et en sa maison, et lui ordonnèrent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeûne aiguiserait la santé et l'allégresse, à qui le poisson serait plus appétissant que la chair, ce ne serait plus recette salutaire ; non plus qu'en l'autre médecine, les drogues n'ont point d'effet à l'endroit de celui qui les prend avec appétit et plaisir.

L'amertume et la difficulté sont circonstances servant à leur opération. Le naturel qui accepterait la rhubarbe comme familière, en corromprait l'usage ; il faut que ce soit chose qui blesse notre estomac pour le guérir et ici faut la règle commune, que les choses se guérissent par leurs contraires, car le mal y guérit le mal.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au Ciel et à la nature par notre massacre et homicide, qui fut universellement embrassée en toutes religions. Encore du temps de nos pères, Amurat, en la prisé de l'Isthme, immola six cents jeunes hommes grecs à l'âme de son père, afin que ce sang servît de propitiation à l'expiation des péchés du trépassé, En ces nouvelles terres, découvertes en notre âge, pures encore et vierges au prix des nôtres, l'usage en est aucunement reçu partout ; toutes leurs idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté : On. les brûle vifs, et, demi rôtis, on les retire du brasier pour leur arracher le coeur et les entrailles. A d'autres, voire aux femmes, on les écorche vives, et de leur peau ainsi sanglante, en revêt-on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et résolution. Car ces pauvres gens sacrificables, vieillards, femmes, enfants vont, quelques jours avant, quêtant eux-mêmes, les aumônes pour l'offrande de leur sacrifice, et se présentent à la boucherie chantant et dansant avec les assistants. Les ambassadeurs du roi de Mexico faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maître, après lui avoir dit qu'il avait trente vassaux, desquels chacun pouvait assembler cent mille combattants, et qu'il se tenait en la plus belle et forte ville qui fût sous le ciel, lui ajoutèrent qu'il avait à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vrai, ils disent qu'il nourrissait la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du pays, mais principalement pour avoir de quoi fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue du dit Cortez, ils sacrifièrent cinquante hommes tout à la fois. Je dirai encore ce conte. Aucuns de ces peuples, avant été battus par lui, envoyèrent le reconnaître et rechercher d'amitié ; les messagers lui présentèrent trois sortes de présents, en cette manière : Seigneur ; cinq esclaves ; si tu es un Dieu fier qui paise de chair et de sang, mange-les, et nous t'en aimerons davantage ; si tu es un Dieu débonnaire, voilà de l'encen et des plumes ; si



tu es homme, prend les oiseaux et les fruits que voici.

# CHAPITRE XXXI

## DES CANNIBALES

Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au-devant : Je ne sais, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je vois, n'est aucunement barbare. Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays et Philippe, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attarder aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voix de la raison, non par la voix commune.

J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique.

Cette découverte d'un pays infini semble être de considération. Je ne sais si je me puis répondre qu'il ne s'en fasse à l'avenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayant été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais n'étreignons que du vent. Platon introduit Solon racontant avoir appris des prêtres de la ville de Saïs, en Egypte, que, jadis et avant le déluge, il y avait une grande île, nommée Atlantide, droit à la bouche du détroit de Gibraltar, qui tenait plus de pays que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les rois de cette contrée-là, qui ne possédaient pas seulement cette île, mais s'étaient étendus dans la terre ferme si avant qu'ils tenaient de la largeur d'Afrique jusques en Egypte, et de la longueur de l'Europe jusques en la Toscane, entreprirent d'enjamber jusques sur l'Asie et subjuguier toutes les nations qui bordent la mer Méditerranée jusques au golfe de la mer Majour ; et, pour cet effet, traversèrent les Espagnes, la Gaule, l'Italie, jusques en la

Grèce, où les Athéniens les soutinrent ; mais que, quelque temps après, et les Athéniens, et eux, et leur île furent engloutis par le déluge. Il est bien vraisemblable que cet extrême ravage d'eaux ait fait des changements étranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie, On dit que ces terres qui ne formaient qu'un seul continent ont été séparées jadis de force, arrachées par une énorme convulsion.

Chypre d'avec la Syrie, l'île de Négrepont de la terre ferme de la Béotie ; et joint ailleurs les terres qui étaient divisées, comblant de limon et de sable les fossés d'entredeux, Un marais longtemps stérile et propre aux rames supporte la pesante charrue.

Mais il n'y a pas grande apparence que cette île soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir ; car elle touchait quasi l'Espagne, et ce serait un effet incroyable d'inondation de l'en avoir reculée, comme elle est, de plus de douze cents lieues ; outre ce que les navigations des modernes ont déjà presque découvert que ce n'est point une île, ainsi terre ferme et continent avec l'Inde orientale d'un côté, et avec les terres qui sont sous les deux pôles d'autre part ; ou, si elle en est séparée, que c'est d'un si petit détroit et intervalle qu'elle ne mérite pas d'être nommée île pour cela.

Il semble qu'il y ait des mouvements, naturels les uns, les autres fiévreux, en ces grands corps comme aux nôtres. Quand je considère l'impression que ma rivière de Dordogne fait de mon temps vers la rive droite de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et dérobé le fondement à plusieurs bâtiments, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire ; car, si elle fût toujours allée à ce train ; ou dût aller à l'avenir, la figure du monde serait renversée. Mais il leur prend des changements : tantôt elles s'épandent d'un côté, tantôt d'un autre ; tantôt elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoi nous manions les causes.

En Médoc, le long de la mer, mon frère, sieur d'Arsac, voit une sienne terre ensevelie sous les sables que la mer vomit devant elle ; le faîte d'aucuns bâtiments paraît encore ; ces rentes et domaines se sont échangés en pacages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers ; et voyons des grandes mont-joies d'arène mouvante qui marchent d'une demi-lieue devant elle, et gagnent pays.

L'autre témoignage de l'Antiquité, auquel on veut rapporter cette découverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret Des merveilles inouïes est à lui. Il raconte là que certains Carthaginois, s'étant jetés au travers de la mer Atlantique, hors le détroit de Gibraltar, et navigué longtemps, avaient découvert enfin une grande île fertile, toute revêtue de bois et arrosée de grandes et profondes rivières, fort éloignée de toutes terres fermes ; et qu'eux, et autres depuis, attirés par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allèrent avec leurs femmes et enfants, et commencèrent à s'y habituer. Les seigneurs de Carthage, voyant que leur pays se dépeuplait peu à peu, firent défense expresse, sur peine de mort, que nul n'eût plus à aller là, et en chassèrent ces nouveaux habitants, craignant, à ce que l'on dit, que par succession de temps ils ne vinssent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux-mêmes et ruinassent leur Etat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neuves.

Cet homme que j'avais, était homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage ; car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent ; et pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent farder d'altérer un peu l'Histoire ; ils ne vous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont plu ; et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien épousé. Le mien était tel ; et, outre cela, il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent.

Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait, non en cela seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la

physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées à sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant réchargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises, Le lierre pousse mieux spontanément, l'arboulier croit plus beau dans les antres solitaires, et les oiseaux chantent plus doucement sans aucun art.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de leçon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplâit

que Lycurgue et Platon ne l'aient eue ; car il me semble que ce que nous voyons par expérience, en ces nations, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience ; ni n'ont pu croire que notre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique ; nuls usages de service, de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes.

Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection : des hommes fraîchement formés par les dieux.

Voilà les premières règles que la Nature donna.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante et bien tempérée ; de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré n'en y avoir vu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermés du côté de la terre de grandes et hautes montagnes, ayant, entre-deux, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poissons et les mangent sans autre artifice que de les cuire, de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres. Le premier qui y mena un cheval, quoiqu'il les eût pratiqués à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuèrent à coups de trait, avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents armes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par le faîte, à la mode d'aucunes de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanc. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, et en font leurs épées et des grils à cuire leur viande.

Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspendus contre le toit, comme ceux de

nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se lèvent avec le soleil, et mangent soudain après s'être levés, pour toute la journée ; car ils ne font autre repas que celui-là.

Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient, qui buvaient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant. Leur breuvage est fait de quelque racine, et est de la couleur de nos vins daires. Ils ne le boivent que tiède ; ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a le goût un peu piquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont accoutumé ; c'est une boisson très agréable à qui y est duit. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matière blanche, comme du coriandre, confit. J'en ai tâté : le goût en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont à la chasse des bêtes à tout des arcs. Une partie des femmes s'amuse pendant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, prêche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à l'autre et redisant une même clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ait achevé le tour (car ce sont bâtiments, qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiède et assaisonnée. Il se voit en plusieurs lieux, et entre autres chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs épées et bracelets de bois de quoi ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes, ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence en leur danser. Ils sont ras partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient les âmes éternelles, et celles qui ont bien mérité des dieux, être logées à l'endroit du ciel où le soleil se lève ; les maudites, du côté de l'Occident.

Ils ont je ne sais quels prêtres et prophètes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montagnes. A leur arrivée, il se fait une grande fête et assemblée solennelle de plusieurs villages (chaque grange, comme je l'ai décrite, fait un village, et sont environ à une lieue française l'une de l'autre). ce prophète parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir ; mais toute leur science éthique ne contient que ces deux

articles, de la résolution à la guerre et affection à leurs femmes. Celui-ci leur pronostique les choses à venir et les événements qu'ils doivent espérer de leurs entreprises, les achemine ou détourne de la guerre ; mais c'est par tel si que, où il faut à bien deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a prédit, il est haché en mille pièces s'ils l'attrapent, et condamné pour faux prophète. A cette cause, celui qui s'est une fois mécompte, on ne le voit plus.

C'est don de Dieu que la divination ; voilà pourquoi ce devrait être une imposture punissable d'en abuser.

Entre les Scythes, quand les devins avaient failli de rencontre, on les couchait, enforgés de pieds et de mains, sur des chariotes pleines de bruyère, tirées par des boeufs, en quoi on les faisait brûler. Ceux qui manient les choses sujettes à la conduite de l'humaine suffisance, sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent.

Mais ces autres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de notre connaissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effet de leur promesse, et de la témérité de leur imposture ? Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée.

Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les



Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde, comme ceux qui avaient sexué la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci.

Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entré des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chrysippe et Zénon, chefs de la secte stoïque ; ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et d'autres personnes inutiles au combat. Les Gascons, dit-on, s'étant servis de tels aliments, prolongèrent leur vie.

Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé ; soit pour l'appliquer au-dedans ou au-dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion si dérégulée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la

conquête de nouvelles terres, car ils jouissaient encore de cette liberté naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au-delà est superflu pour eux. Ils s'entre appellent généralement, ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquêt du victorieux, c'est la gloire ; et l'avantage d'être demeuré maître eu valeur et en vertu ; car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute d'aucune chose nécessaire, ni faute encore de cette grande partie, de savoir heureusement jouir de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-ci à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et reconnaissance d'être vaincus ; mais il ne s'en trouve pas un, en tout un siècle, qui n'aime mieux la mort que de relâcher, ni par contenance, ni de parole un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé, que de requérir seulement de ne l'être pas. Ils les traitent en toute liberté, et leur fournissent de toutes les commodités de quoi ils se peuvent aviser, afin que la vie leur soit d'autant plus chère ; et les entretiennent communément des menaces de leur mort future, des tourments qu'ils y auront à souffrir, des apprêts qu'on dresse pour cet effet, du détranchement de leurs membres et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela se fait pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir fait force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie victoire :

Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu.

Les Hongres, très belliqueux combattants, ne poursuivaient jadis leur pointe, outre avoir rendu l'ennemi à leur merci. Car, en ayant arraché cette

confession, ils le laissaient aller sans offense, sans rançon, sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux.

Assez d'avantages gagnons-nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntés, non pas nôtres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes raides ; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition ; c'est un coup de la fortune de faire broncher notre ennemi et de lui éblouir les yeux par la lumière du soleil ; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lâche et de néant, d'être suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au coeur et en la volonté ; c'est là où gît son vrai honneur ; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'âme ; elle ne consiste pas en la valeur de notre cheval, ni de nos armes, mais en la nôtre. Celui qui tombe obstiné en son courage, S'il tombe, il combat à genoux. . . ; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance ; qui regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu.

Les plus vaillants sont parfois, les plus infortunés.

-Ainsi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ni ces quatre victoires soeurs, les plus belles que le soleil ait jamais vues de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, osèrent jamais opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens, au pas des Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gain d'un combat, que le capitaine Ischclas à la perte ? Qui plus ingénieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que lui de sa ruine ? Il était commis à défendre certain passage du Péloponnèse contre les Arcadiens. Pour quoi faire, se trouvant du tout incapable, vu la nature du lieu et inégalité des forces, et se résolvant que tout ce qui se présenterait aux ennemis, aurait la nécessité à y demeurer ; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité et du nom lacédémonien de faillir à sa charge ; il prit entre ces deux extrémités un moyen parti, de telle sorte. Les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva tous au service de leur pays, et les y renvoya ; et avec ceux desquels le défaut était moindre, il délibéra de soutenir ce pas, et, par leur mort, en faire acheter aux ennemis l'entrée la plus chère qu'il lui serait

possible : comme il advint. Car, étant tantôt environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir fait une grande boucherie, lui et les siens furent tous mis au fil de l'épée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux dû à ces vaincus ? Le vrai vaincre a pour son rôle l'étourdir ; non pas le salut ; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre. Pour revenir à notre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaie ; ils pressent leurs maîtres de se hâter de les mettre en cette épreuve ; ils les défient, les injurient, leur reprochent leur lâcheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ai une chanson faite par un prisonnier, où il y a ce trait : qu'ils viennent hardiment tous et s'assemblent pour dîner de lui ; car ils mangeront quant et quant leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps. Ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fous que vous êtes ; vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encore : savourez-les bien, vous y trouverez le goût & votre propre chair. Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourants, et qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la moue.

De, vrai, ils ne cessent jusques au dernier soupir de les braver et défier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien sauvages ; car, ou il faut qu'ils le soient bien à bon escient, ou que nous le soyons ; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nôtre. Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure réputation de vaillance ; c'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la même jalousie que nos femmes ont pour nous empêcher de l'amitié et bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquérir. Etant plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un témoignage de la vertu du mari.

Les nôtres crieront au miracle ; ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale ; mais du plus haut étage. Et, en la Bible, Lia, Rachel, Sara et

les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris ; et Livie seconda les appétits d'Auguste, à son intérêt ; et la femme du roi Dejotarus, Stratonique, prêta non seulement à l'usage de son mari, une fort belle jeune fille de chambre qui la servait, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur fit épauler à succéder aux états de leur père.

Et, afin qu'on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple et servile obligation à leur usance et par l'impression de l'autorité de leur ancienne coutume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l'âme si stupide que de ne pouvoir prendre autre parti, il faut alléguer quelques traits de leur suffisance. Outre celui que je viens de réciter de l'une de leurs chansons guerrières, j'en ai une autre, amoureuse, qui commence en ce sens :

Couleuvre, arrête-toi ; arrête-toi, couleuvre, afin que ma soeur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition préférée à tous les autres serpents. Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson.

Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbare en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacréontique.

Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour

commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait, être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses.

# CHAPITRE XXXII

## QU'IL FAUT SOBREMENT SE MELER DE JUGER DES ORDONNANCES DIVINES

Le vrai champ et sujet de l'imposture sont les choses inconnues. D'autant qu'en premier lieu l'étrangeté même donne crédit ; et puis, n'étant point sujettes à nos discours ordinaires, elles nous ôtent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, est-il bien plus aisé de satisfaire parlant de la nature des Dieux que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs prête une belle et large carrière et toute liberté au maniement d'une matière cachée.

Il advient de là qu'il n'est rien cru si fermement que ce qu'on sait le moins, ni gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, pronostiqueurs, judiciaires, chiromanciens, médecins, Toute cette engeance .

Auxquels je joindrais volontiers, si j'osais, un tas de gens, interprètes et contrôleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisant état de trouver les causes de chaque accident, et de voir dans les secrets de la volonté divine les motifs incompréhensibles de ses oeuvres ; et quoique la variété et discordance continuelle des événements les rejette de coin en coin, et d'Orient en Occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, et, de même crayon, peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mésadvient en quelque rencontre .

Qui bataille, ils en demandent publiquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action injuste, rapportant leur heur ou malheur à la raison divine et lui soumettant leur jugement et discours.

Suffit à un chrétien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnaissance de sa divine et inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles lui soient envoyées. Mais je trouve

mauvais ce que je vois en usage, de chercher à fermir et appuyer notre religion par le bonheur et prospérité de nos entreprises. Notre créance a assez d'autres fondements, sans l'autoriser par les événements ; car, le peuple accoutumé à ces arguments plausibles et proprement de son goût, il est danger, quand les événements viennent à leur tour contraires et désavantageux, qu'il en ébranle sa foi. Comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceux qui eurent l'avantage au rencontre de La Roche-Abeille, faisant grand fête de cet accident, et se servant de cette fortune pour certaine approbation de leur parti, quand ils viennent après à excuser leurs défortunes de Moncontour et de Jarnacs sur ce que ce sont verges et châtements paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur merci, ils lui font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moutures et de même bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudrait mieux l'entretenir des vrais fondements de la vérité. C'est une belle bataille navale qui s'est gagnée ces mois passé contre les Turcs, sous la conduite de don Juan d'Autriche, mais il a bien plus à Dieu d'en faire autrefois. Voir d'autres telles à nos dépens. Somme, il est malaisé de ramener .les choses divines à notre balance, qu'elles n'y souffrent du déchet. Et qui voudrait rendre raison de ce que Arius et Léon, son pape, chefs principaux de cette hérésie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si étranges, (car, retirés de la dispute par douleur de ventre à la garde-robe, tous deux y rendirent subitement l'âme), et exagérer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourrait bien encore ajouter la mort de Héliogabale, qui fut aussi tué en un retrait.

Mais quoi ? Irénée se trouve engagé en même fortune.

Dieu, nous voulant apprendre que les bons ont autre chose à espérer, et les mauvais autre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous ôte le moyen d'en faire sottement notre profit. Et se moquent ceux qui s'en veulent prévaloir selon l'humaine raison.

Ils n'en donnent jamais une touche qu'ils n'en reçoivent deux. Saint Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflit qui se décide par les armes de la mémoire plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumière qu'il plaît au soleil nous communiquer par ses rayons ; et, qui élèvera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son



corps même, qu'il ne trouve pas étrange si, pour la peine de son outrecuidance, il y perd la vue : Lequel d'entre les hommes peut connaître les desseins de Dieu ? ou qui peut imaginer la volonté du Seigneur ? .

# CHAPITRE XXXIII

## DE FUIR LES VOLUPTÉS AU PRIX DE LA VIE

J'avais bien vu convenir en ceci la plupart des anciennes opinions : qu'il est l'heure de mourir lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre ; et que, de conserver notre vie à notre tourment et incommodité, c'est choquer les lois mêmes de nature, comme disent ces vieilles règles :

Ou vivre sans chagrin ou mourir heureusement.  
- Il est bien de mourir quand la vie est à charge.

Il est préférable de ne pas vivre que de vivre misérablement.

Mais de pousser le mépris de la mort jusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et autres faveurs et biens que nous appelons de la fortune, comme si la raison n'avait pas assez affaire à nous persuader de les abandonner, sans y ajouter cette nouvelle recharge, je ne l'avais vu ni commander, ni pratiquer, jusque lors que ce passage de Sénèque me tomba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande autorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique, sur quoi Lucilius alléguait quelques difficultés :

Je suis d'avis que tu quittes cette vie-là, ou la vie tout à fait ; bien te conseillé-je de suivre la plus douce voie, et de détacher plutôt que de rompre ce que tu as mal noué, pourvu que, s'il ne se peut autrement détacher, tu le rompes. Il n'y a homme si couard qui n'aime mieux tomber une fois que de demeurer toujours en branle. J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïque ; mais il est plus étrange qu'il soit emprunté d'Epicure, qui écrit, à ce propos, choses toutes pareilles à Idoménée. Si

est-ce que je pense avoir remarqué quelque trait semblable parmi nos gens, mais avec la modération chrétienne. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, ce fameux ennemi de l'hérésie arienne, étant en Syrie, fut averti qu'Abra, sa fille unique, qu'il avait laissée par-deçà avec sa mère, était poursuivie en mariage par les plus apparents seigneurs du pays, comme fille très bien nourrie, belle, riche et en la fleur de son âge. Il lui écrivit qu'elle ôtât son affection de tous ces plaisirs et avantages qu'on lui présentait ; qu'il lui avait trouvé en son voyage un parti bien plus grand et plus digne, d'un mari, de bien autre pouvoir et magnificence, qui lui ferait présent de robes et de bijoux de prix inestimable. Son dessein était de lui faire perdre l'appétit et l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu ; mais, à cela le plus court et plus certain moyen lui semblant être la mort de sa fille, il ne cessa par voix, prières et oraisons, de faire requête à Dieu de l'ôter de ce monde et de l'appeler à soi, comme il advint ; car bientôt après son retour elle lui mourut, de quoi il montra une singulière joie. Celui-ci semble enchérir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face lequel ils ne prennent que subsidiairement, et puisque c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux omettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire, ayant entendu par lui comme la mort de leur fille s'était conduite par son dessein et volonté, et combien elle avait plus d'heur d'être délogée de ce monde que d'y être, prit une si vive appréhension de la béatitude éternelle et céleste, qu'elle sollicita son mari avec extrême instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prières communes, l'ayant retirée à soi bientôt après, ce fut une mort embrassée avec singulier contentement commun.

# CHAPITRE XXXIV

## LA FORTUNE SE RENCONTRE SOUVENT AU TRAIN DE LA RAISON

L'inconstance du branle divers de la fortune fait qu'elle nous doive présenter toute espèce de visages. Y a-t-il action de justice plus expresse que celle-ci ? Le duc de Valentinois, ayant résolu d'empoisonner Adrien, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixième, son père, et lui allaient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné et commanda au sommelier qu'il la gardât bien soigneusement. Le pape y étant arrivé avant le fils et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensait ce vin ne lui avoir été recommandé que pour sa bonté, en servit au pape ; et le duc même, y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on aurait pas touché à sa bouteille, en prit à son tour : en manière que le père en mourut soudain ; et le fils, après avoir été longuement tourmenté de maladie, fut réservé à une autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joue à nous. Le seigneur d'Estrée, lors guidon de M. de Vendôme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compagnie du duc d'Ascot, étant tous deux serviteurs de la soeur du sieur de Fongueseiles, quoique de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontière), le sieur de Licques l'emporta ; mais, le même jour des noces, et, qui pis est, avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle épouse, sortit à l'escarmouche près de Saint-amer, où le sieur d'Estrée, se trouvant le plus fort, le fit son prisonnier ; et, pour faire valoir son avantage, encore fallut-il que la damoiselle, Contrainte de s'arracher des bras d'un jeune époux avant qu'un et deux hivers, en longues nuits, eussent rassasié sa passion avide.

lui fit elle même requête par courtoisie de lui rendre son prisonnier, comme il fit : la noblesse française ne refusant jamais rien aux dames.

Semble-t-il pas que ce soit. un sort artiste ? Constantin, fils d'Hélène, fonda

l'empire de Constantinople ; et, tant de siècles après, Constantin, fils d'Hélène, le finit. Quelquefois il lui plaît envier sur nos miracles. Nous tenons que le roi Clovis, assiégeant Angoulême, les murailles churent d'elles-mêmes par faveur divine ; et Bouchet emprunte de quelque auteur, que le roi Robert assiégeant une ville, et s'étant dérobé du siège pour aller à Orléans solenniser la fête saint Aignan, comme il était en dévotion, sur certain point de la messe, les murailles de la ville assiégée s'en allèrent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan. Car le capitaine Rense assiégeant pour nous la ville d'Eronne, et ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, et le mur en étant brusquement enlevé hors de terre, rechet toutefois tout empanné, si droit dans son fondement que les assiégés n'en valurent pas moins.

Quelquefois elle fait la médecine. Jason Phereus, étant abandonné des médecins pour une apostume qu'il avait dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jeta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point, que son apostume en creva, es guérit.

Surpassa-t-elle pas le peintre Protogène en la science de son art ? Celui-ci, ayant parfait l'image d'un chien las et recru, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'écume et la bave, dépité contre sa besogne, prit son éponge, et, comme elle était abreuvée de diverses peintures, la jeta contre, pour tout effacer ; la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien et y fournit ce à quoi l'art n'avait pu atteindre. N'adresse t'elle pas quelquefois nos conseils et les corrige ? Isabelle, reine d'Angleterre, ayant à repasser de Zélande en son royaume, avec une armée en faveur de son fils contre son mari, était perdue si elle fût arrivée au port qu'elle avait projeté, y étant attendue par ses ennemis ; mais la fortune la jeta contre son vouloir ailleurs, où elle prit terre en toute sûreté, Et cet ancien qui, ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marâtre, eut-il pas raison de prononcer ce vers :

la fortune a meilleur avis que nous ?

Icètes avait pratiqué deux soldats pour tuer Timoléon, séjournant à Adrane, en la Sicile. Ils prirent heure sur le point qu'il ferait quelque sacrifice ; et, se mêlant parmi la multitude, comme ils se guignaient l'un l'autre que l'occasion était propre à leur besogne, voici un tiers qui, d'un grand coup

d'épée, en assène l'un par la tête, et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compagnon, se tenant pour découvert et perdu, recourut à l'autel, requérant franchise, avec promesse de dire toute la vérité.

Ainsi qu'il faisait le conte de la conjuration, voici le tiers qui avait été attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple pousse et saboule, au travers la presse, vers Timoléon et les plus apparents de l'assemblée. Là il crie merci, et dit avoir justement tué l'assassin de son père, vérifiant sur-le-champ, par des témoins que son bon sort lui fournit tout à propos, qu'en la ville des Léontins son père, de vrai, avait été tué par celui sur lequel il s'était vengé. On lui ordonna dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son père, d'avoir retiré de mort le père commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en règlement les règles de l'humaine prudence.

Pour la fin. En ce fait ici se découvre-t-il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et piété singulière ? Ignatius père et fils, proscrits par les triumvirs à Rome, se résolurent à ce généreux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans ; ils se coururent sus, l'épée au poing ; elle en dressa les pointes et en fit deux coups étalement mortels, et donna à l'honneur d'une si belle amitié qu'ils eussent justement la force de retirer encore des plaies leurs bras sanglants et armés, pour s'entre embrasser en cet état d'une si forte étreinte que les bourreaux coupèrent ensemble leurs deux têtes, laissant les corps toujours pris en ce noble noeud, et les plaies jointes, humant amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'autre.

# CHAPITRE XXXV

## D'UN DÉFAUT DE NOS POLICES

Feu mon père, homme pour n'être aidé que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dit autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eût ès Villes. Certain lieu désigné, auquel ceux qui auraient besoin de quelque Chose se pussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier établi pour cet effet, comme : je cherche à Vendre des perles, je cherche des perles à vendre. Tel veut Compagnie pour aller à Paris ; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; tel d'un maître ; tel demande un ouvrier ; qui ceci, qui cela, chacun selon son besoin. Et semble que ce moyen de nous entre avertir apporterait non légère Commodité au commerce public ; Car à tous coups il y a des conditions qui s'entre cherchent, et, pour ne s'entre entendre, laissent les hommes en extrême nécessité. J'entends, avec une grande honte de notre siècle, qu'à notre vue deux très excellents personnages en Savoir Sont morts en état de n'avoir pas leur soûl à manger : Lilius Gregorius Giralduus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemagne ; et Crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelés avec très avantageuses conditions, ou secourus où ils étaient, s'ils l'eussent su. Le monde n'est pas si généralement corrompu que je ne sache tel homme qui souhaiterait de bien grande affection que les moyens que les siens lui ont mis en main se pussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouisse, à mettre à l'abri de la nécessité les personnages rares et remarquables en quelque espèce de valeur que le malheur combat quelquefois jusques à l'extrémité, et qui les mettraient pour le moins en tel état qu'il ne tiendrait qu'à faute de bons discours, s'ils n'étaient contents. En la police économique, mon père avait cet ordre, que je sais louer, mais nullement ensuivre : c'est qu'outre le registre des négoes du ménage où se logent les menus comptes, paiements, marchés, qui ne requièrent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnait à celui de

ses gens, qui lui servait à écrire un papier journal à insérer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour les mémoires de l'histoire de sa maison, très plaisante à voir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et très à propos pour nous ôter souvent de peine : quand fut entamée telle besogne ? quand achevée ? quels trains y ont passé ? combien arrêté ? nos voyages, nos absences, mariages, morts, la réception des heureuses ou malencontreuses nouvelles ; changement des serviteurs principaux ; telles matières. Usage ancien, que je trouve bon à rafraîchir, chacun en sa chacunière.

Et me trouve un sot d'y avoir failli.



# CHAPITRE XXXVI

## DE L'USAGE DE SE VETIR

Où que je veuille donner, il me faut forcer quelque barrière de la coutume, tant elle a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisais, en cette saison frileuse, si la façon d'aller tout nu de ces nations dernièrement trouvées est une façon forcée par la chaude température de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originale des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dit la sainte parole, est sujet à mêmes lois, ont accoutumé, en pareilles considérations à celles ici, où il faut distinguer les lois naturelles des controuvées, de recourir à la générale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefait. Or, tout étant exactement fourni ailleurs de filet et d'aiguille pour maintenir son être, il est, à la vérité, mécréable que nous soyons seuls produits en état défectueux et indigent, et en état qui ne se puisse maintenir sans secours étranger. Ainsi je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux et tout ce qui vit, se trouve naturellement équipé de suffisante couverture, pour se défendre de l'injure du temps, C'est pourquoi presque tous les êtres sont protégés par le cuir, le poil, la coquille, le cal ou l'écorce. aussi étions nous ; mais, comme ceux qui éteignent par artificielle lumière celle du jour, nous avons éteint nos propres moyens par les moyens empruntés. Et est aisé à voir que c'est la coutume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas ; car, de ces nations qui n'ont aucune connaissance de vêtements, il s'en trouve d'assises environ sous même ciel que le nôtre ; et puis la plus délicate partie de nous est celle qui se tient toujours découverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles ; à nos contadins, comme à nos aïeux, la partie pectorale et le ventre. Si nous fussions nés avec condition de cotillons et de gréguesques, il ne faut faire doute que nature n'eût armé d'une peau plus épaisse ce qu'elle eût abandonné à la batterie des saisons, comme elle a fait le bout des doigts et

plante des pieds.

Pourquoi semble-t-il difficile à croire ? Entre ma façon d'être vêtu et celle d'un paysan de mon pays, je trouve bien plus de distance qu'il n'y a de sa façon à un homme qui n'est vêtu que de sa peau.

Combien d'hommes, et en Turquie surtout, vont nus par dévotion . Je ne sais qui demandait à un de nos gueux qu'il voyait en chemise en plein hiver, aussi scarrebillat que tel qui se tient emmitonné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvait avoir patience : Et vous, monsieur, répondit-il, vous avez bien la face découverte ; or moi, je suis tout face. Les Italiens content du fou du duc de Florence, ce me semble, que son maître s'enquérant comment, ainsi mal vêtu, il pouvait porter le froid à quoi il était bien empêché lui-même : Suivez, dit-il, ma recette de charger sur vous tous vos accoutrements, comme je fais les miens, vous n'en souffrirez non plus que moi. Le roi Massinissa jusques à l'extrême vieillesse ne put être induit à aller la tête couverte, par froid, orage et pluie qu'il fît. Ce qu'on dit aussi de l'empereur Sévère.

Aux batailles données entre les Egyptiens et les Perses, Hérodote dit avoir été remarqué et par d'autres et par lui, que, de ceux qui y demeureraient morts, le test était sans comparaison plus dur aux Egyptiens qu'aux Persiens, à raison que ceux ici portent leurs têtes toujours couvertes de béguins, et puis de turbans ; ceux-là, rases dès l'enfance et découvertes.

Et le roi Agésilas observa jusques à sa décrépitude de porter pareille vêtue en hiver qu'en été. César, dit Suétone, marchait toujours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la tête découverte, soit qu'il fit soleil ou qu'il plût ; et autant en dit-on d'Annibal, Alors, sur sa tête nue, il recevait des pluies torrentielles, l'écroulement du ciel.

Un Vénitien qui s'y est tenu longtemps, et qui ne fait que d'en venir, écrit qu'au royaume du Pégu, les autres parties du corps vêtues, les hommes et les femmes vont toujours les pieds nus, même à cheval.

Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la tête autre couverture que celle que nature y a mise. Celui que les Polonais ont choisi pour leur roi après le nôtre, qui est à la vérité un des plus grands princes de notre siècle, ne porte jamais gants, ni de change, pour hiver et temps qu'il fasse, le même bonnet qu'il porte au couvert.

Comme je ne puis souffrir d'aller déboutonné et détaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiraient entravés de l'être. Varron tient que, quand on ordonna que nous tinssions la tête découverte en présence des dieux ou du magistrat, on le fit plus pour notre santé et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la révérence.

Et puisque nous sommes sur le froid, et Français accoutumés à nous bigarrer (non pas moi, car je ne m'habille guère que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon père), ajoutons ; d'une autre pièce, que le capitaine Martin Du Bellay dit au voyage de Luxembourg, avoir vu les gelées si âpres, que le vin de la munition se coupait à coups de hache et de cognée, se débitait aux soldats par poids, et qu'ils l'emportaient dans des paniers. Et Ovide, à deux doigts près :

Le vin vidé conserve la forme du récipient : ce n'est plus un breuvage que l'on puise, mais des morceaux que l'on boit. . . .

Les gelées sont si âpres en l'embouchure des Palus Maaotides, qu'en la même place où le lieutenant de Mithridate avait livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avait défaits, l'été venu il y gagna contre eux encore une bataille navale. Les Romains souffrirent grand désavantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois près de Plaisance, de ce qu'ils allèrent à la charge le sang figé et les membres contraints de froid, là où Annibal avait fait épandre du feu par tout son ost, pour échauffer ses soldats, et distribuer de l'huile par les bandes, afin que, s'oignant, ils rendissent leurs nerfs plus souples et dégourdis, et encroûtassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tirait lors, La retraite des Grecs, de Babylone en leur pays, est fameuse des difficultés et mésaises qu'ils eurent à surmonter. Celle-ci en fut qu'accueillis aux montagnes d'Arménie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la connaissance du pays et des chemins, et, en étant assiégés tout court, furent un jour et une nuit sans boire et sans manger, la plupart de leurs bêtes mortes ; d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du grésil et lueur de la neige, plusieurs estropiés par les extrémités, plusieurs roides, transis immobiles de froid, ayant encore le sens entier.

Alexandre vit une nation en laquelle on enterre les arbres fruitiers en hiver, pour les défendre de la gelée. Sur le sujet de vêtir, le roi du Mexique changeait quatre fois par jour d'accoutrements, jamais ne les réitérait,

employant sa déferre à ses continuelles libéralités et récompenses ; comme aussi ni pot, ni plat, ni ustensile de sa cuisine et de sa table ne lui étaient servis à deux fois.

# CHAPITRE XXXVII

## DU JEUNE CATON

Je n'ai point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis. J'en crois aisément des choses diverses à moi. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chacun fait ; et crois et conçois mille contraires façons de vie ; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la différence que la ressemblance en nous. Te décharge tant qu'on veut un autre être de mes conditions et principes, et le considère simplement en lui-même, sans relation, l'étoffant sur son propre modèle. Pour n'être continent, je ne laisse d'avouer sincèrement la continence des Feuillants et des Capucins, et de bien trouver l'air de leur train ; je m'insinue, par imagination, fort bien en leur place.

Et si, les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que moi. Je désire singulièrement qu'on nous juge chacun à part soi, et qu'on ne me tire en conséquence des communs exemples.

Ma faiblesse n'altère aucunement les opinions que je dois avoir de la force et vigueur de ceux qui le méritent. Il y a des gens pour louer seulement ce qu'ils croient pouvoir imiter. Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer, jusque dans les nues, la hauteur inimitable d'aucunes âmes héroïques. C'est beaucoup pour moi d'avoir le jugement réglé, si les effets ne le peuvent être, et maintenir au moins cette maîtresse partie exempte de corruption. C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siècle auquel nous vivons, au moins pour notre climat, est si plombé que, je ne dis pas l'exécution, mais l'imagination même de la vertu en est à dire ; et semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de collègue :

Ils croient que la vertu n'est qu'un moi, et le bois sacré du bois.

Qu'ils devraient honorer, même s'ils ne pouvaient la comprendre.

C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme

au bout de l'oreille, pour parement.

Il ne se reconnaît plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance et autres telles causes étrangères nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la débonnairété que nous exerçons lors, elles peuvent être ainsi nommées pour la considération d'autrui, et du visage qu'elles portent en public ; mais, chez l'Ouvrier, ce n'est aucunement vertu : il y a une autre fin proposée, autre cause mouvante. Or la vertu n'avoue rien que ce qui se fait par elle et pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidée que les Grecs sous Pausanias gagnèrent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suivant leur coutume, venant à partir entre eux la gloire de l'exploit, attribuèrent à la nation spartiate la précellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents juges de la vertu, quand ils vinrent à décider à quel particulier devait demeurer l'honneur d'avoir le mieux fait en cette journée, trouvèrent qu'Aristodème s'était le plus courageusement hasardé ; mais pourtant ils ne lui donnèrent point le prix, parce que sa vertu avait été incitée du désir de se purger du reproche qu'il avait encouru au fait des Thermopyles, et d'un appétit de mourir courageusement pour garantir sa honte passée.

Qui plus est nos jugements sont encore malades et suivent la dépravation de nos moeurs. Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile et leur controuvant des occasions et des causes vaines. Grande subtilité. Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquantes vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut entendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement et grossièrement les ingénieux à toute leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter de ces grands noms, et la même licence, je la prendrais volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule à les hausser. Ces rares figures, et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrais pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourrait en interprétation et favorable circonstance. Mais il faut croire que les efforts de notre conception sont loin au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la

vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous messierait pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceux-ci font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur créance à leur portée, de quoi je viens de parler, ou, comme je pense plutôt, pour n'avoir pas la vue assez forte et assez nette pour concevoir la splendeur de la vertu en sa pure naïve, ni dressée à cela ; comme Plutarque dit que, de son temps, aucuns attribuaient la cause de la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avait eue de César ; de quoi il se pique avec raison ; et peut-on juger par là combien il se fût encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gens. Il eût bien fait une belle action, généreuse et juste, plutôt avec ignominie que pour la gloire. Ce personnage là fut véritablement un patron que nature choisit pour montrer jusques où l'humaine vertu et fermeté pouvait atteindre.

Mais je ne suis pas ici à même pour traiter ce riche argument. Je veux seulement faire lutter ensemble les traits de cinq poètes latins sur la louange de Caton, et pour l'intérêt de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourri trouver, au prix des autres, les deux premiers traînants, le troisième plus vert, mais qui s'est battu par l'extravagance de sa force ; estimer que là il y aurait place à un ou deux degrés d'invention encore pour arriver au quatrième, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir être remplie par nul esprit humain, il s'étonnera, il se transira. Voici merveille : nous avons bien plus de poètes que de juges et interprètes de poésie. Il est plus aisé de la faire, que de la connaître. A certaine mesure basse, on la peut juger par les préceptes et par art. Mais la bonne, l'excessive, la divine est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une vue ferme et rassise, il ne la voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair. Elle ne pratique point notre jugement ; elle le ravit et ravage. La fureur qui époinçonne celui qui la sait pénétrer, fier encore un tiers à la lui ouïr traiter et réciter ; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond encore en celle sa faculté d'en attirer d'autres. Et il se voit plus clairement aux théâtres, que l'inspiration sacrée des muses, ayant premièrement agité le poète à la colère, au deuil, à la haine ; et hors de soi où elles veulent, frappe encore par le poète l'acteur, et par l'acteur consécutivement tout un

peuple. C'est l'enfilure de nos aiguilles, suspendues l'une de l'autre. Dès ma première enfance, la poésie a eu cela, de me transpercer et transporter. Mais ce ressentiment bien vif qui est naturellement en moi, a été diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes et plus basses (car c'étaient toujours des plus hautes en chaque espèce) comme différentes en couleur : premièrement une fluidité gaie et ingénieuse ; depuis une subtilité aiguë et relevée ; enfin une. force mûre et constante. L'exemple le dira mieux : Ovide, Lucain, Virgile. Mais voilà nos gens sur la carrière.

Que Caton, même de son vivant, soit plus grand que César. , dit l'un  
Et Caton invaincu, ayant vaincu la mort. , dit l'autre. Et l'autre, parlant des guerres civiles d'entre César et Pompée, La cause des vainqueurs plut aux dieux, mais celle des vaincus à Caton.

Ayant dompté l'univers, sauf l'âme inflexible de Caton.  
Et le maître du chœur, après avoir étalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette manière : Caton qui leur dicte des lois.



# CHAPITRE XXXVIII

## COMME NOUS PLEURONS ET RIONS D'UNE MEME CHOSE

Quand nous rencontrons, dans les histoires, qu'Antigonus sut très mauvais gré à son fils de lui avoir présenté la tête du roi Pyrrhus, son ennemi, qui venait sur l'heure même d'être tué combattant contre lui, et que, l'ayant vue, il se prit bien fort à pleurer ; et qua le duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du duc Charles de Bourgogne qu'il venait de défaire, et en porta le deuil en son enterrement ; et que, en la bataille d'Auray que le comte de Montfort gagna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemi trépassé, en mena grand deuil, il ne faut pas s'écrier soudain :

Et c'est ainsi que larme couvre ses passions sous des apparences contraires, le visage tantôt joyeux, tantôt sombre.

Quand on présenta à César la tête de Pompée, les histoires disent qu'il n'en détourna sa vue comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avait eu entre eux une si longue intelligence et société au maniment des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices réciproques et d'alliance, qu'il ne faut pas croire que cette contenance fut toute fausse et contrefaite, comme estime cet autre :

Il pensa qu'il pouvait sans péril se montrer beau-père ; il versa des larmes forcées et il tira des gémissements d'un coeur joyeux.

Car, bien que, à la vérité, la plupart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquefois être vrai, Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.

si est-ce qu'au jugement de ces accidents il faut considérer comme nos âmes se trouvent souvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maîtresse qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi, en nos âmes, bien qu'il y ait divers

mouvements qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure.

Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et la souplesse de notre âme, les plus faibles par occasion ne regagnent encore la place et ne fassent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfants, qui vont tout naïvement après la nature, pleurer et rire souvent de même chose ; mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il fasse à son souhait, que encore au départir de sa famille et de ses amis il ne sente frissonner le courage ; et, si les larmes ne lui en échappent tout à fait, au moins met-il le pied à l'étrier d'un visage morne et contristé. Et, quelque gentille flamme qui échauffe le coeur des filles bien nées, encore les déprend-on à force du col de leurs mères pour les rendre à leur époux.

quoique dise ce bon compagnon : Vénus est-elle odieuse aux jeunes mariées, ou celles-ci se moquent-elles de la joie de leurs parents par les larmes fausses qu'elles répandent en abondance sur le coeur de la chambre nuptiale. A Dieu ne plaise. Ces larmes ne sont pas vraies.

Ainsi il n'est pas étrange de plaindre celui-là mort, qu'on ne voudrait aucunement être en vie.

Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aie, ce sont vraies et non feintes imprécations ; mais cette fumée passée, qu'il ait besoin de moi, je lui bien ferai volontiers ; je tourne à l'instant le feuillet. Quand j'appelle un badin, un veau, je n'entreprends pas de lui coudre jamais ces titres ; ni ne pense me dédire pour le nommer tantôt honnête homme. Nulle qualité nous embrasse purement et universellement. Si ce n'était la contenance d'un fou de parler seul, il n'est jour auquel on ne m'ouït gronder en moi-même et contre moi : Bien du fat Et si, n'entends pas que ce soit ma définition. Qui pour me voir une mine tantôt froide, tantôt amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot Néron, prenant congé de sa mère qu'il envoyait noyer, sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié.

On dit que, la lumière du soleil n'est pas d'une pièce continue, mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres que nous n'en pouvons apercevoir l'entre-deux ;

Le soleil dans l'éther, source abondante de la lumière limpide, arrose le

ciel d'une clarté sans cesse renaissante et remplace sur-le-champ le rayon par un rayon nouveau. ainsi élance notre âme ses pointes diversement et imperceptiblement.

Artabane surprit Xerxès, son neveu, et le tança de la soudaine mutation de sa contenance. Il était à considérer la grandeur démesurée de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprise de la Grèce. Il lui prit premièrement un tressaillement d'aise à voir tant de milliers d'hommes à son service, et le témoigna par l'allégresse et fête de son visage. Et, tout soudain, en même instant, sa pensée lui suggérant comme tant de vies avaient à défaillir au plus loin dans le siècle, il refroigna son front, et s'attrista jusques aux larmes. Nous. avons poursuivi avec résolue volonté la vengeance d'une injure, et ressenti un singulier contentement de la victoire, nous en pleurons pourtant ; ce n'est pas de cela que nous pleurons ; il n'y a rien de changé ; mais notre âme regarde la chose d'un autre oeil, et se la représente par un autre visage ; car chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances et amitiés saisissent notre imagination et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous échappe.

Rien ne se fait, selon toute évidence, aussi rapidement que la conception d'un acte dans l'âme et le commencement de sa réalisation. L'âme est donc plus vive à se mouvoir que tout objet placé sous nos yeux ou à portée de nos sens

Et, à cette cause, voulant de toute cette suite continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoléon pleure le meurtre qu'il avait commis d'une si mûre et généreuse délibération, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran, mais il pleure son frère. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-lui à jouer l'autre.

# CHAPITRE XXXIX

## DE LA SOLITUDE

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active, et quant à ce beau mot de quoi se couvre l'ambition et l'avarice : que nous ne sommes pas nés pour notre particulier, ainsi pour le public, rapportons-nous hardiment à ceux qui sont en la danse ; et qu'ils se battent la conscience, si, au rebours, les états, les charges, et cette tracasserie lie du monde ne se recherche plutôt pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en notre siècle, montrent bien que la fin n'en vaut guère.

Répondons à l'ambition que c'est elle-même qui nous donne goût de la solitude : car que fuit on tant que la société ? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches ? Il y a de quoi bien et mal faire partout : tout à la fois, si le mot de Bias est vrai, que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un bon, Les gens de bien sont rares : c'est à peine s'il y en a autant que les portes de Thèbes ou les bouches du Nil fertile

La contagion est très dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vicieux, ou les haïr. Tous les deux sont dangereux, et de leur ressembler par ce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceux qui se mettent en même vaisseau ne soient dissolus, blasphémateurs, méchants : estimant telle société infortunée.

Par quoi Bias, plaisamment, à ceux qui passaient avec lui le danger d'une grande tourmente, et appelaient le secours des dieux : Taisez-vous, fit-il, qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moi. Et, d'un plus pressant exemple, Albuquerque, vice-roi en l'Inde pour le roi Emmanuel de Portugal, en un extrême péril de fortune de mer, prit sur ses épaules un jeune garçon, pour cette seule fin qu'en la société de leur fortune son

innocence lui servît de garant et de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à saintetés.

Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais ; mais, s'il est à choisir, il fuira, dit-il, même la vue. Il portera, s'il est besoin, cela ; mais, s'il est en lui, il élira ceci.

Il ne lui semble point suffisamment s'être défait des vices, s'il faut encore qu'il conteste avec ceux d'autrui.

Charondas châtiait pour mauvais ceux qui étaient convaincus de hanter mauvaise compagnie.

Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme :

l'un par son vice, l'autre par sa nature.

Et Antisthène ne me semble avoir satisfait à celui qui lui reprochait sa conversation avec les méchants, en disant que les médecins vivaient bien entre les malades ; car, s'ils servent à la santé des malades, ils détériorent la leur par la contagion, la vue continuelle et pratique des malades.

Or la fin, ce crois-je, en est tout une, d'en vivre plus à loisir et à son aise. Mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changées. Il n'y a guère moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un Etat entier ; où que l'âme soit empêchée, elle y est toute ; et, pour être les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous être défaits de la Cour et du marché, nous ne sommes pas défaits des principaux tourments de notre vie.

C'est la raison et la sagesse qui ôtent les tourments, non le site d'où l'on découvre une vaste étendue de mer.

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer de contrée.

Le noir souci monte en croupe derrière le cavalier.

Elles nous suivent souvent jusque dans les cloîtres et dans les écoles de philosophie. Ni les déserts, ni les rochers creusés, ni la haie, ni les jeûnes ne nous en démêlent :

Le noir souci monte en croupe derrière le cavalier.

On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était aucunement amendé en son voyage : Je crois bien, dit-il, il s'était emporté avec soi.

Pourquoi chercher des terres chauffées par un autre soleil ? Qui donc,

exilé de sa patrie, se fuit aussi lui-même ?

Si on ne se décharge premièrement et son âme, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage ; comme en un navire les charges empêchent moins, quand elles sont rassises. Vous faites plus de mal que de bien au malade, de lui faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Par quoi ce n'est pas assez de s'être écarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut écarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se faut séquestrer et ravoïr de soi.

J'ai rompu mes liens, dirais-tu : oui, comme le chien brise sa chaîne après maints efforts ; cependant, en fuyant, il en traîne un long bout à son cou.

Nous emportons nos fers quant et nous : ce n'est pas une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie pleine.

Si le coeur n'a pas été purgé de ces vices, quels combats et quels dangers nous faut-il affronter, nous qui sommes insatiables. Quels soucis pénétrants déchirent l'homme tourmenté par la passion. Que de craintes. Combien de catastrophes entraînent l'orgueil, la luxure, la colère. Combien aussi, l'amour du luxe et l'oisiveté Elle est en faute, l'âme qui n'échappe jamais à elle-même.

Notre mal nous tient en l'âme : or elle ne se peut échapper à elle-même, ainsi il la faut ramener et retirer en soi : c'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des rois ; mais elle se jouit plus commodément à part. Or, puisque nous entreprenons de vivre soûls et de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous ; déprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui, gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à notre aise.

Stilpon, étant échappé de l'embrassement de sa ville, où il avait perdu femme, enfants et chevance, Démetrius Poliorcete, le voyant, en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, lui demanda s'il n'avait pas eu du dommage. Il répondit que non ; et qu'il n'y avait, Dieu merci, rien perdu de sien. C'est ce que le philosophe Antisthène disait plaisamment : que l'homme se devait pourvoir de munitions qui flottassent sur l'eau et

pussent, à nage échapper avec lui du naufrage.

Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soi même. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulin, qui en était évêque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, priait ainsi Dieu : Seigneur, garde-moi de sentir cette perte, car tu sais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moi. Les richesses qui le faisaient riche, et les biens qui le, faisaient bon, étaient encore en leur entier. Voilà que c'est de bien choisir les trésors qui se puissent affranchir de l'injure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et, lequel ne puisse être trahi que par nous-mêmes. Il faut avoir femmes, enfants, biens, et surtout de la santé, qui peut ; mais non pas s'y attacher en manière que notre heur en dépende. Il se faut réserver une arrière-boutique toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissons notre vraie liberté et principale retraite et solitude. En celle-ci faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous mêmes, et si privé que nulle accointance ou communication étrangère y trouve place ; discourir et y rire comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets, afin que, quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer.

Nous avons une âme contournable en soi-même ; elle se peut faire compagnie ; elle a de quoi assaillir et de quoi défendre, de quoi recevoir et de quoi donner ; ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse :

Dans la solitude, sois une foule pour toi-même.

La vertu, dit Antisthène, se contente de soi : sans disciplines, sans paroles, sans effets.

En nos actions accoutumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celui que tu vois grimant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soi, en butte de tant d'arquebusades ; et cet autre, tout cicatrisé, transi, et pâle de faim, délibéré de crever plutôt que de lui ouvrir la porte, penses-tu qu'ils y soient pour eux ?

Pour tel, à l'aventure, qu'ils ne virent ainsi, et qui ne se donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oisiveté et aux délices. Celui-ci, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu vois sortir après minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche parmi les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il

apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie orthographe d'un mot latin. Qui ne contre change volontiers la santé, le repos et la vie à la réputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit en notre usage ? Notre mort ne nous faisait pas assez de peur, chargeons-nous encore de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gens. Nos affaires ne nous donnaient pas assez de peine, prenons encore à nous tourmenter et rompre la tête de ceux de nos voisins et amis.

Comment un homme se mettre dans la tête de se donner un objet qui lui soit plus cher que lui-même La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif et fleurissant, suivant l'exemple de Thalès.

C'est assez vécu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenons à nous et à notre aise nos pensées et nos intentions. Ce n'est pas une légère partie que de faire sûrement sa retraite ; elle nous empêche assez sans y mêler d'autres entreprises. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de notre délogement, préparons-nous-y ; plions bagage ; prenons de bonne heure congé de la compagnie ; dépêtrons-nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et éloignent de nous. Il faut dénouer ces obligations si fortes, et ainsi aimer ceci et cela, mais n'épouser rien que soi. C'est à dire : le reste soit à nous, mais non pas joint et collé en façon qu'on ne le puisse déprendre sans nous écorcher et arracher ensemble quelque pièce du nôtre. La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi.

Il est temps de nous dénouer de la société, puisque nous n'y pouvons rien apporter. Et qui ne peut prêter, qu'il se défende d'emprunter. Nos forces nous faillent ; retirons-les et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soi les offices de l'amitié et de la compagnie, qu'il le fasse. En cette chute, qui le rend inutile, pesant et importun aux autres, qu'il se garde d'être importun à soi-même, et pesant, et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se régente, respectant et craignant entreprise en sa raison et sa conscience, si qu'il ne puisse sans honte broncher en leur présence.

Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. Socrate dit que les jeunes se doivent faire instruire, les hommes s'exercer à bien faire, les vieux se retirer de toute occupation civile et militaire, vivant à leur discrétion, sans obligation à nul certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces préceptes de la retraite les unes



que les autres. Celles qui ont l'appréhension molle et lâche, et une affection et volonté délicate, et qui ne s'asservit ni s'emploie pas aisément, desquelles je suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieux à ce conseil que les âmes actives et occupées, qui embrassent tout et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se présentent et qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commodités accidentelles et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire notre principal fondement ; ce ne l'est pas ; ni la raison ni la nature ne le veulent.

Pourquoi contre ses lois asservirons-nous notre consentement à la puissance d'autrui ? D'anticiper aussi les accidents de fortune, se priver des commodités qui nous sont en main, comme plusieurs ont fait par dévotion et quelques philosophes par discours, se servir soi-même, coucher sur la dure, se crever les yeux, jeter ses richesses en la rivière, rechercher la douleur (ceux-là pour, par le tourment de cette vie, en acquérir la béatitude d'une autre ; ceux-ci pour, s'étant logés en la plus basse marche, se mettre en sécurité de nouvelle chute), c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides et plus fortes fassent leur cachette même glorieuse et exemplaire :

Si les biens me font défaut, je vante un tout petit avoir et sa sécurité, me contentant de peu ; mais quand le sort me traite mieux et me donne de l'aisance, alors je déclare que seuls sont raisonnables et heureux, ceux dont on voit la fortune fondée sur de belles propriétés.

Il y a pour moi assez affaire sans aller si avant. Il me suffit ; sous la faveur de la fortune, me préparer à sa défaveur, et me représenter, étant à mon aise, le mal, advenir, autant que l'imagination y peut atteindre ; tout ainsi que nous nous accoutumons aux joutes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix.

Je n'estime point Arcésilas le philosophe moins réformé, pour le savoir avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettait ; et l'estime mieux que s'il s'en fut démis, de ce qu'il en usait modérément et libéralement.

Je vois jusques à quelles limites va la nécessité naturelle ; et, considérant le pauvre mendiant à ma porte souvent plus enjoué et plus sain que moi, je me plante en sa place, j'essaie de chausser mon âme à son biais.

Et, courant ainsi par les autres exemples, quoique je pense la mort, la pauvreté, le mépris et la maladie à mes talons, je me résous aisément de n'entrer en effroi de ce qu'un moindre que moi prend-avec telle patience. Et ne puis croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur ; ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoutumance. Et, connaissant combien ces commodités accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas, en pleine jouissance, de supplier Dieu, pour ma souveraine requête, qu'il me rende content de moi-même et des biens qui naissent de moi. Je vois des jeunes hommes gaillards, qui ne laissent pas de porter dans leurs coffres une masse de pilules pour s'en servir quand le rhume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remède en main. Ainsi faut il faire ; et encore, si on se sent sujet à quelque maladie plus forte, se garnir de ces médicaments qui assoupissent et endorment la partie. L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit être une occupation non pénible ni ennuyeuse ; autrement pour néant ferions-nous état d'y être venus chercher le séjour. Cela dépend du goût particulier d'un chacun : le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec modération.

Qu'ils s'efforcent de plier les choses à eux-mêmes, et non de se plier aux choses.

C'est autrement un office servile que la ménagerie, comme le nomme Salluste. Elle a des parties plus excusables, comme le soin des jardinages, que Xénophon attribue à Cyrus ; et se peut trouver un moyen entre ce bas et vil soin, tendu et plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extrême nonchalance laissent tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres,

Le bétail dévore les champs de Démocrite, pendant que son esprit rapide, loin de son corps voyage au loin.

Mais voyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus, son ami, sur ce propos de la solitude :

Je te conseille, en cette pleine et grasse retraite où tu es, de quitter à tes gens ce bas et abject soin du ménage, et t'adonner à l'étude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. Il entend la réputation ; d'une pareille humeur à celle de Cicéron qui dit vouloir employer sa solitude et séjour des affaires publiques à s'en acquérir par ses écrits une vie

immortelle :

Quoi donc ! ton savoir n'est-il donc rien, si les autres ne savent pas que tu sais. ?

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de lui ; ceux-ci ne le font qu'à demi. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore lors du monde, absents, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui, par dévotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini et en bonté et en puissance ; l'âme a de quoi y rassasier ses désirs en toute liberté.

Les afflictions, les douleurs leur viennent à profit, employées à l'acquêt d'une santé et réjouissance éternelle : la mort, à souhait, passage à un si parfait état.

L'âpreté de leurs règles est incontinent aplanie par l'accoutumance ; et les appétits charnels, rebutés et endormis par leur refus, car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle mérite loyalement que nous abandonnions les commodités et douceurs de cette vie nôtre.

Et qui peut embraser son âme de l'ardeur de cette vive foi et espérance, réellement et constamment, il se bâtit en la solitude une vie voluptueuse et délicate au-delà de toute autre forme de vie.

Ni la fin donc, ni le moyen de ce conseil ne me contente ; nous retombons toujours de fièvre en chaud mal. Cette occupation des livres est aussi pénible que tout autre, et autant ennemie de la santé, qui doit être principalement considéré. Et ne se fait point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce même plaisir qui perd le ménagier, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appétits, et à discerner les vrais plaisirs, et entiers, des plaisirs mêlés et bigarrés de plus de peine. Car la plupart des plaisirs, disent-ils, nous chatouillent et embrassent pour nous étrangler, comme faisaient les larrons que les Egyptiens appelaient Philistas. Et, si la douleur de tête nous venait, avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire.

Mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite.

Les livres sont plaisants ; mais, si de leur fréquentation nous en perdons enfin la gaieté et la santé, nos meilleures pièces, quittons-les. Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contre peser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtemps affaiblis par quelque indisposition, se rangent à la fin la merci de la médecine, et se font dessein par art certaines règles de vivre pour ne les plus outre passer : aussi celui qui se retire, ennuyé et dégoûté de la vie commune, doit former celle-ci aux règles de la raison, l'ordonner et ranger par préméditation et discours. Il doit avoir pris congé de toute espèce de travail, quelque visage qu'il porte, et fuir en général les passions qui empêchent la tranquillité du corps et de l'âme, et choisir la route qui est plus selon son humeur.

Au ménage, à l'étude, à la chasse et tout autre exercice, il faut donner jusques aux dernières limites du plaisir, et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mêler parmi. Il faut réserver d'embesognement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommodités que tire après soi l'autre extrémité d'une lâche oisiveté et assoupie. Il y a des sciences stériles et épineuses, et la plupart forgées pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'aime, pour moi ; que des livres ou plaisants et faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent et conseillent à régler ma vie et ma mort :

Me promener silencieusement dans les forêts salubres, m'occupant de sujets dignes d'un sage et d'un homme de bien.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'âme forte et vigoureuse. Moi qui l'ai commune, il faut que j'aide à me soutenir par les commodités corporelles ; et, l'âge m'ayant tantôt dérobé celles qui étaient plus à ma fantaisie, j'instruis et aiguise mon appétit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres ;

Vieux radoteur, ne ramasses-tu des aliments que pour les oreilles d'autrui ? .

Or, quant à la fin que Pline et Cicéron nous proposent, de la gloire, c'est bien loin de mon compte. La plus contraire humeur à la retraite, c'est l'ambition. La gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en même

gîte. A ce que je vois, ceux-ci n'ont que les bras et les jambes hors de la presse ; leur âme, leur intention y demeure engagée plus que jamais : Ils se sont seulement reculé pour mieux sauter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vive fauchée dans la troupe. Vous plaît-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepois l'avis de deux philosophes, et de deux sectes très différentes,

Cueillons les plaisirs ; nous ne tenons que l'espace de notre vie : tu deviendras cendre, ombre, vain nom

Quelle que soit l'heure dont la divinité t'a gratifié, prends-la d'une main reconnaissante et ne reporte pas les plaisirs à l'année suivante.

écrivain, l'un à Idoménée, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez vécu nageant et flottant jusques à présent, venez-vous-en mourir au port. Vous avez donné le reste de votre vie à la lumière, donnez ceci à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit ; à cette cause, défaites-vous de tout soin de nom et de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous éclaire que trop et vous suive jusque dans votre tanière. Quittez avec les autres voluptés celle qui vient de l'approbation d'autrui ; et, quant à votre science et suffisance, ne vous chaille, elle ne perdra pas son effet, si vous en valez mieux vous-même. Souvenne-vous de celui à qui, comme on demandait à quoi faire il se peinait si fort en un art qui ne pouvait venir à la connaissance de guère de gens : J'en ai assez de peu, répondit-il, j'en ai assez d'un, j'en ai assez de pas un. Il disait vrai : vous et un compagnon êtes assez suffisant théâtre l'un à l'autre, Ou vous à vous-même. Que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lâche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté et de sa cachette. Il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur tanière. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous même. Retirez-vous en vous, mais préparez-vous premièrement de vous y recevoir ; ce serait folie de vous fier à vous-même, si vous ne vous savez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compagnie. Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, devant qui vous n'osiez clocher, et jusques à ce que vous ayez honte et respect de vous-même, Que de nobles images remplissent votre esprit. , présentez-vous toujours

en l'imagination Caton, Phocion et Aristide, en la présence desquels les fous mêmes cacheraient leurs fautes, et établissez-les contrôleurs de toutes vos intentions ; si elles se détraquent, leur révérences les remettra en train. Ils vous contiendront en cette voie de vous contenter de vous-même, .de n'emprunter rien que de vous, d'arrêter et fermir votre âme en certaines et limitées cogitations où elle se puisse plaire ; et, ayant entendu les vrais biens, desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans désir de prolongement de vie ni de nom. Voilà le conseil de la vraie et naïve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parlière, comme est celle des deux premiers.

# CHAPITRE XL

## CONSIDÉRATION SUR CICÉRON

Encore un trait à la comparaison de ces couples. Il se tire des écrits de Cicéron et de ce Pline peu retirant à mon avis, aux humeurs de son oncle, infinis témoignages de nature outre mesure ambitieuse ; entre autres qu'ils sollicitent, au su de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres ; et la fortune, comme par dépit, a fait durer jusques à nous la vanité de ces requêtes, et pièce a fait perdre ces histoires. Mais ceci surpasse toute bassesse de coeur, en personne de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées écrites à leurs amis ; en manière que, aucunes ayant failli leur saison pour être envoyées, ils les font ce néanmoins publier avec cette digne excuse qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et, veillées. Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique en prière du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la réputation de bien entendre le langage de leur nourrice ? Que ferait pis un simple maître d'école qui en gagnât sa vie ? Si les gestes a de Xénophon et de César n'eussent de bien loin surpassé leur éloquence, je ne crois pas qu'ils les eussent jamais écrits. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et, si la perfection du bien parler pouvait apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lélius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs comédies et toutes les mignardises et délices du langage latin à un serf africain ; car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Térence l'avoue lui-même. On me ferait déplaisir de me déloger de cette créance.

C'est une espèce de moquerie et d'injure de vouloir faire valoir un homme par des qualités mésavenantes à son rang, quoiqu'elles soient autrement louables, et par les qualités aussi qui ne doivent pas être les siennes

principales ; comme qui louerait un roi d'être bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebusier, ou bon coureur de bague ; ces louanges ne font honneur, si elles ne sont présentées en foule, et à la suite de celles qui lui sont propres : à savoir de la justice et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon fait honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemagne l'éloquence et connaissance des bonnes lettres. J'ai vu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiraient d'écrire et leurs titres et leur vocation, désavouer leur apprentissage, corrompre leur plume et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire et que notre peuple tient ne se rencontrer guère en mains savantes, se recommandant par meilleures qualités.

Les compagnons de Démosthène en l'ambassade vers Philippe louaient ce prince d'être beau, éloquent et bon buveur ; Démosthène disait que c'étaient louanges qui appartenaient mieux à une femme, à un avocat, à une éponge qu'à un roi.

Qu'il commande, vainqueur de l'ennemi qui résiste, clément pour celui qui est abattu.

Ce n'est pas sa profession de savoir ou bien chasser ou bien danser.

D'autres plaideront des procès ; d'autres dessineront au compas les mouvements du ciel, et nomment les astres étincelants ; pour lui qu'il sache gouverner les peuples. Toi, Romain, souviens-toi de gouverner les peuples. Plutarque dit d'avantage, que de paraître si excellent en ces parties moins nécessaires, c'est produire contre soi le témoignage d'avoir mal dispensé son loisir et l'étude, qui devait être employé à choses plus nécessaires et utiles. De façon que Philippe, roi de Macédoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envie des meilleurs musiciens : N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si bien ? Et, à ce même Philippe, un musicien contre lequel il débattait de son art : Dieu ne plaise, Sire, dit-il, qu'il t'advienne jamais tant de mal que tu entendes ces choses-là mieux que moi. Un roi doit pouvoir répondre comme Iphicrate répondit à l'orateur qui le pressait en son invective, de cette manière : Eh bien, qu'es-tu, pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes ? es-tu archer ? es-tu piquier ? Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celui qui sait commander à tous ceux-là. Et Antisthène prit pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoi on le vantait d'être



excellent joueur de flûte.

Je sais bien, quand j'entend quelqu'un qui s'arrête au langage des Essais, que j'aimerais mieux qu'il s'en tût.

Ce n'est pas tant élever les mots, comme c'est déprimer le sens, d'autant plus piquamment que plus obliquement. Si suis-je trompé, si guère d'autres donnent plus à prendre en la matière ; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul écrivain l'a semée ni guère plus matérielle ni au moins plus drue en son papier. Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les têtes. Que j'y attache leur suite, je multiplierai plusieurs fois ce volume. Et combien y ai-je épandu d'histoires qui ne dirent mot, lesquelles qui voudra éplucher un peu ingénieusement, en produira infinis Essais. Ni elles, ni mes allégations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie, et sonnent à gauche un ton plus délicat, et pour moi qui n'en veux exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air. Revenant à la vertu parlière, je ne trouve pas grand choix entre ne savoir dire que mal, ou ne savoir rien que bien dire. Ce n'est pas un ornement viril que la disposition symétrique des mots.

Les sages disent que, pour le regard du savoir, il n'est que la philosophie, et, pour le regard des effets, que la vertu, qui généralement soit propre à tous degrés et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces deux autres philosophes, car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils écrivent à leurs amis ; mais c'est d'autre façon, et s'accommodant pour une bonne fin à la vanité d'autrui : car ils leur mandent que si le soin de se faire connaître aux siècles à venir et de la renommée les arrête encore au manquement des affaires, et leur fait craindre la solitude et la retraite où ils les veulent appeler, qu'ils ne s'en donnent plus de peine ; d'autant qu'ils ont assez de crédit avec la postérité pour leur répondre que, ne fût que par les lettres qu'ils leur écrivent, ils rendront leur nom aussi connu et fameux que pourraient faire leurs actions publiques. Et, outre cette différence, encore ne sont-ce pas lettres vides et décharnées, qui ne se soutiennent que par un délicat choix de mots, entassés et rangés à une juste cadence, ainsi a farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus éloquent, mais

plus sage, et qui, nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de soi, non des choses ; si ce n'est qu'on die que celle de Cicéron, étant en si extrême perfection, se donne corps elle-même.

J'ajouterai encore un conte que nous lisons de lui à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel.

Il avait à parler en public, et était un peu pressé du temps pour se préparer à son aise. Eros, l'un de ses serfs, le vint avertir que l'audience était remise au lendemain. Il en fut si aise qu'il lui donna liberté pour cette bonne nouvelle. Sur ce sujet de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que je puis quelque chose. Et eusse pris plus volontiers cette forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me fallait, comme je l'ai eu autrefois, un certain commerce qui m'attirât, qui me soutînt et soulevât. Car de négociier au vent, comme d'autres, je ne saurais que de songes, ni forger des vains noms à entretenir en chose sérieuse :

ennemi juré de toute falsification. J'eusse été plus attentif et plus sûr, ayant une adresse forte et amie, que je ne suis, regardant les divers visages d'un peuple. Et suis déçu, s'il ne m'eût mieux succédé. J'ai naturellement un style comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux négociations publiques, comme en toutes façons est mon langage : trop serré, désordonné, coupé, particulier ; et ne m'entends pas en lettres cérémonieuses, qui n'ont autre substance que d'une belle enfilure de paroles courtoises. Je n'ai ni la faculté, ni le goût de ces longues offres d'affection et de service. Je n'en crois pas tant, et me déplaît d'en dire guère outre ce que j'en crois. C'est bien loin de l'usage présent ; car il ne fut jamais si abjecte et servile prostitution de présentations ; la vie, l'âme, dévotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de manière pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir au flatteur ; qui fait que je me jette naturellement à un parler sec, rond et cru qui tire, à qui ne me connaît d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux.

J'honore le plus ceux que j'honore le moins ; et, où mon âme marche d'une grande allégresse, j'oublie les pas de la contenance. Et me présente moins à

qui je me suis le plus donné, Il me semble qu'ils le doivent lire en mon coeur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception.

A bien veigner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à présenter mon service, et tels compliments verbeux des lois cérémonieuses de notre civilité, je ne connais personne si sottement stérile de langage que moi.

Et n'ai jamais été employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celui pour qui c'était n'ait trouvées sèches et lâches.

Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens.

J'en ai, ce crois-je, cent divers volumes ; celles d'Annibal Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ai autrefois barbouillé pour les dames était en nature, lorsque ma main était véritablement emportée par ma passion, il s'en trouverait à l'aventure quelque page digne d'être communiquée à la jeunesse oisive, embabouinée de cette fureur. J'écris mes lettres toujours en poste, et si précipiteusement, que, quoique je peigne insupportablement mal, j'aime mieux écrire de ma main que d'y en employer une autre, car je n'en trouve point qui me puisse suivre, et ne les transcris jamais. J'ai accoutumé les grands qui me connaissent, à y supporter des litures et des trassures, et de papier sans pliure et sans marge. Celles qui me coûtent le plus sont celles qui valent le moins ; depuis que les traîne, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans projet ; le premier trait produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et préface qu'en matière. Comme j'aime mieux composer deux lettres que d'en clore et plier une, et résigne toujours cette commission à quelque autre : de même, quand la matière est achevée, je donnerais volontiers à quelqu'un la charge d'y ajouter ces longues harangues, offres et prières que nous logeons sur la fin, et désire que quelque nouvel usage nous en décharge ; comme aussi de les inscrire d'une légende de qualité et titres, pour auxquels ne broncher, j'ai maintes fois laissé d'écrire, et notamment à gens de justice et de finance. Tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, étant si chèrement achetés, ne peuvent être échangés ou oubliés sans offense. Je trouve pareillement de mauvaise grâce d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

# CHAPITRE XLI

## DE NE COMMUNIQUER SA GLOIRE

De toutes les rêveries du monde, la plus reçue et plus universelle est le soin de la réputation et de la gloire, que nous épousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé qui sont bien effectues et substantiels, pour suivre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ni corps ni prise :

La renommée qui enchante par sa douce voix les orgueilleux mortels, et qui semble belle, n'est qu'un écho, un songe, l'ombre d'un songe, qu'un souffle disperse et fait évanouir.

Et des humeurs déraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mêmes se défassent plus tard et plus envis de celle ci que de nulle autre.

C'est la plus revêche et opiniâtre : Parce quelle ne cesse de tenter même les âmes en progrès.

Il n'en est guère de laquelle la raison accuse si clairement la vanité, mais elle a ses racines si vives en nous, que je ne sais si jamais aucun s'en est pu nettement décharger. Après que vous avez tout dit et tout cru pour la désavouer, elle produit contre votre discours une inclination si intestine que vous avez pu que tenir à l'encontre.

Car, comme dit Cicéron, ceux-mêmes qui la combattent, encore veulent-ils que les livres qu'ils en écrivent, portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont méprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce ; nous prêtons nos biens et nos vies au besoin de nos amis ; mais de communiquer son honneur et d'étrenner a autrui de sa gloire, il ne se voit guère. Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cimbres, ayant fait tous ses efforts d'arrêter ses soldats qui fuyaient devant les ennemis, se mit lui-même entre les fuyards, et contrefit le couard, afin qu'ils semblassent plutôt suivre leur capitaine que fuir l'ennemi ; c'était abandonner sa réputation pour couvrir la honte d'autrui.

Quand l'empereur Charles cinquième passa en Provence ; l'an mil cinq cent

trente-sept, on tient que Antoine de Lève, voyant son maître résolu de ce voyage et l'estimant lui être merveilleusement glorieux, opinait toutefois le contraire et le déconseillait, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en fût attribué à son maître, et qu'il fût dit son bon avis et sa prévoyance avoir été tels que, contre l'opinion de tous, il eut mit à fin une si belle entreprise ; qui était l'honorer à ses dépens. Les ambassadeurs thraciens, consolant Archileonide, mère de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut-louant jusques à dire qu'il n'avait point laissé son pareil, elle refusa cette louange privée et particulière pour la rendre au public :

Ne me dites pas cela, fit elle, je sais que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'était. En la bataille de Crécy, le prince de Galles, encore fort jeune, avait l'avant-garde à conduire. Le principal effort de la rencontre fut en cet endroit. Les seigneurs qui l'accompagnaient, se trouvant en dur parti d'armes, mandèrent au roi Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'état de son fils, et, lui ayant été répondu qu'il était vivant et à cheval :

Je lui ferais, dit-il, tort de lui aller maintenant dérober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si longtemps soutenu ; quelque hasard qu'il y ait, elle sera toute sienne. . Et n'y Voulut aller ni envoyer, sachant, s'il y fût allé, qu'on eût dit que tout était perdu sans son secours, et qu'on lui eût attribué l'avantage de cet exploit : Toujours le dernier renfort paraît avoir enlevé toute la victoire.

Plusieurs estimaient à Rome et se disait a communément que les principaux beaux-faits de Scipion étaient en partie dus à Laalius, qui toutefois alla toujours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soin de la sienne. Et Theopompus, roi de Sparte, à celui qui lui disait que la chose publique demeurait sur ses pieds, pour autant qu'il savait bien commander : C'est plutôt, dit-il, parce que le peuple sait bien obéir .

Comme les femmes qui succédaient aux pairies avaient, nonobstant leur sexe, droit d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la juridiction des pairs, aussi les pairs ecclésiastiques, nonobstant leur profession, étaient tenus d'assister nos rois en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne aussi.

L'évêque de Beauvais, se trouvant avec Philippe-Auguste en la bataille de

Bouvines, participait bien fort courageusement à l'effet ; mais il lui semblait ne devoir toucher au fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent.

Il mena, de sa main, plusieurs des ennemis à raison ce jour-là ; et les donnait au premier gentilhomme qu'il trouvait, à égosiller ou prendre prisonnier ; lui en résignant toute l'exécution ; et le fit ainsi de Guillaume comte de Salsberi à messire Jean de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à cette autre : il voulait bien assommer, mais non pas blesser, et pourtant ne combattait que de masse. Quelqu'un, en mes jours, étant reproché par le roi d'avoir mis les mains sur un prêtre, le niait fort et ferme : c'était qui l'avait battu et foulé aux pieds.

# CHAPITRE XLII

## DE L'INÉGALITÉ QUI EST ENTRE NOUS

Plutarque dit en quelque lieu, qu'il ne trouve point si grande distance de bête à bête, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance a de l'âme et qualités internes. A la vérité, je trouve si loin d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusques à tel que, je connais, je dis capable de sens commun, que j'enchéris volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle bête :

Ah ! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme. et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. Mais, à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit.

Ainsi, nous louons un cheval rapide, qui remporte facilement de nombreuses Palmes, pour qui la victoire bondit dans le cirque enroué. non de son harnais ; un lévrier de sa vitesse, non de son collier ; un oiseau de son aile, non de ses longes et sonnettes ; pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche. Si vous marchandez un cheval, vous lui ôtez ses bardes, vous le voyez nu et à découvert ; ou, s'il est couvert, comme on les pressentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrêtiez principalement à considérer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus utiles.

Ainsi, nous louons un cheval rapide, qui remporte facilement de nombreuses Palmes, pour qui la victoire bondit dans le cirque enroué. Pourquoi, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et

empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain, si vous l'avez dépouillé. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et, comme dit très plaisamment un ancien ; Savez-vous pourquoi vous l'estimez grand ? Vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échasses ; qu'il mette à part ses richesses et honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain et allègre ? Quelle âme a-t-il ? est-elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses pièces ? Est elle riche du sien, ou de l'autrui ? la fortune n'y a-t elle que voir ? Si, les yeux ouverts, elle attend les épées traites ; s'il ne lui chaut par où lui sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise, équable et contente : c'est ce qu'il faut voir, et juger par là les extrêmes différences qui sont entre nous. Est-il :

Sage et maître de lui celui que n'effraient ni la pauvreté, ni la mort, ni les chaînes, celui qui a le courage d'affronter ses passions, de mépriser les honneurs, et qui en lui-même est rond et poli comme la boule qu'aucun objet étranger ne peut freiner, contre lequel s'élançe la fortune toujours impuissante. un tel homme est cinq cents brasses au-dessus des royaumes et des duchés : il est lui-même à soi son empire ?

Le sage, par Pollux, modèle lui-même son propre sort. Que lui reste-t-il à désirer ?

Ne voyous-nous pas que la Nature ne réclame rien d'autre qu'un corps sans douleur et une ame sereine, exempte de soucis et de craintes. a. Chaussures.

Comparez-lui la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poussent et repoussent, pendant toute d'autrui ; il y a plus d'éloignement que du ciel à la terre ; et toutefois l'aveuglement de notre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'état, là où, si nous considérons un paysan et un roi, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se présente soudain à nos yeux une extrême disparité, qui ne sont différents par manière de dire qu'en leurs chausses. En Thrace, le roi était distingué de son peuple d'une plaisante manière, et bien renchérie. Il avait



une religion à part, un Dieu tout à lui qu'il n'appartenait à ses sujets d'adorer : c'était Mercure : et lui dédaignait les leurs :

Mars, Bacchus, Diane, Ce ne sont pourtant que peintures, qui ne font aucune dissemblance essentielle, Car, comme les joueurs de comédie, vous les voyez sur l'échafaud faire une mine de duc et d'empereur ; mais, tantôt après, les voilà devenus valets et crocheteurs misérables, qui est leur naïve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous éblouit en public, Celui-là est heureux en lui-même- le bonheur de cet autre est seulement en surface. voyez-le derrière le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'aventure, plus vil que le moindre de ses sujets. Car de grandes émeraudes au reflet vert sont enchâssées dans l'or et il use sans cesse des étoffes couleur vert-de-mer, qui boivent la sueur de Vénus. La couardise, l'irrésolution, l'ambition, le dépit et l'envie l'agitent comme un autre :

En effet, ni les trésors, ni le lecteur consulaire n'écartent les misérables troubles de l'âme et les soucis voltigeant autour des demeures lambrissées.

et le soin et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées, En vérité, les craintes et les soucis attachés aux hommes ne redoutent ni le bruit des armes, ni les traits cruels. Hardiment, ils se répandent parmi les rois et les puissants et ne craignent pas l'éclat produit par l'or. La fièvre, la migraine et la goutte l'épargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse lui sera sur les épaules, les archers de sa garde l'en déchargeront-ils ?

Quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera-t-il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ?

Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnetades le remettront elles ? Ce ciel de lit, tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rapaiser les tranchées d'une verte colique : La fièvre brûlante n'abandonne pas ton corps plus vite, si tu es étendu sur des broderies et une étoffe de pourpre que si tu dois coucher sur un drap plébéien.

Les flatteurs du grand Alexandre lui faisaient à croire qu'il était fils de Jupiter. Un jour, étant blessé, regardant écouler le sang de sa plaie : Eh bien, qu'en dites vous ? fit-il. Est ce pas ici un sang vermeil et purement humain ? Il n'est pas de la trempe de celui que Homère fait écouler de la plaie des dieux. Hermodore, le poète, avait fait des vers et l'honneur

d'Antigonus, où il l'appelait fils du Soleil ; et lui au contraire : Celui, dit-il, qui vide ma chaise percée sait bien qu'il n'en est rien. C'est un homme, pour tous potages ; et si, de soi-même, c'est un homme mal né, l'empire de l'univers ne le saurait rhabiller :

Que les jeunes filles se l'arrachent, que partout où il marche naissent les roses. quoi pour cela si c'est une âme grossière et stupide ? La volupté même et le bonheur ne se perçoivent point sans vigueur et sans esprit : .

Que les jeunes filles se l'arrachent, que partout où il marche naissent les roses. Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encore faut-il avoir du sentiment pour les savourer. C'est le jouir, non le posséder, qui nous rend heureux :

Ni la maison, ni les propriétés, ni les monceaux de bronze et d'or ne chassent les fièvres du corps, ni les soucis de l'arme si leur possesseur est malade : celui qui veut jouir de ses biens doit être en bonne santé ; celui qui désire ou craint, celui-là sa maison et ses biens lui plaisent autant qu'un tableau à un chassieux ou des onguents à un podagre.

Il est un sot, son goût est mousse et hébété ; il n'en jouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnais duquel on l'a paré ; tout ainsi, comme Platon dit, que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est également mal à l'injuste comme bien au juste, et le mal au rebours.

Et puis, où le corps et l'esprit sont en mauvais état, à quoi faire ces commodités externes ? vu que la moindre piqûre d'épingle et passion de l'âme est suffisante à nous ôter le plaisir de la monarchie du monde. A la première strette a que lui donne la goutte, il a beau être Sire et Majesté, Tout est gonflé d'argent et d'or. perd-il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs ?

S'il est en colère, sa principauté le garde-t-elle de rougir, de pâlir, de grincer les dents, comme un fou ? Or, si c'est un habile homme et bien né, la royauté ajoute peu à son bonheur :

Si tu as bon estomac, bons poumons et bon pied, les richesses des rois ne pourront rien t'apporter de plus.

il voit que ce n'est que biffe et piperie. Oui, à l'aventure il sera de l'avis du roi Séleucus, que, qui saurait le poids d'un sceptre, ne daignerait l'amasser, quand il le trouverait à terre ; il le disait pour les grandes et pénibles

charges qui touchent un bon roi. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à régler autrui puisqu'à régler nous mêmes il se présente tant de difficultés. Quant au commander, qui semble être si doux, considérant l'imbécillité du jugement humain et la difficulté du choix des choses nouvelles, et douteuses, je suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre que de guider, et que c'est un grand séjour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voie tracée et à répondre que de soi :

Il est bien préférable d'obéir tranquillement que de vouloir commander. .

Joint que Cyrus disait qu'il n'appartenait de commander à l'homme qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande. Mais le roi Hiéron, en Xénophon, dit davantage :

qu'en la jouissance des voluptés mêmes, ils sont de pire condition que les privés, d'autant que l'aisance et la facilité leur ôte l'aigre-douce pointe que nous y trouvons.

L'amour repu et trop puissant se transforme en dégoût, comme une nourriture agréable fatigue l'estomac.

Pensons-nous que les enfants de choeur prennent grand plaisir à la musique ? la satiété la leur rend Plutôt ennuyeuse. Les festins, les danses, les mascarades, les tournois, réjouissent ceux qui ne les voient pas souvent et qui ont désiré de les voir ; mais, à qui en fait ordinaire, le goût en devient fade et mal plaisant ; ni les dames ne chatouillent celui qui en jouit à coeur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne saurait prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous réjouissent, mais, aux joueurs, elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont délices aux princes, c'est leur fête, de se pouvoir quelquefois travestir et démettre à la façon de vivre basse et populaire, Souvent le changement est agréable aux Grands ; un repas frugal dans l'humble maison du pauvre, sans tapis ni pourpre déride leur front soucie.

Il n'est rien si empêchant, si dégoûté, que l'abondance. Quel appétit ne se rebuterait à voir trois cents femmes à sa merci, comme les a le grand seigneur en son sérail ?

Et quel appétit et visage de chasse s'était réservé celui de ses ancêtres qui n'allait jamais aux champs à moins de sept mille fauconniers ?

Et outre cela, je crois que ce lustre de grandeur apporte non légères

incommodités à la jouissance des plaisirs plus doux ; ils sont trop éclairés et trop en butte.

Et, je ne sais comment, on requiert plus d'eux de cacher et couvrir leur faute. Car ce qui est à nous indiscretion, à eux le peuple juge que ce soit tyrannie, mépris et dédain des lois ; et, outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y ajoutent encore le plaisir de gourmander et soumettre à leurs pieds les observances publiques.

De vrai, Platon, en son Gorgias, définit tyran celui qui a licence en une cité de faire tout ce qui lui plaît.

Et souvent, à cette cause, la montre et publication de leur vice blesse plus que le vice même. Chacun craint à être épié et contrôlé : ils le sont jusques à leurs contenance et à leurs pensées, tout le peuple estimant avoir droit et intérêt d'en juger ; outre ce que les tâches s'agrandissent selon l'éminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au front paraissent plus que ne fait ailleurs une balafre.

Voilà pourquoi les poètes feignent les amours de Jupiter conduites sous autre visage que le sien ; et, de tant de pratiques amoureuses qu'ils lui attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa grandeur et majesté.

Mais revenons à Hiéron, Il récite aussi combien il sent' d'incommodité en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, étant comme prisonnier dans les limites de son pays ; et qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une fâcheuse presse. De vrai, à voir les nôtres tout seuls à table, assiégés de tant de parleurs et regardants inconnus, j'en ai eu souvent plus de pitié que d'envie.

Le roi Alphonse disait que les ânes étaient en cela de meilleure condition que les rois : leurs maîtres les laissent paître à leur aise, là où les rois ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs.

Et ne m'est jamais tombé en fantaisie que ce fût quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contrôleurs à sa chaise percée ; ni que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casai, ou défendu Sienna, lui soient plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien expérimenté. Les avantages principes que sont quasi avantages imaginaires. Chaque degré de fortune a quelque image de principauté. César appelle roitelets tous les

seigneurs ayant justice en France de son temps : De vrai, sauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos rois. Et voyez aux provinces éloignées de la cour, nommons Bretagne pour exemple, le train, les sujets, les officiers, les occupations, le service et cérémonie d'un seigneur retiré et casanier, nourri entre ses valets ; et voyez aussi le vol de son imagination ; il n'est rien plus royal ; il entendit parler de son maître une fois l'an, comme du roi de Perse, et ne le reconnaît que par quelque vieux cousinage que son secrétaire tient en registre. A la vérité, nos lois sont libres assez, et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme français à peine deux fois en sa vie. La sujétion essentielle et effectuelle ne regarde d'entre nous que ceux qui s'y convient et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service ; car qui se veut tapir en son foyer, et sait conduire sa maison sans querelle et sans procès, il est aussi libre que le duc de Venise : La servitude attache peu d'hommes ; plus nombreux sont ceux qui s'attachent à elle. Mais surtout Hiéron fait cas de quoi il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruit de la vie humaine. Car quel témoignage d'affection et de bonne volonté puis-je tirer de celui qui me doit, veuille-t-il ou non, tout ce qu'il peut ? Puis-je faire état de son humble parler et courtoise révérence, vu qu'il n'est pas en lui de me la refuser ?

L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur ; ces respects se doivent à la royauté, non à moi :

Le plus grand avantage de la royauté, c'est que le peuple est contraint non seulement de supporter les actes du maître, mais de les louer.

Vois-je pas que le méchant, le bon roi, celui qu'on hait, celui qu'on aime, autant en a l'un que l'autre ; de mêmes apparences, de même cérémonie était servi mon prédécesseur, et le sera mon successeur. Si mes sujets ne m'offensent pas, ce n'est témoignage d'aucune bonne affection : pourquoi le prendrai-je en cette part-là, puisqu'ils ne pourraient quand ils voudraient ? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre lui et moi, car il ne s'y saurait coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coutume ou plutôt que moi, ma fortune, pour en accroître la leur. Tout ce qu'ils me disent et font, ce n'est que fard. Leur liberté étant bridée de toutes parts par

la grande puissance que j'ai sur eux, je ne vois rien autour de moi, que couvert et masqué.

Ses courtisans louaient un jour Julien l'Empereur de faire bonne justice :

Je m'en orgueillirais volontiers, dit-il, de ces louanges, si elles venaient de personnes qui osassent accuser ou mes louer mes actions contraires, quand elles y seraient. Toutes les vraies commodités qu'ont les princes leur sont communes avec les hommes de moyenne fortune (c'est affaire aux Dieux de monter des chevaux ailés et se pâtre d'ambroisie) ; ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appétit que le nôtre ; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celui de quoi nous nous armons ; leur couronne ne les couvre ni du soleil, ni de la pluie.

Dioclétien, qui en portait une si révéérée et si fortunée, la résigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée ; et quelque temps après, la nécessité des affaires publiques. requérant qu'il revînt en prendre la charge, il répondit à ceux qui l'en priaient : Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez vu le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantés chez moi, et les beaux, melons que j'y ai semés. A l'avis d'Anarchasis, le plus heureux état d'une police serait où, toutes autres choses étant égalés, la préséance se mesurerait à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roi Pyrrhus entreprenait de passer en Italie, Cynéas, son sage conseiller, lui voulant faire sentir la vanité de son ambition : Eh bien ! Sire, lui demanda-t-il, à quelle fin dressez-vous cette grande entreprise ? Pour me faire maître de l'Italie, répondit-il soudain. Et puis, suivit Cynéas, cela fait ? - Je passerai, dit l'autre, en Gaule et en Espagne.

- Et après ?

- Je m'en irai subjuguier l'Afrique ; et enfin, quand j'aurai mis le monde en ma sujétion, je me reposerai et vivrai content et à mon aise.

- Pour Dieu, Sire, rechargea lors Cinéas, dites-moi à quoi il tient que vous ne soyez dès à présent, si vous voulez, en cet état ? pourquoi ne vous logez-vous, dès cette heure, où vous dites aspirer, et vous épargnez tant de travail et de hasard que vous jetez entre deux ?

Apparemment, il ne connaissait pas très bien les limites de la possession et jusqu'où va le plaisir véritable.

Je m'en vais clore ce pas, par ce verset ancien que je trouve singulièrement beau à ce propos : C'est notre caractère qui modèle pour chacun de nous

notre sort.

# CHAPITRE XLIII

## DES LOIS SOMPTUAIRES

La façon de quoi nos lois essayent à régler les folles et vaines dépenses des tables et vêtements semble être contraire à sa fin. Le vrai moyen, ce serait d'engendrer aux hommes le mépris de l'or et de la soie, comme de choses vaines et inutiles ; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en dégoûter les hommes ; car dire ainsi qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est-ce autre chose que mettre en crédit ces choses-là, et faire croître l'envie à chacun d'en user ? Que les rois quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres ; tels excès sont plus excusables à tout autre qu'à un prince. Par exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer extérieurement et nos degrés (ce que j'estime à la vérité être bien requis en un Etat), sans nourrir pour cet effet cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coutume, en ces choses indifférentes, plante aisément et soudain le pied de son autorité. A peine fûmes-nous un an, pour le deuil du roi Henri second ; à porter du drap à la cour, il est certain que déjà, à l'opinion d'un chacun, les soies étaient venues à telle vileté a que, si vous en voyiez quelqu'un vêtu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville. Elles étaient demeurées en partage aux médecins et aux chirurgiens ; et, quoiqu'un chacun fût à peu près vêtu de même, si y avait-il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualités des hommes.

Combien soudainement viennent en honneur parmi nos armées les pourpoints crasseux de chamois et de toile ; et la polissure et richesse des vêtements, à reproche et à mépris. Que les rois commencent à quitter ces dépenses, ce sera fait en un mois, sans édit et sans ordonnance ; nous irons tous après. La loi devrait dire, au rebours, que le cramoisi et l'orfèvrerie est



défendue à toute espèce de gens, sauf aux bateleurs et aux courtisanes. De pareille invention corrigea Zeleucus les moeurs corrompues des Locriens. Ses ordonnances étaient telles : que la femme de condition libre ne puisse mener après elle plus d'une chambrière, sinon lorsqu'elle sera ivre ; ni ne puisse sortir hors de la ville de nuit ; ni porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ni robe enrichie de broderie, si elle n'est publique et putain ; que, sauf les ruffians, à l'homme ne laisse porter en son doigt anneau d'or, ni robe délicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi, par ces exceptions honteuses, il divertissait ingénieusement ses citoyens des superfluités et délices pernicieuses.

C'était une très utile manière d'attirer par honneur et ambition les hommes à l'obéissance. Nos rois peuvent tout en telles réformations externes ; leur inclination sert de loi. Tout ce que font les princes, ils paraissent l'ordonner. Le reste de la France prend pour règle la règle de la Cour. Qu'ils se déplaisent de cette vilaine chaussure qui montre si à découvert nos membres occultes ; ce lourd grossissement de pourpoints, qui nous fait tous autres que nous ne sommes, si incommode à s'armer ; ces longues tresses de poil efféminées ; cet usage de baiser ce que nous présentons à nos compagnons et nos mains en les saluant, cérémonie due autrefois aux seuls princes ; et qu'un gentilhomme se trouve en lieu de respect, sans épée à son côté, tout débraillé et détaché, comme s'il venait de la garde-robe ; et que, contre la forme de nos pères et la particulière liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons découverts bien loin autour d'eux, en quelque lieu qu'ils soient ; et comme autour d'eux, autour de cent autres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de rois ; et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent évanouies et décriées. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais pronostic ; et sommes avertis que le massif se dément, quand nous voyons fendiller l'enduit et la croûte de nos parois.

Platon, en ces Lois, n'estime peste du monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la jeunesse de changer en accoutrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à autre ; remuant son jugement tantôt en cette assiette, tantôt en celle-là, courant après les nouvelletés, honorant leurs inventeurs ; par où les moeurs se corrompent, et toutes anciennes institutions viennent à dédain et à mépris.

En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre : la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs ; et nulles lois ne sont en leur vrai crédit, que celles auxquelles Dieu a donné quelque ancienne durée ; de mode que personne ne sache leur naissance, ni qu'elles aient jamais été autres.

# CHAPITRE XLIV

## DU DORMIR

La raison nous pardonne bien d'aller toujours même chemin, mais non toutefois même train et alors que le sage ne doive donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droite carrière, il peut bien, sans intérêt de son devoir, leur quitter aussi, d'en hâter ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu même serait incarnée, je crois que le poulx lui battrait plus fort allant à l'assaut qu'allant dîner ; voire il est nécessaire qu'elle s'échauffe et s'émeuve. A cette cause, j'ai remarqué pour chose rare de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprises et importantes affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil.

Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondément et si haute matinée, que Parménion fut contraint d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lit, l'appeler deux ou trois fois par son nom pour l'éveiller, le temps d'aller au combat le pressant, L'empereur Othon, ayant résolu de se tuer cette même nuit, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs et affilé le tranchant d'une épée de quoi il se voulait donner, n'attendant plus qu'à savoir si chacun de ses amis s'était retiré en sûreté, se prit si profondément à dormir que ses valets de chambre l'entendaient ronfler.

La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton et même ceci : car Caton étant prêt à se défaire, cependant qu'il attendait qu'on lui rapportât nouvelles si les sénateurs qu'il faisait retirer s'étaient élargis du port d'Utique, se mit si fort à dormir, qu'on l'oyait souffler de la chambre voisine ; et, celui qu'il avait envoyé vers le port, l'ayant éveillé pour lui dire que la tourmente empêchait les sénateurs de faire voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, et, se renfonçant dans le lit, se remit encore à sommeiller jusques à ce que ce dernier

l'assurât de leur partement.

Encore avons nous de quoi le comparer au fait d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaçait par la sédition du tribun Metellus, devant publier le décret du rappel de Pompée dans la ville avec son armée, lors de l'émotion de Catilina ; auquel décret. Caton seul insistait, et en avaient eu Metellus et lui de grosses paroles et grandes menaces au Sénat ; mais c'était au lendemain, en la place, qu'il fallait venir à l'exécution, où Metellus, outre la faveur du peuple et de César conspirant alors aux avantages de Pompée, se devait trouver, accompagné de force esclaves étrangers et escrimeurs à outrance, et Caton fortifié de sa seule constance ; de sorte que ses parents, ses domestiques et beaucoup de gens de bien en étaient en grand souci. Et en y eut qui passèrent la nuit ensemble sans vouloir reposer, ni boire, ni manger, pour le danger qu'ils lui, voyaient préparé ; même sa femme et ses soeurs ne faisaient que pleurer et se tourmenter en sa maison, là où lui au contraire reconfortait tout le monde ; et, après avoir soupé comme de coutume, s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil jusques au matin, que l'un de ses compagnons au tribunal le vint éveiller pour aller à l'escarmouche. La connaissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme par le reste de sa vie, nous peut faire juger en toute sûreté que ceci lui partait d'une âme si loin élevée au-dessus de tels accidents, qu'il n'en daignait entrer en cervelle non plus que d'accidents ordinaires. En la bataille navale qu'Auguste gagna contre Sextus Pompe en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouva pressé d'un si profond sommeil qu'il fallut que ses amis l'éveillassent pour donner le signe de la bataille.

Cela donna occasion à Marc Antoine de lui reprocher depuis, qu'il n'avait pas eu le coeur seulement de regarder, les yeux ouverts, l'ordonnance de son armée, et de n'avoir pas osé se présenter aux soldats jusques à ce qu'Agrippa lui vînt annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avait eue sur ses ennemis. Mais quant au jeune Marius, qui fit encore pis (car le jour de sa dernière journée contre Sylla, après avoir ordonné son armée et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre pour se reposer, et s'endormit si serré qu'à peine se put-il éveiller de la route et fuite de ses gens, n'ayant rien vu du combat), ils disent que ce fut pour être si extrêmement aggravé de travail et de faute de dormir, que nature n'en

pouvait plus. Et, à ce propos, les médecins aviseront si le dormir est si nécessaire que notre vie en dépende ; car nous trouvons bien qu'on fit mourir le roi Persée de Macédoine prisonnier à Rome, lui empêchant le sommeil ; mais Pline en allègue qui ont vécu longtemps sans dormir : Chez Hérodote, il y a des nations auxquelles les hommes dorment et veillent par demi-années. Et ceux qui écrivent la vie du sage Epiménide, disent qu'il dormit cinquante-sept ans de suite.

# CHAPITRE XLV

## DE LA BATAILLE DE DREUX

Il y eut tout plein de rares accidents en notre bataille de Dreux ; mais ceux qui ne favorisent pas fort la réputation de monsieur de Guise mettent volontiers en avant qu'il ne se peut excuser d'avoir fait halte et temporisé, avec les forces qu'il commandait, cependant qu'on enfonçait monsieur le Connétable, chef de l'armée, avec l'artillerie, et qu'il valait mieux se hasarder, prenant l'ennemi par flanc, qu'attendant l'avantage de le voir en queue, souffrir une si lourde perte ; mais outre ce que l'issue en témoigna, qui en débatta sans passion me confessera aisément, à mon avis, que le but et la visée, non seulement d'un capitaine, mais de chaque soldat, doit regarder la victoire en gros, et que nulles occurrences particulières, quelque intérêt qu'il y ait, ne le doivent divertir de ce point-là. Philopoemen, en une rencontre contre Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne troupe d'archers et gens de trait, et l'ennemi, après les avoir renversés, s'amusant à les poursuivre à toute bride et coulant après sa victoire le long de la bataille où était Philopoemen, quoique ses soldats s'en émussent, il ne fut d'avis de bouger de sa place, ni de se présenter à l'ennemi pour secourir ses gens ; ainsi, les ayant laissé chasser et mettre en pièces à sa vue commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gens de pied, lorsqu'il les vit tout à fait abandonnés de leurs gens de cheval ; et, bien que ce fussent Lacédémoniens, d'autant qu'il les prit à heure que, pour tenir tout gagné, ils commençaient à se désordonner, il en vint facilement à bout, et cela fait, se mit à poursuivre Machanidas. Ce cas est germain à celui de monsieur de Guise.

En cette âpre bataille d'Agésillas contre les Béotiens, que Xénophon, qui y était, dit être la plus rude qu'il eût jamais vu, Agésilas refusa l'avantage que fortune lui présentait, de laisser passer le bataillon des Béotiens et les

charger en queue, quelque victoire qu'il en prévit, estimant qu'il y avait plus d'art que de vaillance ; et, pour montrer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plutôt de leur donner en tête ; mais aussi y fut-il bien battu et blessé, et contraint en fin de se démêler et prendre le parti qu'il avait refusé au commencement, faisant ouvrir ses gens pour donner passage à ce torrent de Béotiens ; puis, quand ils furent passés, prenant garde qu'ils marchaient en désordre comme ceux qui cuidaient bien être hors de tout danger, il les fit suivre et charger par les flancs ; mais pour cela ne put-il tourner en fuite à val de route ; ainsi ils se retirèrent le petit pas, montrant toujours les dents, jusques à ce qu'ils se fussent rendus à sauveté.

# CHAPITRE XLVI

## DES NOMS

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De même, sous la considération des noms, je m'en vais faire ici une galimafrée de divers articles.

Chaque nation a quelques noms qui se prennent, je ne sais comment, en mauvaise part : et à nous Jehan, Guillaume, Benoît.

Item, il semble y avoir en la généalogie des princes certains noms fatalement affectés : comme des Ptolémées à ceux d'Egypte, de Henris en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandre, et en notre ancienne Aquitaine des Guillaumes, d'où l'on dit que le nom de Guyenne est venu ; par une froide rencontre, s'il n'en y avait d'aussi crus dans Platon même.

Item, c'est une chose légère, mais toutefois digne de mémoire pour son étrangeté et écrite par témoin oculaire, que Henri, duc de Normandie, fils de Henri second, roi d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la noblesse y fut si grande que, pour passe-temps, s'étant divisée en bandes par la ressemblance des noms, en la première troupe, qui fut des Guillaumes, il se trouve cent dix chevaliers assis à table portant ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est d'autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il était à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la considération des premières lettres du nom des viandes, on servait celles qui se commençaient par M : mouton, marcassin, merlus, marsouin ; ainsi des autres. Item, il se dit qu'il fait bon avoir bon nom, c'est-à-dire crédit et réputation ; mais encore, à la vérité, est-il commode d'avoir un nom beau et qui aisément se puisse prononcer et retenir, car les rois et les Grands nous en connaissent plus aisément et oublient plus mal volontiers ; et, de ceux mêmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux desquels les noms se présentent le plus facilement à la



langue. J'ai vu le roi Henri second ne pouvoir jamais nommer à droit un gentilhomme de ce quartier de Gascogne ; et, à une fille de la reine, il fut lui-même d'avis de donner le nom général de la race, parce que celui de la maison paternelle lui sembla trop revers.

Et Socrate estime digne du soin paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dit que la fondation de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, prit origine de ce qu'un jeune homme débauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garce et lui ayant d'arrivée demandé son nom, qui était Marie, se sentit si vivement épris de religion et de respect, de ce nom sacro-saint de la Vierge, mère de Notre-Sauveur, que non seulement il la chassa soudain, mais en amenda tout le reste de sa vie et qu'en considération de ce miracle il fut bâti en la place où était la maison de ce jeune homme une chapelle au nom de Notre-Dame, et, depuis, l'église que nous y voyons.

Cette correction voyelle et auriculaire, dévotieuse, tira droit-à l'âme ; cette autre, de même genre, s'insinua par les sens corporels : Pythagore, étant en compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit comploter, échauffés de la fête, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestrière de changer de ton, et, par une musique pesante, sévère et spondaïque, enchantait tout doucement leur ardeur et l'endormit.

Item, dira pas la postérité que notre réformation d'aujourd'hui ait été délicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de dévotion, d'humilité, d'obéissance, de paix et de toute espèce de vertu, mais d'avoir passé jusques à combattre ces anciens noms de nos baptêmes, Charles, Loys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezéchiël, Malachie, beaucoup mieux sentant de la foi ?

Un gentilhomme mien voisin, estimant les commodités du vieux temps au prix du nôtre, n'oubliait pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noë blesse de ce temps, Don Grumedan, Quedragan, Agésilan et qu'à les entendre seulement sonner, il se sentait qu'ils avaient été bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel.

Item, je sais bon gré à Jacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison française, les noms latins tout entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadencé française. Cela semblait un peu rude au

commencement, mais déjà l'usage, par le crédit de son Plutarque, nous en a ôté toute l'étrangeté. J'ai souhaité souvent que ceux qui écrivent les histoires en latin, nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car, en faisant de Vaudemont, Vallemontanus, et les métamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne savons où nous en sommes et en perdons la connaissance. 'Pour clore notre conte, c'est un vilain usage, et de très mauvaise conséquence en notre France, d'appeler , chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui fait plus mêler et méconnaître les races.

Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son apanage une terre sous le nom de laquelle il a été connu et honoré, ne peut honnêtement l'abandonner ; dix ans après sa mort, la terre s'en va à un étranger qui en fait de même : devinez où nous sommes de la connaissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples que de notre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms ; cependant l'originel de la tige nous est échappé.

Il y a tant de liberté en ces mutations que, de mon temps, je n'ai vu personne, élevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on ait attaché incontinent des titres généalogiques nouveaux et ignorés à son père, et qu'on n'ait enté en quelque illustre tige. Et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons-nous de gentilshommes en France, qui sont de royale race selon leurs contes ? Plus, ce crois-je, que d'autres. Fut-il pas dit de bonne grâce par un de mes amis ? Ils étaient plusieurs assemblés pour la querelle d'un seigneur contre un autre, lequel autre avait à la vérité quelque prérogative de titres et d'alliances, élevées au-dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prérogative, chacun, cherchant à s'égalier à lui, alléguait, qui une origine, qui une autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancarte domestique ; et le moindre se trouvait arrière-fils de quelque roi d'outre-mer. Comme ce fut à dîner, celui-ci, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes révérences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par témérité, il avait jusque lors vécu avec eux en compagnon : mais, qu'ayant été nouvellement informé de leurs vieilles qualités, il commençait à les honorer selon leurs degrés, et qu'il ne lui appartenait pas d'être parmi tant de princes.

Après sa farce, il leur dit mille injures : Contentez-vous, de par Dieu, de ce de quoi nos pères se sont contentés, et de ce que nous sommes ; nous sommes assez, si nous le savons bien maintenir ; ne désavouons pas la fortune et condition de nos aïeux, et ôtons ces sottises imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alléguer. Les armoiries n'ont de sûreté non plus que les surnoms. Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de Lion de même, armée de gueules, mise en face. Quel privilège a cette figure pour demeurer particulièrement en ma maison ? Un gendre la transportera en une autre famille ; quelque chétif acheteur en fera ses premières armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette considération me tire par force à un autre champ. Sondons un peu de près, et, pour Dieu, regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et réputation pour laquelle se bouleverse le monde. Où asseyons-nous cette renommée que nous allons quêtant avec si grand peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche.

O la courageuse faculté, que l'espérance qui, en un sujet mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'éternité ; nature nous a là donné un plaisant jouet. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est-ce, qu'une voix pour tous partages ? ou trois ou quatre traits de plume, premièrement si aisés à varier, que je demanderais volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin ou à Gueaquin ? Il y aurait bien plus d'apparence ici qu'en Lucien, On ne recherche pas une récompense frivole ou de peu de valeur.

il y va de bon : il est question laquelle de ces lettres doit être payée de tant de sièges, batailles, blessures, prisons et services faits à la couronne de France par ce sien fameux connétable. Nicolas Denisot n'a eu soin que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bâtir le comte d'Alsinois qu'il a étrenné de la gloire de sa poésie et peinture, Et l'historien Suétone n'a aimé que le sens du sien, et, en ayant privé Lénis, qui était le surnom de son père, a laissé Tranquillus successeur de la réputation de ses écrits. Qui croirait que le capitaine Bayard n'eut honneur que celui qu'il a emprunté des faits de Pierre Terrail ? et qu'Antoine Escalin se laisse voler à sa vue tant de navigations et charges par mer et par

terre au capitaine Poulin et au baron de la Garde.

Secondement, ce sont traits de plumes communs à mille hommes. Combien y a-t-il, en toutes les races, de personnes de même nom et surnom ? Et en diverses races, siècles et pays, combien ? L'histoire a connu trois Socrate, cinq Platon, huit Aristote, sept Xénophon, vingt Demetrius, vingt Théodore : et devinez combien elle n'en a pas connu. Qui empêche mon palefrenier de s'appeler Pompée-le-grand ? Mais, après tout, quels moyens, quels ressorts y a-t-il qui attachent à mon palefrenier trépassé, ou à cet autre homme qui eut la tête tranchée en Egypte, et qui joignent à eux cette voix glorifiée et ces traits de plume ainsi honorés, afin qu'ils s'en avantagent ?

Crois-tu que les cendres et les mânes s'occupent de cela dans leurs tombeaux ?

Quel ressentiment ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes : Epaminondas, de ce glorieux vers qui court pour lui en nos bouches :

Par mes plans la gloire de Lacédémone a été anéantie.  
et Africanus, de cet autre : Du soleil levant au-delà des marais Méotides, il n'y a personne qui puisse égaler ses exploits aux miens. Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix, et par celles sollicitées de jalousie et désir, transmettent inconsidérément par fantaisie aux trépassés celui leur propre ressentiment, et d'une pipeuse espérance se donnent à croire d'en être capables à leur tour.

Dieu le sait.

Toutefois, C'est pour cela que se dresse le conquérant Romain, Grec ou Barbare ; c'est là la cause de ses périls et de ses épreuves : tant la soif de la renommée l'emporte sur celle de la vertu.

# CHAPITRE XLVII

## DE L'INCERTITUDE DE NOTRE JUGEMENT

C'est bien ce que dit ce vers :

il y a prou loi de parler partout, et pour et contre.

Pour exemple :

Annibal vainquit les Romains mais il ne sut pas profiter de sa victoire.

Qui voudra être de ce parti, et faire valoir avec nos gens la faute de n'avoir dernièrement poursuivi notre pointe à Moncontouri, ou qui voudra accuser le roi d'Espagne de n'avoir su se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Saint-Quentin, il pourra dire cette faute partir d'une âme enivrée de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goût de l'accroître, déjà par trop empêché à digérer ce qu'il en ai il en a sa brassée toute comble, il n'en peut saisir davantage, indigne que la fortune lui ait mis un tel bien entre mains ; car quel profit en sent-il, si néanmoins il donne à son ennemi moyen de se remettre sus ? quelle espérance peut-on avoir qu'il ose une autre fois attaquer ceux-ci rallié et remis, et de nouveau armés de dépit et de vengeance, qui ne lesa osé ou su poursuivre tous rompus et effrayés ?

Pendant que la fortune est chaude, que la terreur achève toute chose. Mais enfin, que peut il attendre de mieux que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gain ; tant que l'ennemi est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où César eut du pire près la ville d'oricum, il reprochait aux soldats de Pompée qu'il eût

été perdu, si leur capitaine eût su vaincre, et lui chaussa bien autrement les éperons quand ce fut à son tour.

Mais pourquoi ne dira-t-on aussi, au contraire, que c'est l'effet d'un esprit précipiteux et insatiable de ne savoir mettre fin à sa convoitise ; que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite ; et que, de se rejeter au danger après la victoire, c'est la remettre encore un coup à la merci de la fortune ; que l'une des plus géandes sagesse en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemi au désespoir. Sylla et Marius en la guerre sociale ayant défait les Marse, en voyant encore une troupe de reste, qui par désespoir se revenaient jeter à eux comme bêtes furieuses, ne furent pas d'avis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eût emporté à poursuivre trop âprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eût pas souillée de sa mort. Toutefois encore sert la récente mémoire de son exemple à conserver M. d'Enghien de pareil inconvénient à Cerisoless. Il fait dangereux assaillir un homme à qui vous avez ôté tout autre moyen d'échapper que par les armes ; car c'est une violente maîtresse d'école que la nécessité :

Les morsures de la nécessité déchaînée sont les plus violentes.

On vend cher la victoire à son adversaire quand on provoque la mort.

Voilà pourquoi Pharax empêcha le roi de Lacédémone, qui venait de gagner la journée contre les Mantinéens, de n'aller affronter mille Argiens, qui étaient échappés entiers de la déconfiture, ainsi a les laisser couler en liberté pour ne venir à essayer la vertu piquée et dépitée par le malheurs.

Clodomire, roi d'Aquitaine, après sa victoire poursuivant Gondemar, roi de Bourgogne, vaincu et fuyant, le força de tourner tête ; mais son opiniâtreté lui ôta le fruit de sa victoire, car il y mourut ?.

Pareillement, qui aurait à choisir, ou de tenir ses soldats richement et somptueusement armés, ou armés seulement pour la nécessité, il se présenterait en faveur du premier parti, duquel étaient Sertorius, Philopoemen, Brutus, César et autres, que c'est toujours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voir paré et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et héritages : raison, dit Xénophon, pourquoi les Asiatiques menaient en leurs guerres femmes, concubines, avec leurs joyaux et richesses plus chères. Mais il s'offrirait aussi, de l'autre part, qu'on doit plutôt ôter au soldat le

soin de se conserver, que de le lui accroître ; qu'il craindra par ce moyen doublement à se hasarder ; joint que c'est augmenter à l'ennemi l'envie de la victoire par ces riches dépouilles ; et l'on a remarqué que, d'autres fois, cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites.

Antiochus, montrant à Annibal l'armée qu'il préparait contre eux, pompeuse et magnifique en toute sorte d'équipage, et lui demandant Les Romains se contenteront ils de cette armée ? - S'ils s'en contenteront ?

répondit-il ; vraiment, c'est pour avarés qu'ils soient, Licurgue défendait aux siens, non seulement la somptuosité de leur équipage, mais encore de dépouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disait-il, que la pauvreté et frugalité reluisît avec le reste de la bataille.

Aux sièges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemi, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, dédaigner et injurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison : car ce n'est pas faire peu, de leur ôter toute espérance de grâce et de composition, en leur représentant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celui qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remède que de la victoire. Si est-ce qu'il en méprît à Vitellius ; car, ayant affaire à Othon, plus faible en valeur de soldats, désaccoutumés de longue main du fait de la guerre et amollis par les délices de la ville, il les agaça tant enfin par ses paroles piquantes, leur reprochant leur pusillanimité et le regret des dames et fêtes qu'ils venaient de laisser à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le coeur au ventre, ce que nuls exortements n'avaient su faire, et les attira lui-même sur ses bras, où l'on ne les pouvait pousser ; et, de vrai, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aisément que celui qui allait lâchement à la besogne pour la querelle de son roi, y aille d'une autre affection pour la sienne propre.

A considérer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armée, et que la visée de l'ennemi regarde principalement cette tête à laquelle tiennent toutes les autres et en dépendent, il semble qu'on ne puisse mettre en doute ce conseil, que nous voyons avoir été pris par plusieurs grands chefs, de se travestir et déguiser sur le point de la mêlée ; toutefois l'inconvénient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celui qu'on pense fuir ; car le capitaine venant à être méconnu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa présence vient aussi quant

et quant a à leur faillir, et perdant la vue de ses marques et enseignes accoutumées, ils le jugent ou mort, ou s'être dérobé, désespérant de l'affaire. Et, Quant à l'expérience, nous lui voyons favoriser tantôt l'un, tantôt l'autre parti. L'accident de Pyrrhus, en la bataille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'autre visage ; car, pour s'être voulu cacher sous les armes de Demogaclès et lui avoir donné les siennes, il sauva bien sans doute sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconvénient, de perdre la journée.

Alexandre, César, Lucullus aimaient à se marquer au combat par des accoutrements et armes riches, de couleur reluisante et particulière ; Agis, Agésilas et ce grand Gilippus, au rebours, allaient à la guerre obscurément couverts et sans atour impérial. A la bataille de Pharsale ; entre autres reproches qu'on donne à Pompée, c'est d'avoir arrêté son armée pied-coi, attendant l'ennemi ; pour autant que cela (je déroberai ici les mots mêmes de Plutarque, qui valent mieux que .les miens) affaiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, et quant à quant, ôte l'élanement des combattants les uns contre les autres, qui a accoutumé de les remplir d'impétuosité et de fureur plus qu'autre chose, quand ils viennent à s'entrechoquer de roideur, leur augmentant le courage par le cri et la course, et rend ici la chaleur des soldats, en manière de dire, refroidie et figée Voilà ce qu'il dit pour ce rôle ; mais si César eût perdu, qui n'eût pu aussi bien dire qu'au contraire la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, et que, qui est en sa marche arrêté, resserrant et épargnant pour le besoin sa force en soi-même, a grand avantage contre celui qui est ébranlé et qui a déjà consommé à la course la moitié de son haleine ? outre ce que, l'armée étant un corps de tant de diverses pièces, il est impossible qu'elle s'émeuve en cette furie d'un mouvement si juste, qu'elle n'en altère ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prises avant que son compagnon le secoure.

En cette vilaine bataille des deux frères perses, Cléarque Lacédémonien, qui commandait, les Grecs du parti de Cyrus, les mena tout bellement à la charge sans se hâter ; mais, à cinquante pas près, il les mit à la course, espérant, par la brièveté de l'espace, ménager et leur ordre et leur haleine, leur donnant cependant l'avantage de l'impétuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à trait. D'autres ont réglé ce doute en leur armée de cette



manière : si les ennemis vous courent sus, attendez-les de pied-coi ; s'ils vous attendent de pied-coi, courez-leur sus.

Au passage que l'empereur Charles cinquième fit en Provence, le roi François fut au propre d'élire ou de lui aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres ; et, bien qu'il considérât combien c'est d'avantage de conserver sa maison pure et nette de troubles de la guerre, afin qu'entière en ses forces elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoin ; que la nécessité des guerres porte à tous les coups de faire le gast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres ; et si le paysan ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son parti que de l'ennemi, en manière qu'il s'en peut aisément allumer des séditions et des troubles parmi nous ; que la licence de dérober et de piller, qui peut être permise en son pays, est un grand support aux ennuis de la guerre, et, qui n'a autre espérance de gain que sa solde, il est mal aisé qu'il soit tenu en office, étant à deux pas de sa femme et de sa retraite ; que celui qui met la nappe, tombe toujours des dépens, qu'il y a plus d'allégresse à assaillir qu'à défendre ; et que la secousse de la perte d'une bataillé dans nos entrailles est si violente qu'il est malaisé qu'elle ne croule tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ni qui se prenne si aisément à crédit, et qui s'épande plus brusquement ; et que les villes qui auront entendu l'éclat de cette tempête à leurs portes, qui auront recueilli leurs capitaines et soldats tremblants encore et hors d'haleine, il est dangereux, sur la chaude, qu'ils ne se jettent à quelque mauvais parti : si est e qu'il choisit de rappeler les forces qu'il avait delà les monts, et de voir venir l'ennemi ; car il peut imaginer au contraire qu'étant chez lui et entre ses amis, il ne pouvait faillir d'avoir planté de toutes commodités : les rivières, les passages à sa dévotion lui conduiraient et vivres et deniers en toute sûreté et sans besoin d'escorte ; qu'il aurait ses sujets d'autant plus affectionnés, qu'ils auraient le danger plus près ; qu'ayant tant de villes et de barrières pour sa sûreté, ce serait à lui de donner loi au combat selon son opportunité et avantage ; et, s'il lui permit de temporiser, qu'à l'abri et à son aise il pourrait voir morfondre son ennemi, et se défaire soi-même par les difficultés qui le combattraient, engagé en une terre contraire où il n'aurait devant, ni derrière lui, ni à côté, rien qui ne lui fît guerre, nul moyen de rafraîchir ou élargir son armée, si les malades s'y mettaient, ni

de loger à couvert ses blessés : nuls deniers, nuls vivres qu'à pointe de lance ; nul loisir de se reposer et prendre haleine ; nulle science de lieux ni de pays, qui le sût défendre d'embûches et surprises ; et, s'il venait à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avait pas faute d'exemples pour l'un et pour l'autre parti. Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemi en Afrique, que de défendre les siennes et le combattre en Italie où il était, d'où bien lui prit. Mais, au rebours, Annibal, en cette même guerre, se ruina d'avoir abandonné la conquête d'un pays étranger pour aller défendre le sien. Les Athéniens, ayant laissé, l'ennemi en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire ; mais Agathocle, roi de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique et laissé la guerre chez soi.

Ainsi, nous avons bien accoutumé de dire avec raison que les événements et issues dépendent, notamment en la guerre, pour la plupart de la fortune, laquelle ne se veut pas ranger et assujettir à notre discours et prudence, comme disent ces vers :

La réussite va à des projets mal conçus ; la prudence se trompe, et la fortune n'approuve ni n'aide le parti qui le mérite, mais elle est emportée, au hasard et sans choix, à travers la masse. Sans doute y a-t-il une force supérieure qui nous domine, nous gouverne, et dirige les choses mortelles selon ses propres lois.

Mais, à le bien prendre, il semble que nos conseils et délibérations en dépendent bien autant, et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours.

Nous raisonnons hasardeusement et inconsidérément, dit Timée en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation au hasard. '

# CHAPITRE XLVIII

## DES DESTRIERS

Me voici devenu grammairien, moi qui, n'appris jamais langue que par routine, et qui ne sait encore que c'est d'adjectif, conjonctif et d'ablatif. Il me semble avoir entendre dire que les Romains avaient des chevaux qu'ils appelaient funales ou dextrarios, qui se menaient à dextre ou à relais, pour les prendre tout frais au besoin ; et de là vient que nous appelons destriers les chevaux de service. Et nos romans disent ordinairement adestrer pour accompagner. Ils appelaient aussi desultorios equos des chevaux qui étaient dressés de façon que, courant de toute leur raideur, accouplés côté à côté l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire tout armés, au milieu de la course se jetaient et rejetaient de l'un à l'autre. Les Numides gensdarmes menaient en main un second cheval pour changer au plus chaud de la mêlée :

A la façon de nos cavaliers sautant d'un cheval sur un autre, ils avaient coutume d'emmenner chacun deux chevaux, et souvent, parmi les combats les plus acharnés, ils sautaient, armés, du cheval fatigué sur le cheval frais, si grande était leur agilité et la docùité de leurs chevaux.

Il se trouve plusieurs chevaux dressés à secourir leur maître, courir sus à qui leur présente une épée nue, se jeter des pieds et des dents sur ceux qui les attaquent et affrontent ; mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis. Joint que vous ne les déprenez pas à votre poste, quand ils sont une fois harpés ; et demeurés à la miséricorde de leur combat. Il méprit lourdement à Artibie, général de l'armée de Perse, combattant contre Onesile, roi de Salamis, de personne à personne, d'être monté sur un cheval façonné en cette école ; car il fut cause de sa mort, le coutillier d'onesile l'ayant accueilli d'une faux entre les deux épaules, comme il s'était cabré sur son maître. Et ce que les Italiens disent qu'en la bataille de Fornuove le cheval du roi le déchargea, à ruades et coups de

pied, des ennemis qui le pressaient, et qu'il était perdu sans cela : ce fut un grand coup de hasard, s'il est vrai.

Les Mameluks se vantent d'avoir les plus adroits chevaux de gendarmes du monde. Et dit-on que, par nature et par coutume, ils sont faits, par certains signes et voix, à ramasser avec les dents les lances et les dards, et à les offrir à leur maître en pleine mêlée et à connaître et discerner (l'ennemi). , On dit de César, et aussi du grand Pompée, que, parmi leurs autres excellentes qualités, ils étaient fort bons hommes de cheval ; et de César, qu'en sa jeunesse, monté à dos sur un cheval et sans bride, il lui faisait prendre carrière, les mains tournées derrière le dos.

Comme nature a voulu faire de ce personnage et d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement, car chacun sait du cheval d'Alexandre, Buc phale, qu'il avait la tête retirant à celle d'un taureau, qu'il ne se souffrait monter à personne qu'à son maître, ne put être dressé que par lui-même, fut honoré après sa mort, et une ville bâtie en son nom. César en avait aussi un autre qui avait les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupé en forme de doigts, lequel ne put être monté ni dressé que par César, qui dédia son image après sa mort à la déesse Vénus.

Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval, car c'est l'assiette en laquelle je me trouve le mieux, et sain et malade. Platon la recommande pour la santé ; aussi dit Pline qu'elle est salutaire à l'estomac et aux jointures. Poursuivons donc, puisque nous y sommes.

On lit en Xénophon la loi défendant de voyager à pied à l'homme qui eût cheval. Trogus et Justinus disent que les Parthes avaient accoutumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi toutes leurs affaires publiques et privées, marchander, parlementer, s'entretenir et se promener ; et que la plus notable différence des libres et des serfs parmi eux, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : institution née du roi Cyrus.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suétone le remarque plus particulièrement de César) des capitaines qui commandaient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvaient pressés de l'occasion, pour ôter aux soldats toute espérance de fuite, et pour l'avantage qu'ils espéraient en cette sorte de combat, C'est par là que les Romains l'emportèrent sans conteste , dit Tite Live.

Si est-il que la première provision de quoi ils se servaient à brider la rébellion des peuples de nouvelle conquête, c'était leur ôter armes et chevaux : pourtant voyons-nous si souvent en César : Le grand Seigneur ne permet aujourd'hui ni à Chrétien, ni à Juif d'avoir cheval à soi, à ceux qui sont sous son empire. il ordonne de livrer les armes, les chevaux, des otages.

Nos ancêtres, et notamment du temps de la guerre des Anglais, en tous les combats solennels et journées assignées, se mettaient la plupart du temps tous à pied, pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chère que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoi que die Chrysantès en Xénophon, votre valeur et votre fortune à celle de votre cheval ; ses plaies et sa mort tirent la vôtre en conséquence ; son effroi ou sa fougue vous rendent ou téméraire ou lâche ; s'il a faute de bouche ou d'éperon, c'est à votre honneur à en répondre.

A cette cause, je ne trouve pas étrange que ces combats là fussent plus fermes et plus furieux que ceux qui se font à cheval.

Ils reculaient en même temps ; en même temps ils chargeaient, vainqueurs et vaincus ; ni les uns ni les autres ne savaient fuir.

Leurs batailles se voient bien mieux contestées ; ce ne sont maintenant que routes Les premiers cris de guerre, la première charge décident du combat.

Et chose que nous appelons à la société d'un si grand hasard doit être en notre puissance le plus qu'il se peut. Comme je conseillerais de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoi nous nous pouvons le mieux répondre. Il est bien plus apparent de s'assurer d'une épée que nous tenons au poing, que du boulet qui échappe de notre pistolet, en lequel il y a plusieurs pièces, la poudre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui viendra à faillir vous fera faillir votre fortune.

On assène peu sûrement le coup que l'air vous conduit,

Lorsqu'on abandonne au vent la direction des coups : c'est l'épée qui est la force du soldat : toutes les nations guerrières combattent avec l'épée.

Mais, quant à cette arme-là, j'en parlerai plus amplement où je ferai comparaison des armes anciennes aux nôtres ; et, sauf l'étonnement des oreilles, à quoi désormais chacun est apprivoisé, je crois que c'est une arme de fort peu d'effet, et espère que nous en quitterons un jour l'usage.

Celle de quoi les Italiens se servaient, de jet et à feu, était plus effroyable. Ils nommaient Phalarica une certaine espèce de javeline, armée par le bout d'un fer de trois pieds, afin qu'il pût percer d'outre en outre un homme armé ; et se lançait tantôt de la main en la campagne, tantôt à toutes engins pour défendre les lieux assiégés ; la hampe, revêtue d'étoupe empoissée et huilée, s'enflammait de sa course ; et, s'attachant au corps ou au bouclier, ôtait tout usage d'armes et de membres. Toutefois il me semble que, pour venir au joindre, elle portât aussi empêchement à l'assaillant, et que le champ, jonché de ces tronçons brûlants, produisit en la mêlée une commune incommodité,

Avec un sifflement puissant, la phalarique s'abat comme la foudre.

Ils avaient d'autres moyens, à quoi l'usage les adressait, et qui nous semblent incroyables par inexpérience, par où ils suppléaient au défaut de notre poudre et de nos boulets. Ils dardaient leurs piles de telle roideur que souvent ils en enfilèrent deux boucliers et deux hommes armés, et les cousaient. Les coups de leurs frondes n'étaient pas moins certains et lointains : Entraînés à lancer sur la mer des cailloux ronds avec la fronde et à traverser de loin des cercles étroits, non seulement ils blessaient l'adversaire à la tête, mais ils touchaient l'endroit visé. .

Leurs pièces de batterie représentaient, comme l'effet, aussi le tintamarre des nôtres :

Aux coups qui frappaient les remparts avec un bruit terrible, la panique et l'affolement s'emparèrent des assiégés.

Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssaient ces armes traîtresses et volantes, prêts à combattre main à main avec plus de courage. Ils ne sont pas ébranlés par les plaies béantes : lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire, mais si la pointe d'une flèche ou la balle d'une fronde les brûle à l'intérieur en ne laissant qu'une trace légère en apparence, alors la rage et la honte de mourir pour une si petite blessure les salit et ils se roulent à terre. : peinture bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraite, rencontrèrent une nation qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs et forts et des sagettes si longues qu'à les reprendre à la main on les pouvait rejeter à la mode d'un dard, et perçaient de part en part le bouclier et un homme armé, Les engins que Denys inventa à Syracuse à tirer gros traits

massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impétuosité, représentaient de bien près nos inventions.

Encore ne faut-il pas oublier la plaisante assiette qu'avait, sur sa mule, un maître Pierre Pol, docteur en théologie, que Monstrelet récite avoir accoutumé se promener par la ville de Paris, assis de côté, comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons avaient des chevaux terribles, accoutumés de virer en courant, de quoi les Français, Picards, Flamands et Brabançons faisaient grand miracle, pour n'avoir accoutumé de le voir, ce sont ses mots, César, parlant de ceux de Suède ; Aux rencontres qui se font à cheval, dit-il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoutumé leurs chevaux de ne bouger cependant de la place, auxquels ils recourent promptement, s'il en est besoin ; et, selon leur coutume, il n'est rien si vilain et si lâche que d'user de selles et bardelles, et méprisent ceux qui en usent, de manière que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. Ce que j'ai admiré autrefois, de voir un cheval dressé à se manier à toutes mains avec une baguette, la bride avalée sur ses oreilles, était ordinaire aux Massiliens, qui se servaient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

La nation massilienne monte à nu les chevaux, ignore le frein et les dirige avec une petite baguette.

Les Numides montent sans frein.

Leurs chevaux sont sans frein, leur allure est fière, le cou raide et la tête en avant .

Le roi Alphonse, celui qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Echarpe, leur donna, entre autres règles, de ne monter ni mule, ni mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme je viens d'apprendre dans les lettres de Guevara, desquelles ceux qui les ont appelées dorées, faisaient jugement bien autre que celui que j'en fais.

Le courtisan dit qu'avant son temps, c'était reproche à un gentilhomme d'en chevaucher (les Abyssins, à mesure qu'ils sont plus grands et plus avancés près le Prêtre-Jean, leur maître, affectent au rebours des mules à monter par honneur) ; Xénophon, que les Assyriens tenaient leurs chevaux toujours entravés au logis, tant ils étaient fâcheux et farouches, et qu'il fallait tant de temps à les détacher et harnacher que, pour que cette longueur à la guerre ne leur apportât dommage, s'ils venaient à être en

dessoude surpris par les ennemis, ils ne logeaient jamais en camp qui ne fût fossoyé et remparé.

Son Cyrus, si grand maître au fait de chevalerie, mettait les chevaux de son écot, et ne leur faisait bailler à manger qu'ils ne l'eussent gagné par la sueur de quelque exercice.

Les Scythes, où la nécessité les pressait en la guerre, tiraient du sang de leurs chevaux, et s'en abreuvaient et nourrissaient,

Survient aussi le Sarnate qui se nourrit du sang de son cheval.

Ceux de Crète, assiégés par Métellus, se trouvèrent en telle disette de tout autre breuvage qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

Pour vérifier combien les armées turquesques se conduisent et maintenant à meilleure raison que les nôtres, ils disent qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau et ne mangent que riz et de la chair salée mise en poudre, de quoi chacun porte aisément sur soi provision pour un mois, ils savent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arrivèrent, estimèrent, tant des hommes que des chevaux, que ce fussent ou dieux ou animaux, en noblesse au dessus de leur nature. Aucuns, après avoir été vaincus, venant demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harangue à celle des hommes, prenant leur hennissement pour langage de composition et de trêve.

Aux Indes de deçà, c'était anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un éléphant, le second d'aller en coche, traîné à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier et plus vil degré d'être porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de notre temps écrit avoir vu, en ce climat là, des pays où l'on chevauche les boeufs avec bastines, étriers et brides, et s'être bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gens de cheval à trois ou quatre charges avaient failli d'enfoncer le bataillon des ennemis, prit ce conseil qu'ils débridassent leurs chevaux et brechassent à toute force des éperons, si que, rien ne les pouvant arrêter, au travers des armes et des hommes renversés, ouvrirent le pas à leurs gens de pied, qui partirent une très sanglante défaite.



Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtibériens :

Vous rendrez le choc des chevaux plus violent si vous les lancez débridés contre l'ennemi ; ce que les cavaliers ont prit souvent à leur gloire, selon la tradition. Ayant retiré les brides, ils traversèrent deux fois de suite les lignes en faisant un grand carnage d'ennemis et en brisant toutes les lances

Le duc de Moscovie devait anciennement cette févérence aux Tartares, quand ils envoyaient vers lui des ambassadeurs, qu'il leur allait au-devant à pied et leur présentait un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en délices), et si, en buvant, quelque goutte, en tombait sur le crin de leurs chevaux, il était tenu de la lécher avec la langue. En Russie, l'armée que l'empereur Bajazet y avait envoyée, fut accablée d'un si horrible ravage de neiges que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'avisèrent de tuer et éventrer leurs chevaux, pour se jeter dedans et jouir de cette chaleur vitale.

Bajazet, après cet âpre estour où il fut rompu par Tamerlan, se sauvait belle erre sur une jument arabesque, s'il n'eût été contraint de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau, ce qui la rendit si flasque et refroidie, qu'il fut bien aisément après acconsuivi par ceux qui le poursuivaient. On dit bien qu'on les lâche, les laissant pisser mais le boire, j'eusse plutôt estimé qu'il l'eût rafraîchie et renforcée.

Crésus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pâtis où il y avait grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armée mangeaient de bon appétit qui fut un mauvais prodige à ses affaires, dit Hérodote. Nous appelons un cheval entier qui a crin et oreille ; et ne passent les autres à la montre. Les Lacédémiens, ayant défait les Athéniens en la Sicile, retournant de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre autres bravades firent tondre les chevaux vaincus et les menèrent ainsi en triomphe. Alexandre combattit une nation Dahas ; ils allaient deux à deux armés à cheval à la guerre ; mais, en la mêlée, l'un descendait à terre ; et combattaient Alors à pied, Alors à cheval, l'un après l'autre 39. Je n'estime point qu'en suffisance et en grâce à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de notre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus savant, le plus sûr et mieux avenant à mener un cheval à raison que j'aie connu, fut à mon gré le sieur

de Camavalet, qui en servait notre roi Henri second. J'ai vu homme donner carrière à deux pieds sur sa selle, démonter sa selle, et, au retour, la relever, réacommoder et s'y rasseoir, fuyant toujours à bride avalée ; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par-derrrière des bons coups de son arc ; amasser ce qu'il voulait, se jetant d'un pied à terre, tenant l'autre en étrier ; et autres pareilles singeries, de quoi il vivait.

On a vu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se rejetaient à tours à terre et puis sur la selle. Et un qui seulement des dents, bridait et harnachait son cheval.

Un autre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, courait à toute bride ; ce second, tout debout sur lui, tirant en la course des coups bien certains de son arc. Plusieurs qui, les jambes contremont, couraient la tête plantée sur leurs selles, entre les pointes des cimenterres attachés au harnais. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenait sous ses genoux et sous ses orteils des reales comme si elles y eussent été clouées, pour montrer la fermeté de son assiette.

# CHAPITRE XLIX

## DES COUTUMES ANCIENNES

J'excuserais volontiers en notre peuple de n'avoir autre patron et règle de perfection que ses propres moeurs et usances ; car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée et leur arrêt sur le train auquel ils sont nés.

Je suis content, quand il verra Fabricius ou Loelius, qu'il leur trouve la contenance et le port barbare, puisqu'ils ne sont ni vêtus ni façonnés à notre mode. Mais je me plains de sa particulière indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage présent, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'avis tous les mois, s'il plaît à la coutume, et qu'il juge si diversement de soi-même. Quand il portait le buse de son pourpoint entre les mamelles, il maintenait par vives raisons qu'il était en son vrai lieu ; quelques années après, le voilà avalé jusques entre les cuisses : il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. La façon de se vêtir présente lui fait incontinent condamner l'ancienne, d'une résolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est une espèce de manie qui lui tourneboule ainsi l'entendement. Par ce que notre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne saurait fournir assez de nouvelletés, il est force que bien souvent les formes méprisées reviennent en crédit, et celles-là, mêmes tombent en mépris tantôt après ; et qu'un même jugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et légèreté incroyable. Il n'y a si fin d'entre nous qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction et éblouir tant les yeux internes que les externes insensiblement.

Je veux ici entasser aucunes façons anciennes que j'ai en mémoire, les unes de même les nôtres, les autres différentes, afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement

plus éclairci et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'épée et la cape, il s'usait encore entre les Romains, ce dit César :

Ils s'enveloppent la main gauche de leurs soies et tirent l'épée.

Et remarque dès lors en notre nation ce vice, qui y est encore, d'arrêter les passants que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à injure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous répondre.

Aux bains, que les Anciens prenaient tous les jours avant le repas, et les prenaient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavaient du commencement que les bras et les jambes ; mais depuis, et d'une coutume qui a duré plusieurs siècles et en la plupart des nations du monde, ils se lavaient tout nus d'eau mixtionnée et parfumée, de manière qu'ils employaient pour témoignage de grande simplicité. de se laver d'eau simple. Les plus affétés et délicats se parfumaient tout le corps bien trois ou quatre fois par jour.

Ils se faisaient souvent pincer tout le poil, comme les femmes françaises ont pris en usage, depuis quelque temps, de faire leur front, Parce que tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. Quoiqu'ils eussent des oignements propres à cela :

La vénérable Enée commença ainsi, de son lit élevé.

Ils aimaient à se coucher mollement, et allèguent, pour preuve de patience, de coucher sur l'ematelas. Ils mangeaient couchés sur des lits, à peu près en même assiette, que les Turcs de notre temps.

Sa Peau brille d'une pommade de vigne blanche ou d'une couche de craie sèche.

Et dit-on du jeune Caton que, depuis la bataille de Pharsale, étant entré en deuil du mauvais état des affaires publiques, il mangea toujours assis, prenant un train de vie plus austère. Ils baisaient les mains aux grands pour les honorer et caresser ; et, entre les amis, il s'entrebaisaient en se saluant comme font les Vénitiens.

En te félicitant, je te donnerais des baisers avec de tendres paroles.

Et touchaient aux genoux pour requérir ou saluer un grand. Pasiclès le philosophe, frère de Cratès, au lieu de porter là main au .genou, il la porta aux génitoires.

Celui à qui il s'adressait l'ayant, rudement repoussé :

Comment, dit-il, ceci n'est-il pas vôtre aussi bien que les genoux ?

Ils mangeaient, comme nous, le fruit à l'issue de table.

Ils se torchaient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des paroles) avec une éponge : voilà pourquoi spongia est un mot obscène en latin ; et était cette éponge attachée au bout d'un bâton, comme témoigné l'histoire de celui qu'on menait pour être présenté aux bêtes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires ; et, n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce bâton et éponge dans le gosier et s'en étouffa. Ils s'essuyaient de laine parfumée, quand ils en avaient fait. :

Quant à toi, je ne te ferai rien, mais une fois ton membre lavé avec de la laine... .

Il y avait aux carrefours à Rome des vaisseaux et demi-cuves pour y apprêter à pisser aux passants.

Souvent les enfants enchaînés par le sommeil pensent lever leur vêtement devant la cuve à uriner.

Ils faisaient collation entre les repas. Et y avait en été des vendeurs de neige pour rafraîchir le vin ; il y en avait qui se servaient de neige en hiver, ne trouvant pas le vin encore lors assez froid. Les grands avaient leurs échançons et tranchants, et leurs fous pour leur donner plaisir. On leur servait en hiver la viande sur des foyers qui se portaient sur la table ; et avaient des cuisines portatives, comme j'en ai vu, dans lesquelles tout leur service se traînait après eux.

Gardez ces plats pour vous, les fiches ; nous n'aimons pas ces repas ambulants.

Et en été ils faisaient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fraîche et claire dans des canaux, au dessous d'eux, où il y avait force poisson en vie, que les assistants choisissaient et prenaient en la main pour le faire apprêter chacun à sa poste. Le poisson a toujours eu ce privilège, comme il a encore, que les grands se mêlent de le savoir apprêter : aussi en est le goût beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moi.

Mais en toute sorte de magnificence, de débauche et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de somptualité nous faisons, à la vérité, ce que nous pouvons pour les égaler, car notre volonté est bien aussi gâtée que la leur ; mais notre suffisance n'y peut arriver ; nos forces ne sont non

plus capables de les joindre en ces parties-là vicieuses, qu'aux vertueuses ; car les unes et les autres partent d'une vigueur d'esprit qui était sans comparaison plus grande en eux qu'en nous ; et les âmes, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ni fort bien, ni fort mal. Le haut bout d'entre eux, c'était le milieu. Le devant et derrière n'avaient, en écrivant et parlant, aucune signification de grandeur, comme il se voit évidemment par leurs écrits ; ils diront Oppius et César aussi volontiers que César et Oppius, et diront moi et toi indifféremment comme toi et moi. Voilà pourquoi j'ai autrefois remarqué, en la Vie de Flaminius de Plutarque français, un endroit où il semble que l'auteur, parlant de la jalousie de gloire qui était entre les Etoliens et les Romains pour le gain d'une bataille qu'ils avaient obtenu en commun, fasse quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommait les Etoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots français.

Les dames, étant aux étuves, y recevaient quant et quant des hommes, et se servaient là-même de leurs valets à les froter et joindre,

Un esclave ceint d'un tablier noir au-dessus de l'aine, se tient debout, toutes les fois que, nue, tu prends un bain chaud.

Elles se saupoudraient de quelque poudre pour réprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dit Sidoine Apollinaire, portaient le poil long par le devant, et le derrière de la tête tondu, qui est cette façon qui vient à être renouvelée par l'usage efféminé et lâche de ce siècle.

Les Romains payaient ce qui était dû aux bateliers pour leur naulage, dès l'entrée du bateau ; ce que nous faisons après être Pendant qu'on réclame l'argent, qu'on attache la mule, l'heure entière se passe.

Les femmes couchaient au lit du côté de la ruelle :

voilà pourquoi on appelait César La ruelle du roi Nicomède.

Ils prenaient haleine en buvant. Ils baptisaient le vin, Quel esclave va vite éteindre l'ardeur de ce Falerne avec l'eau qui coule près de nous. Et ces champisses contenance de nos laquais y étaient aussi, O Janus, toi qu'aucune cigogne n'a frappé à qui on ne fait pas les blanches oreilles d'âne, à qui on ne tire pas une langue longue comme celle d'un chien d'Apulie assoiffé.

Les dames argiennes et romaines portaient le deuil blanc, comme les nôtres avaient accoutumé, et devaient continuer de faire, si j'en étais cru.

Mais il y a des livres entiers faits sur cet argument.

# CHAPITRE L

## DE DÉMOCRITE

Le jugement est un outil à tous sujets, et se mêle partout. A cette cause, aux essais que j'en fais là, j'y emploie toute sorte d'occasion. Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela même je l'essaie, sondant le gué de bien loin ; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive ; et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un trait de son effet, voire de ceux de quoi il se vante le plus. Tantôt, à un sujet vain et de néant, j'essaie voir s'il trouvera de quoi lui donner corps et de quoi l'appuyer et étançonner. Tantôt, je le promène à un sujet noble et tracassé a, auquel il n'a rien à trouver de soi, le chemin en étant si frayé qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autrui. Là, il fait son jeu à élire la route qui lui semble la meilleure, et, de mille sentiers, il dit que celui-ci ou celui-là, a été le mieux, choisi. Je prends de la fortune le premier argument. Ils me sont également bons. Et ne désigne jamais de les produire entiers. Car je ne vois le tout de rien. Ne font pas, ceux qui promettent de nous le faire voir. De cent membres et visages, qu'a chaque chose, j'en prends un tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer, et parfois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sais. Et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hasarderais de traiter à fond quelque matière, si je me connaissais moins. Semant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leur pièce, écartés sans dessein et sans promesse, je ne suis pas tenu d'en faire bon, ni de m'y tenir moi-même, sans varier quand il me plaît ; et me rendre au doute et incertitude, et à ma maîtresse forme, qu'est l'ignorance.

Tout mouvement nous découvre. Cette même âme de César, qui se fait voir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se fait aussi voir à dresser des parties oisives et amoureuses. On juge un cheval non seulement à le voir manier sur une carrière, mais encore à lui voir aller le pas, voire et à le



voir en repos à l'étable.

Entre les fonctions de l'âme il en est de basses ; qui ne la voit encore par là, n'achève pas de la connaître.

Et à l'aventure la remarque-t-on mieux où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ces hautes assiettes. Joint qu'elle se couche entière sur chaque matière, et s'y exerce entière, et n'en traite jamais plus d'une à la fois. Et la traite non selon elle, mais selon soi. Les choses, à part elles, ont peut-être leurs poids et mesures et conditions ; mais au-dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicéron, désirable à Caton, indifférente à Socrate. La santé, la conscience, l'autorité, la science, la richesse, la beauté et leurs contraires se dépouillent à l'entrée, et reçoivent de l'âme nouvelle vêtue, et de la teinture qu'il lui plaît brune, verte, claire, obscure, aigre, douce, profonde, superficielle et qu'il plaît à chacune d'elles ; car elles n'ont pas vérifié en commun leurs styles, règles et formes : chacune, est reine en son état. Par quoi ne prenons plus excuse des externes qualités des choses : c'est à nous à nous en rendre compte.

Etre bien et notre mal ne tient qu'à nous. Offrons-y nos offrandes et nos vœux, non pas à la fortune : elle ne peut rien sur nos mœurs. Au rebours, elles l'entraînent à leur suite et la moulent à leur forme. Pourquoi ne jugerai-je d'Alexandre à table, devisant et buvant d'autant ? Où s'il maniait des échecs, quelle corde de son esprit ne touche et n'emploie ce niais et puérile jeu ? (Je le hais et fuis, de ce qu'il n'est pas assez jeu, et qu'il nous ébat trop sérieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffirait à quelque bonne chose.) Il ne fut pas plus embesogné à dresser son glorieux passage aux Indes ; ni cet autre à dénouer un passage duquel dépend le salut du genre humain. Voyez combien notre âme grossit et épaissit cet amusement ridicule ; si tous ses nerfs ne bandent ; combien amplement elle donne à chacun loi, en cela, de se connaître et de juger droitement de soi. Je ne me vois et relaté plus universellement en nulle autre posture. Quelle passion ne nous y exerce ?

la colère, le dépit, la haine, l'impatience et une véhémence ambition de vaincre, en chose en laquelle il serait plus excusable d'être ambitieux d'être vaincu. Car la précellence rare et au dessus du commun messie à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que je dis en cet exemple se peut

dire en tous autres : chaque parcelle, chaque occupation de l'homme l'abcuse et le montre également qu'une autre.

Démocrite et Héraclite ont été deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine. et ridicule l'humaine condition, ne sortait en public qu'avec un visage maqueur et riant ; Héraclite ayant pitié et compassion de cette même condition nôtre, en portait le visage continuellement attristé, et les yeux chargés de larmes, L'un riait dès qu'il avait mis le pied hors du seuil ; l'autre pleurait au contraire.

J'aime mieux la première humeur, non parce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais parce qu'elle est plus dédaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre ; et il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. La plainte et la commisération sont mêlées à quelque estimation de la chose qu'on plaint ; les choses de quoi on se moque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tint de malheur en nous comme il y a de vanité, ni tant de malice comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité ; nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils. Ainsi Diogène, qui baguenaudait à part soi, roulant son tonneau et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, était bien juge plus aigre et plus poignant et par conséquent plus juste, à mon humeur, que Timon, celui qui fut surnommé le hâisseur des hommes. Car ce qu'on hait, on le prend à coeur. Celui-ci nous souhaitait du mal, était passionné du désir de notre ruine, fuyait notre conversation comme dangereuse, de méchants et de nature dépravée ; l'autre nous estimait si peu que nous ne pourrions ni le troubler, ni l'altérer par notre contagion, nous laissait de compagnie, non pour la crainte, mais pour le dédain de notre commerce ; il ne nous estimait capables ni de bien, ni de mal faire.

De même marque fut la réponse de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Césars ; il trouva l'entreprise juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se mit aucunement en peine ; conformément à la discipline de Hégésias qui disait le sage ne devoir rien faire que pour soi ; d'autant que seul il est digne pour qui on fasse ; et à celle de Théodore, que c'est injustice que le sage se hasarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en péril la sagesse pour des fous.

Notre propre et péculière condition est autant ridicule que risible.

# CHAPITRE LI

## DE LA VANITÉ DES PAROLES

Un rhétoricien du temps passé disait que son métier était, de choses petites les faire paraître et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. On lui eût fait donner le fouet en Sparte, de faire profession d'une art piperesse et mensongère.

Et crois qu'Archidamus, qui en était roi, n'entendit pas sans étonnement la réponse de Thucydide, auquel il s'enquérait qui était plus fort à la lutte, ou Périclès ou lui :

Cela, fit-il, serait malaisé à vérifier ; car, quand. je l'ai porté par terre en luttant, il persuade à ceux qui l'ont vu qu'il n'est pas tombé, et le gagne. Ceux qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel, là où ceux-ci font état de tromper non pas nos yeux, mais notre jugement, et d'abâtardir et corrompre l'essence des choses. Les républiques qui se sont maintenues en un état réglé et bien policé, comme la Crétense ou Lacédémonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'orateurs.

Ariston définit sagement la rhétorique : science à persuader le peuple ; Socrate, Plator, art de tromper et de flatter ; et ceux qui le nient en la générale description le vérifient partout en leurs préceptes.

Les Mahométans en défendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité. Et les Athéniens, s'apercevant combien son usage, qui avait tout crédit en ville, était pernicieux, ordonnèrent que sa principale partie, qui est émouvoir les affections, en fût ôtée ensemble les exordes et pérarations. C'est un outil inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune dérégulée, et est outil qui ne s'emploie qu'aux Etats malades, comme la médecine ; en ceux où le vulgaire, où les ignorants, où tous ont tout pu, comme celui d'Athènes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont été en perpétuelle tempête, là ont afflué les orateurs, Et, à la vérité, il se voit peu

de personnages, en ces républiques-là, qui se soient poussés en grand crédit sans le secours de l'éloquence ; Pompée, César, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus ont pris de là leur grand appui à se monter à cette grandeur d'autorité où ils sont enfin arrivés, et s'en sont aidés plus que des armes ; contre l'opinion des meilleurs temps. Car Volumnius, parlant en public en faveur de l'élection au consulat faite des personnes de Q. Fabius et P. Decius : Ce sont gens nés à la guerre, grands aux effets, au combat du babil, rudes : esprits vraiment consulaires ; les subtils, éloquents et savants sont bons pour la ville, prêteurs à faire justice , dit-il.

L'éloquence a fleuri le plus à Rome lorsque les affaires ont été en plus mauvais état, et que l'orage des guerres civiles les agitait : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui dépendent d'un monarque en ont moins de besoin que les autres ; car la bêtise et facilité qui se trouve en la commune, et qui la rend sujette à être maniée et contournée par les oreilles au doux son de cette harmonie, sans venir à peser et connaître la vérité des choses par la force de la raison, cette facilité, dis-je, ne se trouve pas si aisément en un seul ; et est plus aisé de le garantir par bonne institution et bon conseil de l'impression de ce poison. On n'a pas vu sortir de Macédoine, ni de Perse, aucun orateur de renom.

J'en ai dit ce mot sur le sujet d'un Italien que je viens d'entretenir, qui a servi le feu cardinal Caraffe de maître d'hôtel jusques à sa mort. Je lui faisais conter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eût parlé de quelque grand point de théalogie. Il m'a déchiffré une différence d'appétits : celui qu'on a à jeun, qu'on a après le second et tiers service ; les moyens tantôt de lui plaire simplement, tantôt de l'éveiller et piquer ; la police de ses sauces, premièrement en général, et puis particularisant les qualités des ingrédients et leurs effets ; les différences des salades selon leur saison, celle qui doit être réchauffée, celle qui veut être servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encore plaisantes à la vue. Après cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations, Ce n'est pas une mince affaire de distinguer entre le découpage d'un lièvre et celui d'un poulet

Et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mêmes qu'on

emploie à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Ceci est trop salé, ceci est brûlé, ceci est trop peu relevé ; voilà qui est à point. Souvenez-vous de recommencer ainsi ; je les instruis soigneusement, dans la mesure de mes connaissances. Enfin, Demain je les invite à se regarder dans la vaisselle comme dans un miroir et je les avertis de tout ce qui est de leur service.

Si est-ce que les Grecs mêmes louèrent grandement l'ordre et la disposition que Paul-Emile observa au festin qu'il leur fit au retour de Macédoine, mais je ne parle point ici des effets, je parle des mots.

Je ne sais s'il en advient aux autres comme à moi ; mais je ne me puis garder, quand j'ouïs nos architectes s'enfler de ces gros mots de pilastres, architraves, corniches, d'ouvrage corinthien et dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse, incontinent, du palais d'Apolidon ; et, par effet, je trouve que ce sont les chétives pièces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire métonymie, métaphore, allégorie et autres tels noms de la grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin ? Ce sont titres qui touchent le babil de votre chambrière.

C'est une piperie voisine à celle-ci, d'appeler les offices de notre Etat par les titres superbes des Ramains, encore qu'ils n'aient aucune ressemblance de charge, et encore moins d'autorité et de puissance. Et celle-ci aussi, qui servira-à mon avis, un jour de témoignage d'une singulière ineptie de notre siècle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoi l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles. Platon a emporté ce surnom de divin par un consentement universel, que aucun n'a essayé lui envier ; et les Italiens, qui se vantent, et avec raison, d'avoir communément l'esprit plus éveillé et le discours plus sain que >les autres nations de leur temps, en viennent d'étrener l'Arétin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingénieuses à la vérité, mais recherchées de loin et fantasmées et outre l'éloquence enfin, telle qu'elle puisse être, je ne vois pas qu'il y ait rien au-dessus des communs auteurs de son siècle ; tant s'en faut qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au-dessus de la grandeur populaire.

# CHAPITRE LII

## DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS

Attilius. Regulus, général de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, écrivit à la chose publique qu'un valet de labourage qu'il avait laissé seul au gouvernement de son bien, qui était en tout sept arpents de terre, s'en était enfui, ayant dérobé ses outils de labourage, et demandait congé pour s'en retourner et y pourvoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir ; le Sénat pourvut à commettre un autre à la conduite de ses biens, et, lui fit rétablir ce qui lui avait été dérobé, et ordonna que sa femme et enfants seraient nourris au dépens du public. Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour épargner l'argent qu'il eût coûté à le ramener par mer en Italie ; et, étant au gouvernement de Sardaigne, faisait ses visitations à pied, n'ayant avec lui autre suite qu'un officier de la chose publique, qui lui portait sa robe, et un vase à faire des sacrifices ; et le plus souvent il portait sa malle lui-même. Il se vantait de n'avoir jamais eu robe qui eût coûté plus de dix écus, ni avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un jour ; et, de ses maisons aux champs, qu'il n'en avait aucune qui fût crépie et enduite par-dehors, Scipion Emilien, après deux triomphes et deux consulats, alla en légation avec sept serviteurs seulement, On tient qu'Homère n'en eut jamais qu'un ; Platon, trois ; Zénon ; le chef de la secte stoïque, pas un.

Il ne fut taxé que cinq sols et demi, pour un jour, à Tiberius Gracchus allant en commission pour la chose publique, étant lors le premier homme des Romains.

# CHAPITRE LIII

## D'UN MOT DE CÉSAR

SI nous nous amusions parfois à nous considérer, et le temps que nous mettons à contrôler autrui et à connaître les choses qui sont hors de nous, que nous l'employions à nous sonder nous-mêmes, nous sentirions aisément combien toute cette notre contexture est bâtie de pièces faibles et défailiantes . N'est-ce pas un singulier témoignage d'imperfection, ne pouvoir rasseoir notre contentement en aucune chose, et que, par désir même et imagination, il soit hors de notre puissance de choisir ce qu'il nous faut ? De quoi porte bon témoignage cette grande dispute qui a toujours été entre les philosophes pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encore et durera éternellement, sans résolution et sans accord ;

Pendant qu'il est loin, l'objet de nos coeurs semble l'emporter sur tout le reste : est-il en notre possession, nous désirons autre chose : notre soif est aussi grande.

Quoi que ce soit qui tombe en notre connaissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons béant après les choses à venir et inconnues, d'autant que les présentes ne nous soûlent point : non pas à mon avis, qu'elles n'aient assez de quoi nous soûler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et déréglée.

Il vit qu'à peu près tout ce qui est nécessaire à la vie était à la disposition des mortels ; des hommes comblés de richesses, d'honneurs et de gloire, éminents grâce à la bonne réputation de leurs enfants, avaient cependant le coeur anxieux dans leur for intérieur ; leur âme était tyrannisée par des plaintes douloureuses.

Alors il comprit que c'était le vase lui-même qui était cause du mal et que par sa faute tout ce qu'on y versait du dehors, même le plus avantageux, se corrompt à l'intérieur.

Notre appétit est irrésolu et incertain ; il ne sait rien tenir, ni rien jouir de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses, se remplit et se plaît d'autres choses qu'il ne sait point et qu'il ne connaît point, où il applique ses désirs et ses espérances, les prend en honneur et révérence ; comme dit César, Il se fait, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas vues et qui sont cachées et inconnues. Ne nous rassasient point.



# CHAPITRE LIV

## DES VAINES SUBTILITÉS

Il est de ces subtilités frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommandation ; comme les poètes qui font des ouvrages entiers de vers commençant par une même lettre ; nous voyons des oeufs, des boules, des ailes, des haches façonnées anciennement par les Grecs avec la mesure de leurs vers, en les allongeant ou raccourcissant, en manière qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure. Telle était la science de celui qui s'amusa à conter en combien de sortes se pouvaient ranger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se voit dans Plutarque. Je trouve bonne l'opinion de celui à qui on présenta un homme appris à jeter de la main un grain de mil avec telle industrie que, sans faillir, il le passait toujours dans le trou d'une aiguille, et lui demanda-t-on après, quelque présent pour loyer d'une si rare suffisance ; sur quoi il ordonna, bien plaisamment, et justement à mon avis, qu'on fît donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, afin qu'un si bel art ne demeurât sans exercice. C'est un témoignage merveilleux de la faiblesse de notre jugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouveauté, ou encore par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont jointes. Nous venons présentement de nous jouer chez moi à qui pourrait trouver plus de choses qui se tiennent par les deux bouts extrêmes ; comme Sire, c'est un titre qui se donne à la plus élevée personne de notre Etat, qui est le roi, et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceux d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme dames ; les moyennes, damoiselles ; et dames encore, celles de la plus basse marche. Les dés qu'on étend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux tavernes. Démocrite disait que les dieux et les bêtes avaient les sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen étage, Les Romains portaient même

accoutrement les jours de deuil et les jours de fête. Il est certain que la peur extrême et l'extrême ardeur de courage troublent également le ventre et le lâchent.

Le sobriquet de Tremblant, duquel le XII roi de Navarre, Sancho, fut surnommé, apprend que la hardiesse aussi bien que la peur font trémousser nos membres. Et celui à qui sel gens qui l'armaient, voyant frissonner la peau, s'essayaient de le rassurer en appétissant le hasard auquel il s'allait présenter, leur dit :

Vous me connaissez mal. Si ma chair savait où mon courage la portera tantôt, elle s'en transirait tout à plat. .

La faiblesse qui nous vient de froideur et dégoûtément aux exercices de Vénus, elle nous vient aussi d'un appétit trop véhément et d'une chaleur dérégulée.

L'extrême froideurs et l'extrême chaleur cuisent et rôtissent. Aristote dit que les gueuses de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hiver, comme d'une chaleur véhémence. Le désir et la satiété remplissent de douleur les sièges au-dessus et au-dessous de la volupté. La bêtise et la sagesse se rencontrent en même point de sentiment et de résolution à la souffrance des accidents humains ; les Sages gourmandent et commandent le mal, et les autres l'ignorent ; ceux-ci sont, par manière de dire, au-deçà des accidents, les autres au-delà ; lesquels, après en avoir bien pesé et considéré les qualités, les avoir mesurés et jugés tels qu'ils sont, s'élancent au-dessus par la force d'un vigoureux courage ; ils les dédaignent et foulent aux pieds.

ayant une âme forte et solide, contre laquelle les traits de la fortune venant à donner, il est force qu'ils rejaillissent et s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression ; l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extrémités, qui est de ceux qui aperçoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la décrépitude se rencontrent en imbécillité de cerveau ; l'avarice et la profusion, en pareil désir d'attirer et d'acquérir.

Il se peut dire, avec apparence, qu'il y a ignorance abécédaire, qui va devant la science ; une autre, doctorale, qui vient après la science : ignorance que la science fait et engendre, tout ainsi comme elle défait et détruit la première.

Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en fait de bons chrétiens qui, par révérence et obéissance, croient simplement et se maintiennent sous les lois. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité s'engendre l'erreur des opinions ; ils suivent l'apparence du premier sens, et ont quelque titre d'interpréter à simplicité et bêtise de nous voir arrêter en l'ancien train, regardant à nous qui n'y sommes pas instruits par étude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un autre genre de bien croyants ; lesquels, par longue et religieuse investigation, pénètrent une plus profonde et abstruse lumière les écritures, et sentent le mystérieux et divin secret de notre police ecclésiastique. Pourtant en voyons-nous aucuns être arrivés à ce dernier étage par le second, avec merveilleux fruit et confirmation, comme à l'extrême limite de la chrétienne intelligence, et jouir de leur victoire avec consolation, action de grâces, réformation de moeurs et grande modestie. Et en ce rang n'entends-je pas loger ces autres qui, pour se purger du soupçon de leur erreur passée et pour nous assurer d'eux, se rendent extrêmes, indiscrets et injustes à la conduite de notre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence.

Les paysans simples sont honnêtes gens, et honnêtes gens les philosophes, ou, selon notre temps, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles. Les métis qui ont dédaigné le premier siège d'ignorance de lettres, et n'ont pu joindre l'autre ( le cul entre deux selles, desquels je suis, et tant d'autres), sont dangereux, ineptes, importuns ; ceux-ci troublent le monde. Pourtant, de ma part, je me recule tant que je puis dans le premier et naturel siège, d'où je me suis pour néant essayé de partir.

La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art ; comme il se voit des villanelles de Gascogne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont connaissance d'aucune science, ni même d'écriture. La poésie médiocre qui s'arrête entre deux, est dédaignée, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, après que le pas a été ouvert à l'esprit, j'ai trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avons pris pour un exercice malaisé et d'un rare sujet ce qui ne l'est aucunement ; et qu'après que notre invention a

été échauffée, elle découvre un nombre infini de pareils exemples, je n'en ajouterai que celui-ci ; que si ces essais étaient dignes qu'on en jugeât, il en pourrait advenir, à mon avis, qu'ils ne plairaient guère aux esprits communs et vulgaires, ni guère aux singuliers et excellents ; ceux-là n'y entendraient pas assez, ceux-ci y entendraient trop ; ils pourraient vivoter en la moyenne région.

# CHAPITRE LV

## DES SENTEURS

IL se dit d'aucuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur épandait une odeur suave, par quelque rare et extraordinaire complexion ; de quoi Plutarque et autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire ; et la meilleure condition qu'ils aient, c'est d'être exempts de senteur. La douceur même des haleines plus pures n'a rien de plus excellent que d'être sans aucune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voilà pourquoi, dit Plaute,

Tu ris de nous, Coracinus, parce que nous ne sentons rien : j'aime mieux ne rien sentir que sentir bon.

la plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien, comme on dit que la meilleure odeur de ses actions c'est qu'elles soient insensibles et sourdes. Et les bonnes senteurs étrangères, on a raison de les tenir pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soient employées pour couvrir quelque défaut naturel de ce côté. D'où naissent ces rencontres. des poètes anciens : c'est puer que de sentir bon, Et ailleurs :

Posthumus, il ne sent pas bon, celui qui toujours sent bon.

J'aime pourtant bien fort à être entretenu de bonnes senteurs, et hais outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loin que tout autre :

Je dépiste un polype ou la pesante odeur de bouc des aisselles velues plus sûrement qu'un chien de chasse ne découvre la retraite d'un sanglier.

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agréables. Et touche ce soin principalement les dames. En la plus épaisse barbarie, les femmes Scythes, après s'être lavées, se saupoudrent et encroûtent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naît en leur terroir, odoriférante ; et, pour approcher les hommes, ayant ôté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées.

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moi et

combien j'ai la peau propre à s'en abreuver. Celui qui se plaint de nature, de quoi elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort ; car elles se portent elles-mêmes.

Mais à moi particulièrement, les moustaches ; que j'ai pleines, m'en servent. Si j'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour. Elles accusent le lieu d'où je viens. Les étroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y collaient autrefois, et s'y tenaient plusieurs heures après. Et si pourtant, je me trouve peu sujet aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation et qui naissent de la contagion de l'air ; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoi il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armées. On lit de Socrate que, n'étant jamais parti d'Athènes pendant plusieurs rechutes de peste qui la tourmentèrent tant de fois, lui seul ne s'en trouva jamais plus mal. Les médecins pourraient, crois-je, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font ; car j'ai souvent aperçu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits selon qu'elles sont ; qui me fait approuver ce qu'on dit, que l'invention des encens et parfums aux Eglises, si anciennes et épandues en toutes nations et religions, regarde à cela de nous réjouir ; éveiller et purifier le sens pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Je voudrais bien, pour en juger, avoir pour ma part de l'art de ces cuisiniers qui savent assaisonner les odeurs étrangères avec la saveur des viandes comme singulièrement on remarqua au service de ce roi de Thunes, qui, de notre âge, prit terre à Naples pour s'aboucher avec l'empereur Charles. On farcissait ses viandes de drogues odoriférantes, de telle somptuosité qu'un paon et deux faisans revenaient à cent ducats, pour les apprêter selon leur manière ; et quand on les dépeçait, remplissaient non seulement la salle, mais toutes les chambres de son palais, et jusques aux maisons du voisinage, d'une très suave vapeur qui ne se perdait pas si tôt.

Le principal soin que j'aie à me loger, c'est de fuir l'air puant et pesant. Ces belles villes, Venise et Paris, altèrent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue.

# CHAPITRE LVI

## DES PRIERES

Je propose des fantaisies informes et irrésolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses à débattre aux écoles ; non pour établir la vérité, mais pour la chercher. Et les soumetts au jugement de ceux à qu'il touche de régler non seulement mes actions et mes écrits, mais encore mes pensées. Egalemeut m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour exécration s'il se trouve chose dite par moi ignoramment ou inadvertamment contre les saintes prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs et en laquelle je suis né.

Et pourtant, me remettant toujours à l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moi, je me mêle ainsi témérairement à toute sorte de propos, comme ici.

Je ne sais si je me trompe, mais, puisque, par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons.

Et, si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on a accoutumé de mêler des prières. je voudrais que ce fût le patenôtre que les chrétiens y employassent, sinon seulement, au moins toujours.

L'Eglise peut étendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction, car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose. Mais on devrait donner à celle-là ce privilège, que le peuple l'eût continuellement en la bouche : car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très propre à toutes occasions. C'est l'unique prière de quoi je me sers partout, et la répète au lieu d'en changer.

D'où il advient que je n'en ai aussi bien en mémoire que celle-là.

J'avais présentement en la pensée d'où nous venait cette erreur de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeler à toute sorte de besoin et en quelque lieu que notre faiblesse veuille de l'aide, sans considérer si l'occasion est juste ou injuste ; et d'écrier son nom et sa puissance, en quelque état et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit.

Il est bien notre seul et unique protecteur, et peut toutes choses à nous aider ; mais, encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste comme il est bon et comme il est puissant. Mais il use bien plus souvent de sa justice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison de sa justice, non selon nos demandes.

Platon, en ses Lois, fait trois sortes d'injurieuse créance des Dieux : Qu'il n'y en ait point ; qu'ils ne se mêlent pas de nos affaires ; qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. La première erreur, selon son avis, ne dura jamais immuable en homme depuis son enfance jusques à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

Sa justice et sa puissance sont inséparables. Pour néant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir l'âme nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et déchargée de passions vicieuses ; autrement nous lui présentons nous-mêmes les verges de quoi nous châtier. Au lieu de rhabiller notre faute, nous la redoublons, présentant à celui à qui nous avons demander pardon une affection pleine d'irrévérence et de haine. Voilà pourquoi je ne loue pas volontiers ceux que je vois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la prière ne me témoignent quelque amendement et réformation, Si, adultère nocturne, tu te couvres la tête avec une cape gauloise.

Et l'assiette d'un homme, mêlant à une vie exécrationnable la dévotion, semble être aucunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soi, et dissolu partout. Pourtant refuse notre Eglise tous les jours la faveur de son entrée et société aux moeurs obstinées à quelque insigne malice.

Nous prions par usage et par coutume, ou, pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prières. Ce n'est en fin que mine. Et me déplaît de voir faire trois signes de croix au bénédicté, autant à grâces (et plus m'en déplaît-il de ce que c'est un signe que j'ai en révérence et continuel usage, même au bâiller), et cependant, toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice. Aux vices, leur heure, son



heure à Dieu comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses d'une si pareille teneur qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'altération aux confins mêmes et passage de l'une à l'autre.

Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en même gîte, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge ? Un homme de qui la paillardise sans cesse régente la tête, et qui la juge très odieuse à la vue divine, que dit-il à Dieu, quand il lui en parle ? Il se ramène , mais soudain il rechoit. Si l'objet de la divine justice et sa présence frappaient comme il dit, et châtiaient son âme, pour courte qu'en fût la pénitence, la crainte même y rejetterait si souvent sa pensée, qu'incontinent il se verrait maître de ces vices qui sont habitués et acharnés en lui. Mais quoi ! ceux qui couchent une vie entière sur le fruit et émolument du péché qu'ils savent mortel ? Combien avons-nous de métiers et vacations reçues, de quoi l'essence est vicieuse. Et celui qui, se confessant à moi, me récitait avoir tout un âge fait profession et les effets d'une religion damnable selon lui, et contradictoire à celle qu'il avait en son coeur, pour ne perdre son crédit et l'honneur, de ses charges comment pâtissait-il ce discours en son courage ? . De quel langage entretiennent-ils sur ce sujet la justice-divine ?

Leur repentance consistant en visible et maniable réparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alléguer. Sont-ils si hardis de demander pardon sans satisfaction et sans repentance ? Je tiens que de ces premiers il en va comme de ceux-ci ; mais l'obstination n'y est pas si aisée à convaincre. Cette contrariété et volubilité d'opinion si soudaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moi au miracle.

Ils nous représentent l'état d'une indigestible agonie , que l'imagination me semblait fantastique, de ceux qui, ces années passées, avaient en usage de reprocher à tout chacun en qui il reluisait quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'était à feinte ; et tenaient même, pour lui faire honneur, quoi qu'il dût par apparence, qu'il ne pouvait faillir au-dedans d'avoir sa créance réformée à leur pied. Fâcheuse maladie, de se croire si fort qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire. Et plus fâcheuse encore qu'on se persuade d'un tel esprit qu'il préfère je ne sais quelle disparité de fortune présente aux espérances et menaces de la vie

éternelle. Ils m'en peuvent croire. Si rien eût dû tenter ma jeunesse, l'ambition du hasard et difficulté qui suivaient cette récente entreprise y eût bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise défend l'usage promiscue téméraire et indiscret des saintes et divines chansons que le Saint-Esprit a dicté en David. Il ne faut mêler Dieu en nos actions qu'avec révérence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette voix est trop divine pour n'avoir autre usage que d'exercer les poumons et plaire à nos oreilles ; c'est de la conscience qu'elle doit être produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmi ces vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en joue.

Ni n'est certes raison de voir tracasser par une salle et par une cuisine le Saint livre des sacrés mystères de notre créance. C'étaient autrefois mystères ; ce sont à présent déduits et ébats. Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il faut manier une étude si sérieuse et vénérable. Ce doit être une action destinée et rassise, à laquelle on doit toujours ajouter cette préface de notre office : *Sursum corda* , et y apporter le corps même disposé en contenance qui témoigne une particulière attention et révérence. Ce n'est pas l'étude de tout le monde, c'est l'étude des personnes qui y sont vouées ; que Dieu y appelle. Les méchants, les ignorants s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à conter, c'est une histoire à révéler, craindre, adorer. Plaisantes gens qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient-il qu'aux mots qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par écrit ? Dirai-je plus ? Pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure et remise à toute en autrui était bien plus salutaire et plus savante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de présomption et de témérité.

Je crois aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et importante à tant de sortes d'idiames a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahométans, et quasi tous autres, ont épousé et révèrent le langage auquel originellement leurs mystères avaient été conçus, et en est défendue l'altération et changement : non sans apparence. Savons-nous bien qu'en Basque et en Bretagne, il y ait des juges assez pour établir cette traduction faite en leur langue ?

L'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus

solennel. En prêchant et parlant, l'interprétation est vague, libre, muable, et d'une parcelle ; ainsi ce n'est pas de même. L'un de nos historiens grecs accuse justement son siècle de ce que les secrets de la religion chrétienne étaient épandus en la place, en main des moindres artisans ; que chacun en peut débattre et dire selon son sens ; et que ce nous devait être grande honte, qui, par la grâce de Dieu, jouissons des purs mystères de la piété, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, vu que les Gentils interdisaient à Socrate, à Platon et aux plus sages, de parler et s'enquérir des choses commises aux prêtres de Delphes. Dit aussi que les factions des Princes sur le sujet de la théologie sont armées non de zèle, mais de colère ; que le zèle tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonnément et modérément ; mais qu'il se change en haine et envie, et produit, au lieu du froment et du raisin, de l'ivraie et des orties quand il est conduit d'une passion humaine. Et justement aussi cet autre, conseillant l'empereur Théodpse, disait les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les éveiller et animer les hérésies : que pourtant il fallait fuir toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foi établies par les anciens. Et l'empereur Androdicus, ayant rencontré en son palais deux grands hommes aux prises de parole contre Lopadius sur un de nos points de grande importance, les tança jusques à menacer de les jeter en la rivière, s'ils continuaient.

Les enfants et les femmes, en nos jours, régentent les plus vieux et expérimentés sur les lois ecclésiastiques, là où la première de celles de Platon leur défend de s'enquérir seulement de la raison des lois civiles qui doivent tenir lieu d'ordonnances divines ; et, permettant aux vieux d'en communiquer entre eux et avec le magistrat, il ajoute : pourvu que ce ne soit pas en présence des jeunes et personnes profanes.

Un évêque a laissé par écrit que, en l'autre bout du monde, il y a une île que les anciens nommaient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres et fruits et salubrité d'air ; de laquelle le peuple est chrétien, ayant des églises et des autels qui ne sont parés que de croix, sans autres images ; grand observateur de jeûnes et de fêtes, exact payeur de dîmes aux prêtres, et si chaste que nul d'eux ne peut connaître qu'une femme en sa vie ; au demeurant, si content de sa fortune qu'au milieu de la mer il

ignore l'usage des navires, et si simple que, de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot ; chose incroyable à qui ne saurait les païens, si dévots idolâtres, ne connaître de leurs dieux que simplement le nom et la statue.

L'ancien commencement de Menalippe, tragédie d'Euridipe, portait ainsi :  
O Jupiter, car de toi rien sinon. Je ne connois seulement que le nom. J'ai vu aussi, de mon temps, faire plainte d'aucuns écrits, de ce qu'ils sont purement humains et philasophiques, sans mélange de théologie. Qui dirait au contraire, ce ne serait pourtant sans quelque raison :

Que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme reine et dominatrice ; qu'elle doit être principale partout, point suffragante et subsidiaire ; et qu'à l'aventure se tireraient les exemples à la grammaire, rhétorique, logique, plus sortablement d'ailleurs que d'une si sainte matière, comme aussi les arguments des théâtres, jeux et spectacles publics ; que les raisons divines se considèrent plus vénérablement et révéramment seules et en leur style, qu'appariées aux discours humains ; qu'il se voit plus souvent cette faute que les théoeligiens écrivent trop humainement, que cette autre que les humanistes écrivent trop peu théologiquement : la philosophie, dit saint Chrysostome, est pièce bannie de l'école sainte, comme servante inutile, et estimée indigne de voir, seulement en passant, de l'entrée, le sacraire des saints trésors de la doctrine céleste. Que le dire humain a ses formes plus basses et ne se doit servir de la dignité, majesté, régence, du parler divin.

Je lui laisse, pour moi, dire en termes non approuvés. , fortune destinée, accident, heur et malheur, et .les dieux et autres phrases, selon sa mode.

Je propose les fantaisies humaines et miennes, simplement comme humaines fantaisies, et séparément considérées, non comme arrêtées et réglées par l'ordonnance céleste, incapables de doute et d'altercation ; matière d'opinion, non matière de foi ; ce que je discours selon moi, non ce que je crois selon Dieu, comme les enfants proposent leurs essais ; instruisables, non instruisants ; d'une manière laïque, non cléricale, mais très religieuse toujours. Et ne dirait-on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien réservément d'écrire de la religion à tous autres qu'à ceux qui en font expresse profession, n'aurait pas faute de quelque image d'utilité et de justice ; et, à moi avec, à l'aventure,

de m'en taire ?

On m'a dit que ceux mêmes qui ne sont pas des nôtres défendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu, en leurs propos communs. Ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une manière d'interjection ou d'exclamation, ni pour témoignage, ni pour comparaison : en quoi je trouve qu'ils ont raison. Et, en quelque manière que ce soit que nous appelons\_ . Dieu à notre commerce et société, il faut que ce soit sérieusement et religieusement. Il y a, ce me semble, en Xénophon un tel discours où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aisé que nous puissions si souvent remettre notre âme en cette assiette réglée, réformée et dévotieuse, où il faut qu'elle soit pour ce faire ; autrement nos prières ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. Pardonne-nous, disons-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Que disons-nous par là, sinon que nous lui offrons notre âme exempte de vengeance et de rancune ? Toutefois nous appelons Dieu et son aide au complot de nos fautes, et le convions à l'injustice.

Ce que tu ne saurais confier aux dieux, sinon en les prenant à part. .  
L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses trésors ; l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa passion ; le voleur l'emploie à son aide pour franchir le hasard et les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ses méchantes entreprises, ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvée à dégosiller un passant. Au pied de la maison qu'ils vont écheller ou pétarder, ils font leurs prières, l'intention et l'espérance pleine de cruauté, de luxure, d'avarice.

Ce que tu veux glisser à l'oreille de Jupiter, dis-le donc à Staius. Grand Jupiter ! à bon Jupiter ! s'exclamera Staius. Et Jupiter lui-même ne s'exclamerait pas de même

La reine de Navarre, Marguerite, récite d'un jeune prince, et, encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu assez connaissable, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avec la femme d'un avocat de Paris, son chemin s'adonnant au travers d'une église, il ne passait jamais en ce lieu saint, allant et retournant de son entreprise, qu'il ne fît ses prières et oraison.s. Je vous laisse à juger, l'âme pleine de ce beau pensement, à quoi il employait la faveur divine ! Toutefois elle allègue cela pour un témoignage de singulière dévotion. Mais ce n'est pas cette preuve

seulement qu'on pourrait vérifier que les femmes ne sont guère propres à traiter les matières de la théologie. Une vraie prière et une religieuse réconciliation de nous à Dieu, elle ne peut tomber en une âme impure et soumise lors même à la domination de Satan. Celui qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse qui appellerait la justice à son aide, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en témoignage de mensonge :

Nous concevons des vœux criminels dans un murmure silencieux.

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en évidence les requêtes secrètes qu'ils font à Dieu, Il n'est pas possible à tout le monde, au lieu de murmurer et de chuchoter ses souhaits dans le temple, de les exprimer à haute voix.

Voilà pourquoi les Pythagoriciens voulaient qu'elles fussent publiques et entendus d'un chacun afin qu'on ne le requit la chose indécente et injuste, comme celui-là.

Lorsqu'il a dit à haute voix : Apollon ! resserre les lèvres, craignant d'être entendu : Belle Laverne, accorde-moi de tromper, accorde-moi de sembler juste et respectable. Couvre mes fautes de la nuit et mes vols d'un nuage.

Les Dieux punirent grièvement les iniques vœux d'Oedipe en les lui octroyant. Il avait prié que ses enfants vidassent par armes entre eux la succession de son Etat. Il fut si misérable de se voir pris au mot. Il ne faut pas demander que toutes choses suivent notre volonté, mais qu'elles suivent la prudence.

Il semble, à la vérité, que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon et comme ceux qui emploient les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effets magiciens ; et que nous fassions notre compte que ce soit de la contexture ou son, ou suite des mots, ou de notre contenance, que dépende leur effet. Car, ayant l'âme pleine de concupiscence, non touchée de repentance, ni d'aucune nouvelle réconciliation envers Dieu, nous lui allons présenter ces paroles que la mémoire prête à notre langue, et espérons en tirer une expiation de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux et si favorable que la loi divine ; elle nous appelle à soi, ainsi fautiers et détestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à être à l'avenir. Mais encore, en récompense, la faut-il regarder de

bon oeil. Encore faut-il recevoir ce pardon avec action de grâces ; et, au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'âme déplaisante de ses fautes et ennemie des passions qui nous ont poussé à l'offenser : Ni les dieux, ni les gens de bien, dit Platon, n'acceptent le présent d'un méchant. .

Si une main innocente a torché l'autel, sans être rendue plus agréable par une victime somptueuse, elle a adouci les pénates hostiles avec une farine pieuse et un grain de sel.

# CHAPITRE LVII

## DE L'AGE

Je ne puis recevoir la façon de quoi nous établissons la durée de notre vie. Je vois que les sages l'accourcissent bien fort au prix de la commune opinion. Comment, dit le jeune Caton à ceux qui le voulaient empêcher de se tuer, suis-je à cette heure en âge où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tôt la vie ? Si, n'avait-il que quarante et huit ans, Il estimait cet âge-là bien mûr et bien avancé, considérant combien peu d'hommes y arrivent ; et ceux qui s'entretiennent de ce que je ne sais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au-delà, ils le pourraient faire, s'ils avaient privilège qui les exemptât d'un si grand nombre d'accidents auxquels chacun de nous est en butte par une naturelle sujétion, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle rêverie est-ce de s'attendre de mourir d'une défaillance de forces que l'extrême vieillesse apporte, et de se proposer ce but à notre durée, vu que c'est l'espèce de mort la plus rare de toutes et la moins en usage ? Nous l'appelons seule naturelle, comme si c'était contre nature de voir un homme se rompre le col d'une chute, s'étouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleurésie, et comme si notre condition ordinaire ne nous présentait à tous ces inconvénients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit, à l'aventure, appeler plutôt naturel ce qui est général, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singulière et extraordinaire et d'autant moins naturelle que les autres ; c'est la dernière et extrême sorte de mourir ; plus elle est éloignée de nous, d'autant est-elle moins espérable ; c'est bien. la borne au-delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loi de nature a prescrite pour n'être point outrepassée ; mais c'est un sien rare privilège de nous faire durer jusque là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particulière à un seul en l'espace de deux ou trois siècles, le



déchargeant des traverses et difficultés qu'elle a jetées entre deux en cette longue carrière.

Par ainsi mon opinion est de regarder que l'âge auquel nous sommes arrivés, c'est un âge auquel peu de gens arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusque-là, c'est signe que nous sommes bien avant. Et, puisque nous avons passé les limites accoutumées, qui est la vraie mesure de notre vie, nous ne devons espérer d'aller guère outre ; ayant échappé tant d'occasions de mourir, où nous voyons trébucher le monde, nous devons reconnaître qu'une fortune extraordinaire comme celle-là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit guère durer. C'est un vice des lois mêmes d'avoir cette fausse imagination, elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt et cinq ans ; et à peine conservera-t-il jusque lors le maniement de sa vie. Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et déclara qu'il suffisait à ceux qui prenaient charge de judicature d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avaient passé quarante-sept ans des corvées de la guerre ; Auguste les remit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au séjour avant cinquante-cinq et soixante ans, il me semble n'y avoir pas de grande apparence. Je serais d'avis qu'on étendît notre vacation et occupation autant qu'on pourrait, pour la commodité publique ; mais je trouve la faute en l'autre côté, de ne nous y embesogner pas assez tôt. Celui-ci avait été juge universel du monde à dix et neuf ans, et veut que, pour juger de la place d'une gouttière, on en ait trente.

Quant à moi, j'estime que nos âmes sont dénouées à vingt ans ce qu'elles doivent être, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront. Jamais âme, qui n'ait donné en cet âge une preuve bien évidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualités et vertus naturelles enseignent dans ce terme là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau :

Si l'épine ne pique pas en naissant, à peine piquera-t-elle jamais , disent-ils en Dauphiné.

De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma connaissance, de quelque sorte qu'elles soient ; je penserais en avoir plus grande part à nombrer celles qui ont été produites, et aux siècles anciens et au nôtre, avant l'âge de trente ans qu'après : oui, en la vie de mêmes hommes

souvent. Ne le puis je pas dire en toute sûreté de celle de Hannibal, et de Scipion son grand adversaire ?

La belle moitié de leur vie, ils la vécurent de la gloire acquise en leur jeunesse ; grands hommes depuis au prix de tous autres, mais nullement au prix d'eux-mêmes.

Quant à moi, je tiens pour certain que, depuis cet âge, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps, la science et l'expérience croissent avec la vie ; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et autres parties bien plus nôtres, plus importantes et essentielles, se fanent et s'alanguissent.

Quand les forces puissantes du temps ont brisé le corps, et que nos membres s'affaissent, nos forces. étant émoussées, l'esprit devient boiteux, l'intelligence et la langue s'égarerent.

Tantôt c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse ; parfois aussi, c'est l'âme ; et en ai assez vu qui ont eu la cervelle affaiblie avant l'estomac et les jambes ; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre et d'une obscure montre, d'autant est-il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des lois, non pas de quoi elles nous laissent trop tard à la besogne, mais de quoi elles nous y emploient trop tard. Il me semble que, considérant la faiblesse de notre vie, et à combien d'écueils ordinaires et naturels elle est exposée on n'en devrait pas faire si grande part à la naissance, à l'oisiveté et à l'apprentissage.